ANNALES DU MUSÉE GUIMET

BIBLIOTHÈQUE DE VULGARISATION

Tome XXXVII

CONFÉRENCES

AU MUSÉE GUIMET

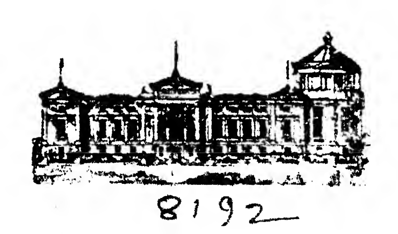
CONFÉRENCES

FAITES

AU MUSÉE GUIMET

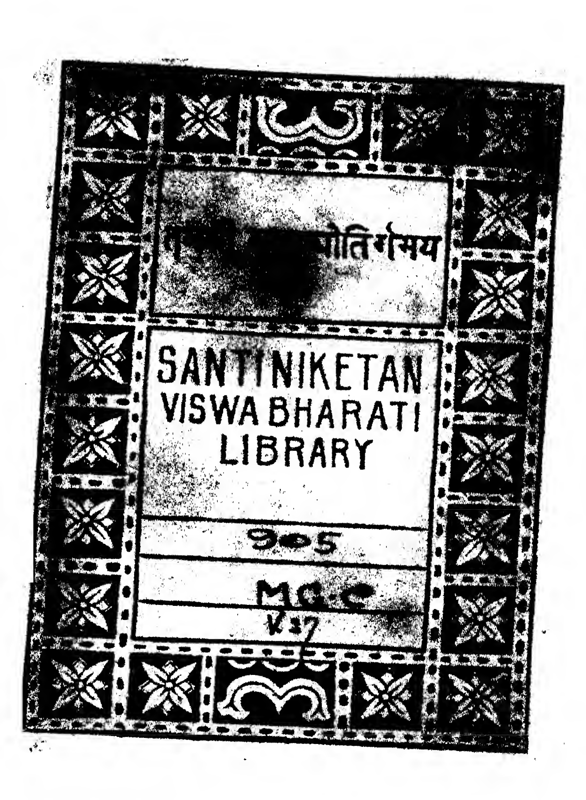
PAR

MM. A. MORET, le Docteur CAPITAN
SEYMOUR DE RICCI, PH. BERGER



CHALON-SUR-SAONE
IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE E. BERTRAND
5, RUE DES TONNELIERS, 5

1912


SANTINIKETAN
VISWA BHARATI
LIBRARY
905
MCC
V.37

MYSTÈRES ÉGYPTIENS

PAR

A. MORET

A côté des rites où se formulait l'adoration quotidienne des dieux, les temples d'Égypte connaissaient des cérémonies d'un caractère plus spécial, d'une signification réservée à une élite de prêtres et de spectateurs, célébrées dans des édifices isolés, à des dates déterminées ou à d'autres heures que celles du culte régulier. Les Grecs appelaient ces cérémonies des « mystères » ; en langue égyptienne, le mot qui les définit le mieux semble être *khou*, qui a le double sens de « choses sacrées », et « défendues ». Quand on célébrait pour le compte d'un dieu, ou d'un homme, les rites ca-

pables de le transformer en être sacré « *khou* », on « faisait les choses sacrées » *skhou* [1], et l'exécution de ces rites comportait la célébration de ce que j'appellerai, après les Grecs, les « Mystères égyptiens ».

Comment se représenter ces Mystères ? Ce sont des rites qui nécessitent une association de paroles et de gestes, de choses dites et mimées, dont l'action se complète réciproquement. Jamblique, qui a disserté sur les *Mystères* des Égyptiens, nous dit [2] : « Des choses qui s'accomplissent pour le culte, certaines ont une signification mystérieuse et impossible à rendre par les paroles ; d'autres ont été de tout temps consacrées comme symboles ; d'autres représentent (par allégorie) quelque autre image, de même que la nature exprime les formes visibles des raisons cachées. » Ainsi les mystères comportent des actes symboliques, dont le sens est plus profond, l'action plus efficace que les prières récitées ou les dogmes

1. C'est la formule funéraire des stèles de la VI[e] dynastie : « qu'il soit consacré par l'officiant et l'*Out* ».

2. I, 11. Jamblique écrivait au début du IV[e] siècle ap. J.-C.

expliqués : « La connaissance ou l'intelligence du divin ne suffit pas pour unir à Dieu les fidèles, sans quoi les philosophes, par leurs spéculations, réaliseraient l'union avec les dieux... C'est l'exécution parfaite, et supérieure à l'intelligence, d'actes ineffables, c'est la force inexplicable des symboles, qui donnera l'intelligence des choses divines[1]. »

Autrement dit, certains actes mimés, certaines images symboliques agiront, par la vertu de la magie sympathique, plus efficacement que toute prière, ou seront plus utiles à connaître que tout dogme.

Il n'est pas douteux qu'en Égypte, à l'époque pharaonique, de telles cérémonies, à sens symbolique, aient été en usage. Hérodote nous affirme qu'il en fut spectateur[2] :

« A *Saïs* se trouve le tombeau de celui que je me fais scrupule de nommer... Sur le lac (du temple) les Égyptiens font, de nuit, la représentation des souffrances subies par Lui

1. Jamblique, *De Mysteriis*, II, 11.
2. II, 170-171. Cf. C. Sourdille, *Hérodote et la religion de l'Égypte*, p. 284. L'auteur soutient que ce qu'Hérodote appelle « mystères » est une importation des Grecs en Égypte (p. 334).

(τά δείκηλα τῶν παθέων αὐτοῦ) : ils les appellent des Mystères... τὰ καλεῦσι μυστήρια. Sur ces mystères, qui tous, sans exception, me sont connus, que ma bouche garde un religieux silence... » — Par conséquent, les mystères connus d'Hérodote sont bien des rites joués et mimés, dont la signification est symbolique et ne peut être révélée en paroles qu'à des initiés. N'employons-nous pas dans le même sens le mot *mystère,* pour désigner soit « les drames mystiques » joués dans les églises au moyen âge, soit les dogmes qui dépassent notre intelligence ?

Plutarque nous donne cet autre renseignement que des mystères ont été inventés par Isis en l'honneur d'Osiris.

« Isis... ne voulut pas que les combats et les traverses qu'elle avait essuyés, que tant de traits de sa sagesse et de son courage fussent ensevelis dans l'oubli et le silence. Elle institua donc des mystères (τελεταί) très saints, qui devaient être des images, des représentations et des scènes mimées des souffrances d'alors (εἰκόνας καὶ ὑπονοίας καὶ μιμήματα τῶν τότε παθημάτων), pour servir de leçon de piété et de con-

solation pour les hommes et les femmes qui passeraient par les mêmes épreuves[1]. »

Ainsi, d'après Hérodote et Plutarque, c'est le culte d'Osiris qui nous fournit les plus importants des mystères égyptiens.

En effet, aux dates critiques de la légende osirienne, qui sont la mort, l'ensevelissement, la résurrection du dieu, de grandes fêtes dramatiques étaient célébrées. Elles nécessitaient de nombreux figurants et une mise en scène importante ; on les jouait partie en plein air, devant le grand public, partie à l'intérieur des temples et parfois dans des édifices spéciaux, les « chapelles d'Osiris ».

Nous allons donner des exemples de ces deux catégories de mystères, les uns joués en public, les autres vraiment secrets.



Les monuments ne nous ont pas encore révélé la représentation directe de la mise à mort d'Osiris ; cependant elle est à l'état allégorique dans une fête, commémorée au temps des moissons par un mystère qu'on peut appeler « fête

1. *De Iside et Osiride*, 27.

de couper la gerbe[1] ». Le roi rappelait la mort d'Osiris, dieu de la végétation, en coupant de sa faucille une gerbe, et en immolant un taureau blanc, consacré à Min, dieu de l'énergie fécondante. La mort du taureau et le démembrement du blé — l'un et l'autre, formes d'Osiris[2], — rappellent les rites agraires en usage chez bien des peuples au moment des moissons[3].

Vers la même époque, exactement le 22 Thot, se jouait un autre mystère, celui de l'ensevelissement d'Osiris. Nous le connaissons par une inscription de la XII[e] dynastie, la stèle du prêtre Igernefrit[4]. Au temps du roi Senousrit III, Igernefrit reçut l'ordre de préparer la fête d'Osiris, dans le temple d'Abydos, la ville sainte du

1. La fête est figurée au Ramesseum (Ramsès II) et à Médinet-Habou (Ramsès III). Cf. Wilkinson, *Manners and Customs*, III², pl. LX; Daressy, *Notice de Medinet-Habou*, p. 121 sq.; Lefebure, *Sphinx*, VIII, p. 11. Pour le nom de la fête, cf. *Pyr. de Tetà*, l. 289.

2. Osiris est la « grande victime », le taureau du sacrifice. Pour le blé, cf. Lacau, *Textes religieux*, ap. *Recueil*, XXXI, p. 20; sur un sarcophage du Moyen Empire, un défunt dit : « Je suis Osiris..., je suis Neprâ (le dieu du blé) coupé »

3. Voir les textes réunis par J. Frazer, *Rameau d'or*, II, que j'ai cités dans la *Revue de Paris* du 1er mai 1911.

4. Stèle n° 1204 de Berlin ; cf. H. Schæfer, *Die Osirismysterien in Abydos*, 1904. Les textes similaires y sont cités.

dieu des morts. On appelait ce mystère la fête de la [hiéroglyphes] *perit ââit* « grande sortie » ou « grande procession funèbre »[1]; il était joué par la famille même du dieu, Isis, Nephthys, Thot, Anubis et Horus. Igernefrit assumait le rôle d'Horus, fils d'Osiris; c'est dire qu'il était l'acteur principal; il préparait lui-même les accessoires augustes, parmi lesquels se remarquait une barque portative, avec cabine, en bois de sycomore et d'acacia, incrusté d'or, d'argent, et de lapis-lazuli. — A l'intérieur, on installait une statue d'Osiris en bois : Igernefrit s'acquitta lui-même du soin d'orner le corps d'Osiris d'amulettes en lapis-lazuli, malachite, électrum; puis il habilla lui-même le dieu et le revêtit de ses couronnes et de ses sceptres, en ses fonctions de « chef du Mystère » ([hiéroglyphes][2]). Il était, en outre, chargé des rôles de « sacrificateur » ([hiéroglyphes]) et de « servant » ([hiéroglyphes])[3].

1. *Le grand deuil*, μέγα πένθος (décret de Canope, l. 7).

2. D'après le *Rituel de l'Embaumement* (Maspero, *Papyrus du Louvre*, p. 53), lors des véritables funérailles d'Osiris c'est Anubis qui aurait rempli ce rôle de « chef du mystère » [hiéroglyphes] [hiéroglyphes] *Anpou her seshta*.

3. Schæfer, p. 16-18.

Quant à la cérémonie elle-même, voici comment l'inscription la décrit :

a) Tout d'abord une procession se forme. On suppose que le meurtre d'Osiris est déjà un fait accompli ; et son corps rejeté sur la rive du fleuve. On porte donc la barque vers le lieu de *Nadit* où gît le corps d'Osiris (que cette localité fût réellement dans le voisinage d'Abydos, ou supposée l'être pour l'action dramatique)[1]. Anubis, en sa qualité de chien, cherche le cadavre et le trouve ; une grande bataille s'engage quand il s'agit de mettre dans la barque le corps du dieu : les partisans d'Osiris sont vainqueurs et écrasent leurs adversaires[2].

b) Le cortège funèbre se forme autour du cadavre divin ; processionnellement, on suit Osiris qui se dirige vers la barque préparée et amenée par Igernefrit. On met à l'eau la

1. En réalité, *Nadit* semble être une localité de la Basse-Égypte. Du moins un texte, daté de Sabacon, mais rédigé au moins sous la XVIIIe dynastie (J. Breasted, *Aegyptische Zeitschrift*, XXXIX, p. 44), affirme que c'est en Basse-Égypte que le corps d'Osiris a été immergé dans le Nil.

2. « J'ai organisé la sortie d'Ouapouaitou, quand il alla pour venger son père ; j'ai combattu les adversaires de la barque *Neshmit*, et j'ai renversé les ennemis d'Osiris. »

barque et Thot la dirige vers le tombeau du dieu, à *Ropeqer* (…).

c) Pendant ce temps, Horus continue la lutte contre les ennemis d'Osiris sur la rive de Nadit ; après une bataille acharnée, Horus reste vainqueur.

d) A Ropeqer même, Horus vient célébrer des rites qui ressuscitent Osiris. Une statue habillée et parée remplace alors l'image cadavérique du dieu. Triomphalement, dans l'allégresse de tous les habitants de l'Est et de l'Ouest, la barque revient à Abydos. Le dieu rentre dans son temple et s'installe sur son trône au milieu de sa cour divine.

La représentation de la Passion et de la Mort d'Osiris s'accompagnait certainement de la Résurrection du dieu, qui était comme le nœud de tout le drame sacré. Or dans la grande Procession et la fête de la Moisson, nous ne voyons pas figurés les rites qui provoquent cette résurrection d'Osiris ; ils sont cependant sous-entendus. En effet, à Abydos, le dieu est ramené triomphant dans son temple ; c'est qu'il a vaincu la mort, en même temps que Seth. A Médinet-Habou, on proclame l'avènement au trône d'Horus fils d'Isis et d'Osiris ; c'est dire qu'Osiris

est ressuscité sous la forme de son fils[1], de même que, dans les fêtes des moissons, le *vieux* dieu de la végétation renait dans le blé nouveau, chaque printemps. Sans doute, les rites nécessaires se célébraient-ils en secret ; aussi n'étaient-ils pas révélés par les inscriptions ou les tableaux relatifs aux fêtes.

Cependant, le grand public pouvait contempler à certaines dates, la mise en scène du triomphe d'Osiris, que symbolisaient des cérémonies moins secrètes, telles que *l'érection du Dad* et la fête *Sed* d'Osiris.

La première est représentée dans un tombeau thébain datant du règne d'Aménophis III (XVIII[e] dynastie). Le dieu de Busiris a souvent comme fétiche un pilier à quadruple chapiteau, représentant probablement quatre colonnes vues l'une derrière l'autre selon les règles de la perspective égyptienne, ou peut-être un tronc d'arbre ébranché, devenu par stylisation 𓊽. Il arrive que ce pilier porte un chef décoré de couronnes, muni d'yeux et parfois des bras, qui tiennent les sceptres canoniques. Couché à terre, il signifiait qu'Osiris gisait mort ; relevé

1. A. Moret, *Du caractère religieux*..., p. 105.

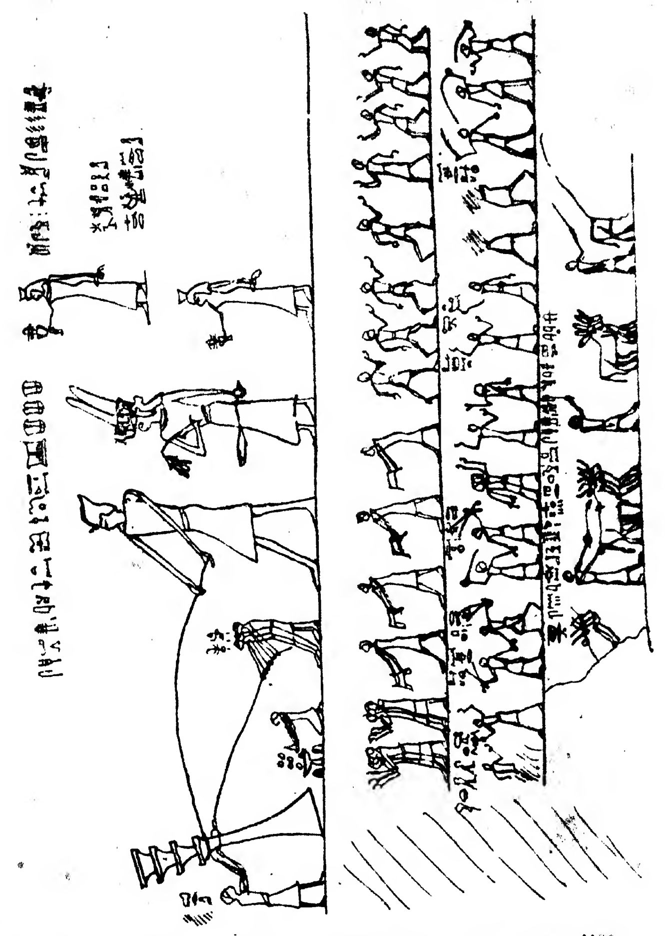


Fig. 1. — La fête de l'érection du *Dad* (Brugsch, *Thesaurus*, p. 1190).

et redressé, il symbolisait la résurrection du dieu. Aussi, à la fête de redresser le Dad (*sâhâ dad*) voyons-nous le roi lui-même tirer sur les câbles qui permettent de relever le fétiche, en présence de la reine, des officiers royaux et de la cour. Les légendes attestent que ce pilier n'est autre que *Sokaris-Osiris*, dont on avait représenté, les jours précédents, les funérailles. (Fig. 1.) Au-dessous des prêtres et du roi, les habitants de *Pe* et de *Dep* dansent, gesticulent, luttent et échangent des coups de poing. C'est la population de *Bouto*, l'ancien royaume d'Osiris. Rappelons-nous les luttes que décrit Hérodote : « A Busiris, lors de la fête d'Isis, on voit se frapper, après le sacrifice, tous les hommes ainsi que toutes les femmes en nombre prodigieux[1] ».

Il n'est pas douteux que ce sont là encore des jeux scéniques se rattachant aux mystères. Les lutteurs sont les partisans d'Osiris et ceux de Seth ; ils en viennent aux mains pour soutenir chacun leur dieu. Quelques textes conservés définissent les gestes des personnages. L'un crie : « j'ai saisi Horus » ; un autre : « que la main

1. II, 61 ; cf. II, 132.

tienne ferme! »; un autre : « frappe! ». Enfin quatre troupeaux de bœufs et d'ânes faisaient 4 fois le tour du mur de la ville : que figuraient-ils, sinon les animaux d'Osiris et de Seth qui s'opposent? La fête se terminait peut-être par la mise à mort des ânes, qui est rituelle dans des fêtes analogues. Voilà un cas typique d'une ville entière, mobilisée et agitée, bêtes et gens, par la réalisation d'une scène du mythe osirien[1].

Le triomphe d'Osiris se proclamait encore à la fête *Sed*, où l'on installait dans un naos, contenant deux sièges, une double effigie d'Osi-



Fig. 2. — La nébride devant Osiris.

ris, en costume de roi de la Haute et de la Basse-

1. Brugsch, *Thesaurus inscriptionum aegyptiacarum*, p. 1190-93. — Ad. Erman, *La religion égyptienne*, p. 75.

Egypte. Par devant le dieu flottait, sur un piquet, une peau d'animal typhonien sacrifié (fig. 2). C'est la nébride qui sert d'enveloppe *out* au dieu Anubis, qu'on appelle à cause de cela *Am-out* « celui qui est dans Out » ; Anubis s'affuble de cette peau pour des rites que j'expliquerai plus tard. Lui et un prêtre revêtu de la peau de panthère, l'*Anmoutef*, font exécuter au dieu triomphant divers rites que les rois d'Egypte imitaient lors de jubilés appelés *fêtes de la queue* (Sed), dont il sera question plus loin. Enfin l'érection de deux obélisques, attestait, par un symbolisme comparable à celui de

1. Le sens originel de , d'après la nébride, doit être « peau » et, peut-être, « vulve » ⲟⲩⲧ; aussi est-il déterminé parfois par l'œuf. Par extension, *out* désigne l'appareil de l'ensevelissement, les bandelettes d'une momie (cf. Brugsch, *W. S.*, p. 352 sq.; *Sinouhit*, l. 121, Maspero, *Contes populaires*, IVe *ed.*, p. 91). Le prêtre d'Anubis qui joue les rites de la peau d'Anubis pour le compte des défunts ou du dieu, en « habille » les défunts ; il s'appelle lui-même *out*, l'*out* d'Anubis. Cf. Lacau, *Textes religieux* (ap. *Recueil*, XXX, p. [illegible]) : « Horus te purifie, *Out* t'habille » ; variante : « Anubis t'a consacré avec sa peau *out* » . L'*out* apparaît dès l'époque préhistorique; cf. Petrie, *Royal Tombs*, II, 12.

l'élévation du *Dad*, la stabilité du dieu vainqueur[1]. Cette fête, très solennelle, commémorait devant le peuple entier le triomphe de l'Etre Bon.



Au cours de ces représentations, jouées avec le concours du populaire, s'intercalaient certaines cérémonies « secrètes », que les mystères comprennent par définition. Tout ce qui se célébrait à ciel ouvert et en public n'était qu'un moyen de vulgarisation, pour faire connaître au peuple les vicissitudes de la vie d'Osiris, sa mort, sa passion, son triomphe. Mais les rites qui assuraient infailliblement la résurrection du dieu ne se célébraient qu'à l'intérieur du sanctuaire, dans des locaux fort réduits et par les soins de prêtres spéciaux et de quelques laïques, initiés et instruits des choses divines. Qu'il y ait eu dans le culte une partie « secrète » et « réservée aux initiés », cela n'est point douteux. Dès les temps de l'an-

1. La fête *Sed* d'Osiris est souvent représentée sur les cercueils à partir du nouvel empire. Cf. les tableaux reproduits par G. Möller (*Aegyptische Zeitschrift*, XXXIX, pl. IV et V; A. Moret, *Du caractère religieux de la royauté pharaonique*, p. 271, et Chassinat, *Sarcophages de Deir-el-Bahari*, I, pl. V.

cien empire, on nous parle des « rites sacrés, célébrés conformément à ce livre secret de l'art de l'officiant » ([hiéroglyphes])[1]; ceux qui le connaissaient se disaient « chef du secret, ou du mystère », [hiéroglyphes] *her seshta*, à l'exemple du dieu Anubis, qui, en sa qualité d'inventeur des rites de la momification et de la résurrection, était par excellence le « chef du mystère[2] ». Chaque dieu, chaque culte avait son « mystère » et les prêtres qui leur étaient affectés possédaient seuls ce « mystère du dieu » ou ce « mystère des paroles divines ». En particulier, les mystères des funé-

1. J. Capart, *Une rue de tombeaux à Saqqarah*, pl. XXII (VI[e] dynastie). Mêmes expressions ap. Mariette, *Mastabas*, p. 195; Lepsius, *Denkm.*, II, 72. *Au rituel de l'embaumement*, on cite les « livres secrets des rites » [hiéroglyphes] (Maspero, *Papyrus du Louvre*, p. 58; Virey, *Religion*, p. 278).

2. Voir plus haut, p. 8, n. 2. Le titre « chef du mystère » n'est d'ailleurs pas spécialisé aux choses divines. Tout office ou métier pouvait être, en Égypte, quelque peu secret en dehors des gens du métier, de même que dans notre moyen âge « l'art et mystère » de tel ou tel métier comportait des secrets bien gardés. Mais cette généralisation du sens du titre *her seshta* n'implique pas qu'il ne puisse désigner, parfois, les initiés aux rites secrets.

railles s'appelaient « les choses d'Abydos[1] ». La tradition est si bien établie à ce sujet que Jamblique, au livre des mystères (VI, 5 et 7), rappelle en termes analogues les « choses cachées d'Abydos » τὰ ἀπόρρητα, τὰ κρυπτὰ ἐν Ἀβύδῳ.

Les monuments nous montrent que des rites secrets rappelaient chaque jour les péripéties de la passion et de la résurrection d'Osiris.

Dans les grands temples ptolémaïques qui sont parvenus jusqu'à nous intacts ou peu s'en faut, à Edfou, Denderah et Philæ, on a retrouvé les salles affectées à la célébration des mystères journaliers. Elles sont reléguées dans les parties du temple dont l'accès est difficile ou interdit au public. A Philæ, il existe un petit temple d'Osiris, composé de deux chambres, sur le toit en terrasse de l'édifice; mais les rites journaliers sont décrits par des tableaux gravés sur les faces des architraves du pronaos[2]. A

1. VI, 5 et 7. L'expression apparaît au tombeau de Neheri à Béni-Hasan (Lepsius, *Denkm.*, II, 127). Le défunt est représenté « naviguant pour connaître ce qui concerne Abydos » [hiéroglyphes]

2. Bénédite, *Philae*, IIe f., p. 137-142, et pl. LI-LVIII.

Denderah deux petits édifices ont été consacrés, sur la terrasse du temple, aux mystères d'Osiris; l'un d'eux, que Mariette appelle la chapelle d'Osiris du Sud, est réservé au culte journalier. A Edfou, deux chambres voisines du sanctuaire, sont dédiées à Osiris-Sokaris. Edfou a surtout conservé les textes des formules récitées, mais Philæ et Denderah, s'ils nous donnent moins de textes, nous ont gardé des bas-reliefs où sont figurés les personnages en scène et leurs gestes.

Le décor comporte une statue d'Osiris enveloppé du maillot funéraire; un lit sur lequel la momie divine est étendue; différents accessoires tels que couronnes, sceptres, armes; des vases pleins d'eau bénite pour les libations; des cassolettes d'encens et de myrrhe pour les fumigations.

Le personnel se compose de prêtres qui jouent les rôles de la famille osirienne : sont présents Shou, Geb, le père et l'aïeul d'Osiris; Horus son fils; Anubis, Thot, ses frères ou parents, et les enfants d'Horus; les déesses Isis et Nephthys, femme et sœur d'Osiris, et d'autres déesses, qui remplissent le rôle de pleureuses. A côté de ces prêtres acteurs, il y avait les prêtres

récitants, qui disaient les formules : ce sont l'*officiant* ( ) qui récite les textes; le *servant* (ou) qui exécute les rites tels que libations, fumigations, et qui manie les instruments magiques; le prophète ( ) qui participe aux libations; le « grand voyant » ( ), admis à voir le dieu.

Les textes insistent sur le fait qu'il y a une *garde*, une faction montée pendant les 12 heures du jour et les 12 heures de la nuit, par les divinités énumérées. « Elles veillent sur lui tout le jour, elles gardent son corps constamment; elles veillent sur lui lorsque la nuit vient et gardent ses membres jusqu'au matin. » Elles se chargent aussi « d'écarter les ennemis de la couche funèbre ». Pour cela, les différents dieux « ont partagé le jour et la nuit en heures[1] » et l'un d'entre eux « prend la garde » chaque heure du jour et de la nuit. Pendant que le dieu de service surveille l'entrée possible des adversaires, les autres exécutent divers rites qu'il nous faut maintenant exposer.

Le drame comprend 24 scènes qui se suc-

1. H. Junker, *Die Stundenwachen in den Osirismysterien*, (*Akad. der Wiss. Wien*, philos.-hist. Klasse, B. LIV. 1910), p. 2 et 4.

cèdent chaque heure de la nuit et du jour; il commence à la première heure de la nuit (6 h. du soir) et se termine à la dernière heure du jour suivant (5 à 6 h. du soir[1]). Il semble bien que de la première heure à la dernière, une progression apparaît dans le rite qui aboutit, par étapes, à la résurrection du dieu. Cependant cette progression est peu sensible, pour la raison suivante : chaque heure est traitée scéniquement comme un petit drame complet, où le dieu passe successivement de la mort à la résurrection. Au début de chaque heure, le dieu de garde entre avec ses comparses; ils font à Osiris tel ou tel rite, libation, fumigation, présentation d'offrandes. Vers le milieu

1. M. Junker, dans sa remarquable publication des textes de Philæ, Edfou, Denderah, donne d'abord les 12 heures du jour, suivies des 12 heures de la nuit. Il n'a pas remarqué que l'ordre des cérémonies s'oppose à ce classement. Les rituels des Pyramides et ceux de l'*ouap-ro* commencent par les libations et fumigations; puis viennent le sacrifice des victimes, la résurrection du dieu, les hymnes d'adoration; et, à la fin, la fermeture des portes. C'est bien l'ordre observé ici, à condition de commencer, non par les heures du jour, mais par celles de la nuit. On sait d'ailleurs que chez les Égyptiens, on compte les 24 heures d'une journée complète à partir du soir, à 6 heures (cf. Ed. Mahler, *Études sur le Calendrier égyptien*, ap. Musée Guimet, *Bibliothèque d'Études*, t. XXIV, p. 14, 47). J'observerai donc, pour ce résumé des rites osiriens, un ordre qui est l'inverse de celui suivi par M. Junker.

de l'heure, on crie : « Lève-toi, réveille-toi, Osiris; tu es triomphant, Osiris, tes ennemis sont renversés! » Malgré la proclamation de triomphe, Isis n'en reprend pas moins lamentations sur la mort de son époux et ses promesses de résurrection. Il semble que pour chaque heure il y ait un point de départ qui est la mort du dieu, un moment de triomphe, sa résurrection, et un déclin progressif qui ramène le dieu à sa détresse première. Puis les rites et les formules de l'heure suivante, tirent à nouveau Osiris de sa détresse pour l'y plonger derechef à la fin de la scène.

Pour donner une idée d'ensemble de ce mystère osirien, il faut grouper les actes et les paroles. Voici alors quelle description schématique je pourrai présenter :

Les lamentations des pleureuses, Isis et Nephthys, définissent tout d'abord, non sans éloquence, la détresse du dieu : « O Osiris, je suis ta sœur, Isis; j'ai parcouru pour toi les chemins de l'horizon; je parcours la route du (soleil) Brillant[1]... J'ai traversé les mers, jusqu'aux frontières de la terre, cherchant le lieu où

1. 2e heure du jour.

était mon seigneur[1] ; j'ai parcouru *Nadit* dans la nuit ; j'ai *cherché*... celui qui est dans l'eau... dans cette nuit de la grande détresse[2]. J'ai *trouvé* le noyé de la terre de la première fois (sur cette rive de Nadit)... (var.) sur cette rive-nord d'Abydos. J'ai crié, j'ai pleuré parce qu'il était abandonné ; j'ai crié jusqu'au ciel et jusqu'aux habitants de l'Hadès... Mes doigts ont habillé (son corps) nu, j'ai embrassé ses membres[3]... J'ai donné des souffles à sa narine, pour qu'il vive et que son gosier s'ouvre en ce lieu, sur la rive de Nadit, en cette nuit du grand mystère ( )[4].

Je viens pour te pleurer, ô grand dieu ; je pleure et je crie sur les hauteurs de Nadit ; Busiris se lamente[5] ; je t'amène tous les cœurs dans le deuil et l'on te fait les grands rites ( )[6].

O vous, dieux pères, déesses mères, lamentez-vous de ce que vous voyez, lamentez-vous de ce

1. 2e heure de la nuit.
2. 1re heure du jour.
3. 2e heure de la nuit.
4. 1re heure du jour.
5. 2e heure du jour.
6. 2e heure de la nuit.

que vous entendez ; il vient, celui qui vient dans la nuit ; il vient, mon seigneur, dans la nuit, Geb lui amène les dieux ; ils le portent comme leur seigneur, vers une place pure du ciel. Allons, pleurons-le, lamentons-nous, pleurons-le, car il est abandonné. Je viens et je me lamente dans mon cœur, je pleure mes larmes, moi ta sœur au cœur meurtri, ta femme malade de douleur...[1] »

Ces lamentations, que nous connaissons aussi sous une forme plus littéraire et plus complète par un papyrus conservé au musée de Berlin, étaient exécutées par des femmes agenouillées, sachant pleurer et dénouer leurs chevelures, comme n'ont pas leurs pareilles les pleureuses d'Orient[2].

1. 6e heure de la nuit.

2. Voici le texte du *vocero* d'Isis d'après le papyrus de Berlin (cf. J. de Horrack, *Les lamentations d'Isis et Nephthys*, pl. II) : — Isis dit : Viens vers ta maison. Ce ne sont pas tes ennemis (qui sont ici). Viens vers ta maison, regarde-moi. C'est moi ta sœur que tu aimes, ne t'éloigne pas de moi. Je ne te vois plus, mon cœur se lamente, mes yeux courent après toi, je te cherche pour te voir... Viens vers ta sœur, viens vers ta femme, viens vers ta maison, c'est moi ta sœur de mère ; ne t'éloigne pas de moi. Les dieux et les hommes te pleurent tous ensemble. Depuis que j'ai vu, je t'appelle en pleurant aussi haut que le ciel, et tu

Ainsi que le promettaient les Lamentations, des dieux pénètrent dans le « lieu pur » *(ouabit)* où gît Osiris mort ; ceux dont le rôle est le plus actif sont Horus, le fils du dieu défunt ; Anubis, son frère ou son parent ; Thot son allié. Ils sont porteurs d'instruments magiques, tels que [hieroglyph], une baguette en forme de serpent : « la grande magicienne » ([hieroglyph]) ; [hieroglyph], l'herminette d'Anubis ; ils apportent aussi des vases pleins d'eau fraîche, de l'encens et sept sortes de fards et d'huiles pour des onctions. Les rites commencent par les libations et les fumigations.

A six heures du soir, on apporte un vase d'eau fraîche. Cette eau vient du Nil ; or le N[illegible] un écoulement de l'océan primordial, le *Noun*, où gisaient, avant la création, les germes de toutes choses et de tous les êtres[1]. Le récitant, qui apporte le vase, dit emphatiquement : « Voici votre essence, ô dieux, le *Noun*, qui vous fait vivre en son nom de Vivant ([hieroglyph])... Cette eau t'enfante, comme Râ, chaque jour ; elle te fait

n'entends pas mes cris..., je suis ta sœur que tu as aimée sur terre et tu n'aimas personne plus que moi. Je suis là avec toi pour garder ton corps. »

1. 1re heure de la nuit, p. 66-67.

devenir, comme Khepra[1]. » En effet, Râ ou Khepra était sorti, le premier des dieux, du *Noun*, au début du monde ; par la force de la libation, Osiris renaît du *Noun* primordial, comme naquit Râ au jour de la création.

Dès lors, Osiris ne reste plus sur terre, « il passe (au ciel) avec son double[2] », comme font les autres dieux. Et l'assistance s'exclame : « Oh ! combien purs, combien beaux sont ces rites mystérieux ([3]) d'Osiris Ounnefer. » On brûle alors l'encens, « le parfum qui divinise » et l'officiant et la grande pleureuse alternent en paroles solennelles :

L'officiant : « Le ciel se réunit à la terre ! » (4 fois).

La grande pleureuse : « Joie du ciel sur la terre ! » (4 fois).

L'officiant : « Le dieu vient. Rendez hommage ! » (4 fois).

La grande pleureuse : « Joie du ciel sur la terre ! » (4 fois).

Et ils frappent leurs tambourins.

1. P. 67-68. Le mort osirien renait du *Noun* (Ounas, 200).
2. P. 69.
3. P. 71.

L'officiant et la pleureuse ensemble : « La terre et le ciel sont en joie et se réjouissent[1] ! » « Notre seigneur est dans sa maison, et il n'a plus de crainte ! » (4 fois).

La deuxième libation, apportée à la 2e heure de la nuit, est l'eau fraîche « qui vient de ce pays » (et non du Noun) ; « elle suscite toutes les choses vivantes, toutes les choses que donne ce pays[2] » et Osiris, grâce à elle, « vivra de toutes les choses qu'il peut aimer[3] ».

La troisième libation, a pour effet que « le dieu passe vers son pays, dans ce lieu où [illegible] été enfanté, et où il est né de Râ, et où [illegible] des dieux passe sa vieillesse avec ses [illegible] ainsi vont-ils au pays où ils sont nés, cette terre primordiale où ils sont nés de Râ, où ils vivaient étant petits, où ils sont devenus adolescents ; c'est là que tu es né, que tu as grandi, que tu deviendras vieux, sain et sauf. Prends cette eau qui vient de ce pays[4]. »

1. P. 71-72.
2. P. 79.
3. P. 80.
4. P. 87.

La quatrième libation est l'eau fraîche sortie d'Éléphantine[1], qui rafraîchit et met en joie le cœur des dieux.

Les autres libations et fumigations qui occupent les heures suivantes ne font que confirmer les résultats déjà obtenus.

Ces premiers rites accomplis, les dieux exécutent sur le corps d'Osiris une série de miracles, qui se répartissent sur les différentes heures de la nuit et du jour.

Mystère de la reconstitution du corps. Osiris [redacted] démembré après l'attentat commis par [redacted]r son corps. Isis et Nephthys ont [redacted] chacun des lambeaux divins : « elles mettent en ordre le squelette, elles purifient les chairs, réunissent les membres séparés »[2]; puis la tête du dieu est assujettie sur le corps. Les bras d'Isis et d'Horus, entourent alors le cadavre reconstitué, et le raniment par des passes magnétiques qui rappellent l'âme[3].

Mystère du corp[redacted]*fié.* Avec l'eau sainte qui donne la vi[redacted]e. et les différents

1. P. 93.
2. 5e heure de la nuit, p. [redacted] 2e heure du jour, p. 38-39.
3. 5e heure de la nuit, p. 208; 2e heure du jour, p. 39.

fards et huiles présentés[1] pendant les douze heures du jour, on fait des onctions sur la bouche, les yeux, les oreilles et les différents membres du corps rassemblé ; d'autre part, la « grande magicienne[2] » [illegible] les mêmes organes. Ainsi la bouche [illegible] les oreilles peuvent respirer, [illegible] manger, voir, entendre, les bras peuvent [illegible] les jambes marcher. C'est un miracle [illegible] magie, qui en imitant les mouvements [illegible] à chaque membre ou à chaque organe, a suscité le réveil des fonctions dans chacun d'eux.

Ces rites qui supposent la renaissance du cadavre osirien n'empêchent point l'emploi de pratiques ou de formules qui prévoient la renaissance par d'autres moyens.

Mystère de la renaissance végétale. A la [illegible] heure du jour, on suppose que le corps rassemblé et ranimé d'Osiris *est enterré à Busiris*. C'est ce qu'on appelle « se réunir à la terre à Busiris »[3]. Dans la terre se passait le mystère de la renaissance végétale, c'est-à-dire de la résurrection d'Osiris comparée à la renaissance

1. 3e heure de la nuit, p. 90 ; 2e heure du jour, p. 40.
2. 1re heure du jour.
3. 4e heure du jour, p. 51.

annuelle de la [illegible] fêtes, le culte journalier ne donne point de détails, mais nous les trouvons décrits à Denderah, dans le récit des grandes fêtes[1].

Mystère de la re[illegible] — Dans cette même 4e heure du jour, on [illegible] Osiris un autre mode de renaissance [illegible] être amenées et sacrifiées [illegible] 5e et 6e heures du jour. Leur [illegible], suivant les textes, est la peau de Set [illegible], va servir de linceul pour envelopper Osiris, c'est un « berceau » de peau [illegible] *meshkent*[3]; où le dieu renaîtra comme un enfant ou un animal. « Salut à toi, dit Isis. Voici ta *meskhent*, la maison où le double divin renouvelle la vie[4]. » La peau, assez souvent, est celle d'une vache : de cette façon, on évoque *Nouit*, déesse-vache du ciel, mère d'Osiris, qui enfantera le

1. Traduit par V. Loret, *Recueil de Travaux*, III-V.
2. Junker, p. 51, 55; cf. Maspero, *Pap. du Louvre*, p. 50.
3. Sur *meshkent* (variantes : *meska*, *mest*, *mesqet*), cf. Lefébure, *Proceedings S. B. A.*, XV, p. 433 sq. et *Sphinx*, VIII, p. 17.
4. 4e heure du jour, p. 50.

Veau [illegible] auquel Osiris est comparé[1]. Aussi, à la 5e [illegible] jour, dira-t-on à Osiris étendu sous la [illegible] sa mère Nouit s'approche de lui [illegible] O relève toi, mon seigneur, dit [illegible]. Me voici pour te protéger, je [illegible] toi en mon nom « mystère du [illegible]

[illegible] é dit [illegible] résid[illegible] es est *Anubis*, [illegible] qui [illegible] eau de bête [illegible] i dirige le s[illegible] nt la peau [illegible] a le berceau d'Osiris [illegible]. D'après [illegible] *vre des Morts*, Anub[illegible] ntentait pas de faire passer Osiris p[illegible]-berceau. Lui-même (ou le prê[illegible] son rôle) « passait sur » la peau[2]; couch[illegible] prenait, comme nous le verrons [illegible]s lo[illegible] tude repliée du fœtus dans [illegible] ce. O[illegible] oyait que les charmes de la magie imitative rendaient efficace ce simulacre de gestation : quand Osiris (et Anubis

1. A. Moret, *Rituel*, p. 208. Cf. Sethe, *Pyr.*, II p. 77.
2. P. 54-55.
3. *Todtenbuch*, ch. XVII (éd. Naville, II, p. 69) — Cf. éd. Budge, ch. CLXXVI, p. 460. Voir à ce sujet, Lefébure, *Étude sur Abydos*, (*P.S.B.A.*, XV, p. 433).

qui s'est substitué à lui) « sortaient » de la peau, ils renaissaient comme s'ils sor[illegible] sein maternel. D'après une autre tradition, Horus, fils d'Osiris, passait aussi dans [illegible] son père. Les rituels anciens [illegible] qu'Horus passait aussi, au [illegible] sur une autre pe[illegible]rceau, le [illegible] il sera questio[illegible] M[illegible]s te[illegible] que nous [illegible] *mesk*[illegible] qui sont [illegible] de renaissance d'Osiri[illegible]

[illegible] 6e heure d[illegible] « s[illegible] m[illegible] Nouit l'a con[illegible]mps et l'a enfanté suivant le gré de [illegible] »[1]. [illegible] attester cette résurrection, on é[illegible], fétiche d'Osiris. On ne fait ic[illegible]er le souvenir de cette cérémonie; [illegible]ons [illegible]lus haut avec quel éclat on la c[illegible]ait le [illegible] la fête « d'ériger le pilier ».

Par la force des rites accomplis, Osiris ressuscite; en même temps, le soleil, à son point culminant de midi, écarte les esprits des ténèbres. Pendant les six dernières heures du jour les dieux

1. 6e heure du jour, p. 57.
2. P. 57.

de garde adorent Osiris et lui disent : « Eveille-toi en paix[1]. » Le roi en personne apparait un instant à la 11e heure, et apporte des offrandes (*perkhroou* [illegible]). A la 12e [illegible] l'office est terminé, on allume les [illegible] pour écarter les esprits des ténè[illegible] (car il est six heures du soir) et on ferme le [illegible] avoir dit des pa[illegible] en paix, Osi-[illegible] sont joyeux! Comme [illegible] ta personne! Oh [illegible] tu es bea[illegible] repos! Oh! toi, qui vis, ta fem[illegible] asser; salut à toi [illegible] des dieux [illegible]

Ce qui reste dans la chapelle n'est d'ailleurs que le corps divin. Déjà l'âme d'Osiris ressuscité est partie pour le Ciel, mais le corps comme l'âme jouissent désormais de tous les privilèges des dieux.

Ces privilèges sont définis par une épithète qui revient comme un refrain au milieu de chaque heure : « Tu es *mâ khroou* [illegible], Osiris chef de l'Occident[2]! » Cette épithète résume un pouvoir précieux des êtres divinisés par les rites. Leur voix,

1. 12e heure du jour, p. 63.
2. P. 124.

dans leur bouche, quand elle profère des sons inarticulés, et à plus forte raison, quand elle émet des paroles ayant un sens déterminé, a ce pouvoir créateur que les Égyptiens attribuaient au *Verbe* [illegible]. La parole créatrice permet au dieu de résoudre [illegible] les difficultés, de déjouer toutes [illegible] de prévenir tous les dangers, [illegible] diatement ce qui est [illegible] constance. Le dieu [illegible] nomme l'objet, qui [illegible] dieu veut repousser un en[illegible] désarme ou anéantit d'un mot [illegible] a-t-il faim, a-t-il soif? à ses paroles, surgissent d'eux-mêmes sur la table d'offrandes, les mets les plus variés, les liquides les plus rares. En cela consistait, avec la faculté de renverser ses ennemis, une des vertus les plus appréciées de la voix créatrice, une de celles dont les textes parlent le plus souvent à propos des dieux et des morts. Avec ces deux miracles permanents de la voix créatrice et de la voix productrice d'offrandes, le dieu pouvait séjourner en paix dans son naos. Une dernière terreur lui reste peut-être : celle de mourir une seconde fois[1] si Seth renouvelle

1. 3e heure de la nuit, p. 89.

ses attaques. Mais le culte écartera cette appréhension, à condition qu'on le pratique sans défaillance, de jour et de nuit.

Jusqu'ici nou[illegible] vu ce qui, dans les mystères osi[illegible] rapporte à Osiris. Mais ceux qui célè[illegible] mystères ne se proposent pas [illegible]t de perpétuer le culte et [illegible]l d'un dieu ; ils prétend[illegible] eux-mêmes les bienfaits des rites [illegible] l'immortalité qu'il[illegible]t, [illegible]s, assurée à Osiris. C'est ce que [illegible] quand il fait remonter à la déesse I[illegible]n des mystères qui commémorent la passion de son frère et époux Osiris : Isis institua des mystères « *pour servir de leçon de piété et de consolation pour les hommes et les fe[illegible]i passeraient par les mêmes épreuves* ».

[illegible]s donc comment les hommes tiraient b[illegible] des mystères osiriens.

[illegible]'abord c'est en vertu d'une loi générale : tout homme mort, auquel on applique les rites osiriens, par un effet de magie imitative

1. *De Iside et Osiride*, 27.

ressuscitera comme Osiris. A cet effet, la famille du défunt reconstitue dans la maison ou le tombeau, le drame de la mort et des funérailles d'Osiris[1].

Comme le [illegible] et de Nouit, l'homme mort est censé avoir été assassiné par Seth, jeté au fleuve, repêché, puis démembré, et retrouvé une seconde fois. La veuve jouait alors le rôle d'Isis, le fils remplissait le rôle d'Horus, ses amis ceux d'[illegible] Thot[2]; la famille procédait à la reconstitution du corps démembré, et modelait une momie à l'instar de celle d'Osiris. Au début des temps historiques, la présence dans les nécropoles de cadavres mis en morceaux par imitation des rites osiriens, prouve qu'on ne reculait devant aucune des conséquences pratiques de cette théorie : mais dans la suite, il parut suffisant de

1. Voir les rituels funéraires des Pyramides (éd. [illegible] éd. Sethe) et les « Livres de l'Ouverture de la bouche et [illegible] (Schiaparelli, *Libro dei funerali*).

2. Cf. la formule des stèles funéraires : « Isis et [illegible] se sont lamentés sur lui, Anubis lui-même l'a fait momie ». (Vienne, *stèle* 55, ap. Bergmann, *Das Buch vom Durchwandeln der Ewigkeit*, p. 29-30).

réciter les formules qui assimilaient l'homme à Osiris démembré et reconstitué ; l'on se bornait à faire une momie, c'est-à-dire que l'identification avec Osiris semblait acquise dès qu'on transformait le cadavre à l'image du dieu momifié.

Sur ce corps reconstitué et momifié, la famille faisait exécuter par des prêtres les cérémonies décrites par les rituels osiriens : purifications qui lavent l'homme de toutes les impuretés « qui ne doivent plus lui appartenir dans l'autre monde » ; [illegible]re *de la bouche et des yeux*, qui rendent à [illegible]me la vie physique et intellectuelle ; renaissance végétale et animale, qui de la dépouille mortelle font sortir un corps glorieux : offrandes « sortant à la voix », cette voix créatrice qui assure au nouvel Osiris la puissance contre ses ennemis et le garantit à jamais de la soif et de la faim. Ainsi l'affilié au culte osirien s'applique personnellement tout ce que son zèle a assuré au dieu son patron : lui aussi renouvelle sa vie, aussi vrai qu'Osiris est vivant, aussi vrai vivra-t-il à jamais.

Les milliers de tombeaux qui ont été ouverts dans la vallée du Nil nous montrent par leurs tableaux que ces mystères étaient joués pour

tout défunt. Il serait fastidieux de revenir ici sur les formules ou les gestes que nous avons déjà commentés à propos d'Osiris lui-même; mais certains épisodes représentés dans les tombeaux projettent une lumière très vive sur quelques points restés énigmatiques dans les rites décrits plus haut.

Le cortège qui accompagne le mort-dieu offre quelquefois d'intéressantes scènes de lamentations ou de danses funèbres. Un tombeau de la VI[e] dynastie représente une femme tombant à terre et se laissant aller à s[illegible] avec une véhémence telle qu'elle joue, [illegible]t-il, le rôle de « la grande pleureuse Isis »[1], au moment où elle se lamente et « ébranle de ses cris le Ciel et l'Hadès ».

Ailleurs, c'est le rite de la renaissance végétale qui est présenté de la plus in[illegible]ante manière. Dans plusieurs tombeaux de la XVIII[e] dynastie on a retrouvé des cadres en toile recouverts d'une couche de terreau disposée en silhouette d'Osiris. Des grains avaient été semés; l'herbe avait poussé et on l'avait tondue à une longueur de $0^{m}10$ de façon à

1. Cf. J. Capart, *Une rue de tombeaux à Saqqarah*, pl. LXX sq.

donner une verdoyante effigie d'Osiris végétant. Sur les momies mêmes, on disposait parfois des grains de céréales ou des oignons de [illegible] de façon à [illegible] leur germination ou leur [illegible]son parût attester la résurrection du défunt[1].

Une importance plus grande encore est donnée à la représentation de ce que j'ai appelé la renaissance animale. Nous touchons ici à un [illegible] « [illegible]ets » les plus mystérieux des rites égyptiens et sur lesquels les monuments sont le plus avares d'explications. Le sujet n'ayant été que peu étudié jusqu'ici, je lui donnerai un développement particulier, justifié par l'an[illegible] et l'importance des pratiques magiques qui [illegible] révèlent.

* *

[illegible]larté, j'étudierai d'abord les [illegible]s les révèlent les tombeaux du Nouve[illegible][2].

Au moment où, les purifications faites, le

1. C[illegible]ot, *Rois et Dieux d'Égypte*, p. 102 et pl. XI.

2. Les [illegible]beaux dont les textes ou les tableaux seront utilisés ci-après, sont ceux de Paheri (publié par Tylor), de Rekhmarâ (publié par Virey, *Mission du Caire*, t. V, 1) de Montouherkhepesh (publié par Maspero, *Mission du Caire*, t. V, 3), de Menna (Maspero, *Archéologie égyptienne*[1], p. 147).

mort est sur le point d'être rappelé à la vie divine, par la force de l'eau du *Noun* et de l'encens qui divinise, intervient le sacrifice de victimes destinées à rendre au mort une vie nouvelle. Cet épisode offre plusieurs variantes.



Fig. 3. — Le *Tikanou* halé sur un traineau (Mont[illegible]

Le thème originel semble avoir été ce[illegible] un homme ou plusieurs homm[illegible] org[illegible] pour que leur vie sacrifiée ra[illegible] la mort. Au début et peut-[illegible] tard dans la période historique, [illegible]molait réellement des victimes humaines, qui figuraient Seth, l'ennemi de tout être osirien. Dans la pratique, on sacrifiait le plus souvent des étrangers, probablement des prisonniers de guerre, Nubiens ou Européens. Au tombeau de Montouherkhepshef, deux Nubiens, la corde au cou, sont

représentés au moment où ils vont être étranglés, pour racheter de la mort le défunt[1] (fig. 4).

Un adoucissement à ce rite barbare fut la substitution des victimes animales aux victimes humaines. Les animaux étaient le taureau, la

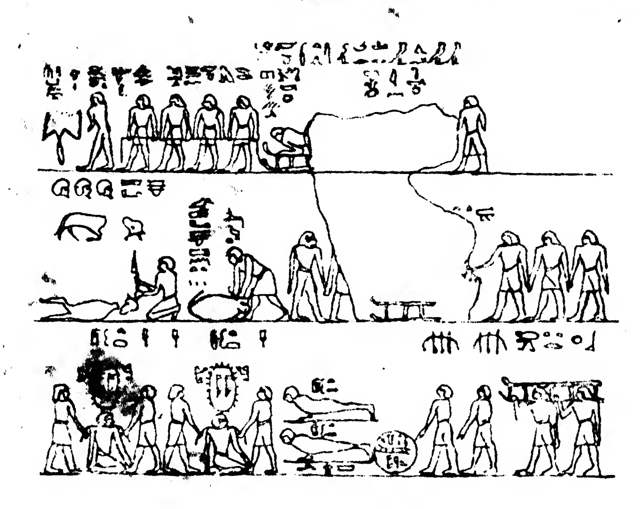


Fig. 4. — 1er rég. Le *Tikanou* amené vers la *peau*.
2e rég. Sacrifice des victimes animales.
3e rég. Sacrifice des Nubiens (Montouh.)

gazelle [illegible] le porc, identifiés à Seth, l'adversaire. L'égorgement des animaux s'accom-

1. Publié par G. Maspero, ap. *Mémoires de la mission du Caire*, t. V. Cf. *Études de mythologie*, I, p. 298.

pagnait toutefois d'un simulacre du sacrifice humain : on faisait passer un homme ou un mannequin à travers la peau d'un taureau ou d'une gazelle sacrifiés.

Au tombeau de Montouherkhepshef on voit un personnage, le *Tikanou*, amené sur un traîneau, en face d'une grande peau [1] (fig. 3 et 4). La scène où le Tikanou s'habille de la peau n'est pas conservée, mais plus loin, dans un trou creusé en terre on voit brûler la peau, la cuisse, le cœur de la vache et aussi des cheveux du Tikanou, qui sont jetés là, semble-t-il, pour remplacer le personnage lui-même, le sacrifice de la partie équivalant à celui du tout. Dans la flamme, le simulacre de l'homme et la peau de la victime

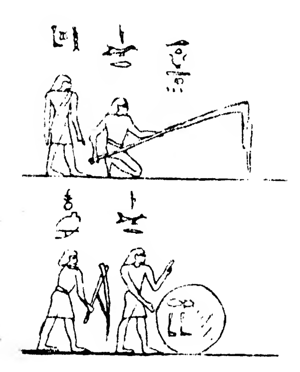
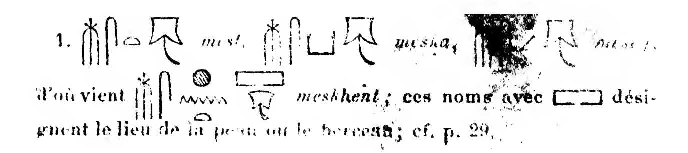


Fig. 5. — On ouvre la terre et on creuse la fosse (Montouh.).



1. *mest*, *mesha*, *mesk*, d'où vient *meskhent*; ces noms avec désignent le lieu de la peau ou le berceau; cf. p. 29.

montent vers le ciel, emmenant avec eux le défunt dans un monde divin (fig. 5 et 6).

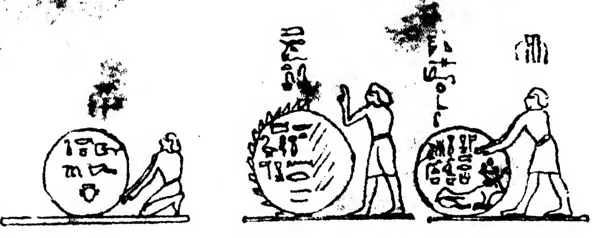


Fig. 6. — On brûle la peau, le cœur de la victime, et les cheveux du *Tikanou*. (Montouh.).

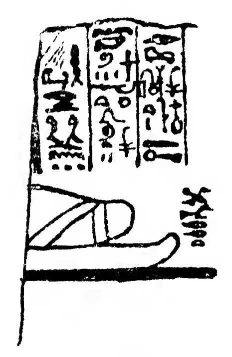
Le rite du *Tikanou* continue donc, tout en l'atténuant, la tradition du sacrifice humain. La victime paye à la mort le tribut obligatoire et en rachète le défunt[1]. Mais, avons-nous dit, il est douteux que les Égyptiens aient sacrifié réellement des hommes; le *Tikanou* n'est probablement qu'un simulacre; à sa place on égorgeait un animal.

D'ailleurs Anubis avait imaginé, pour sauver Osiris, un autre moyen que les rituels définissent en ces termes : « Il a passé par sur (à l'intérieur de) la peau berceau » pour le compte

1. C'était là, d'après les théologiens, l'origine des sacrifices d'animaux : « les victimes remplacèrent les sacrifices (humains) » après la réconciliation des hommes et du dieu Râ. Cf. A. Moret, *Au temps des Pharaons*, p. 225.



FIG. 7. — Le *Tikanou* aborde à la nécropole ; halage sur le traineau (Tylor, *Paheri*)[1].



8. — Halage du simulacre enveloppé du nceul (Bruxelles)[2].

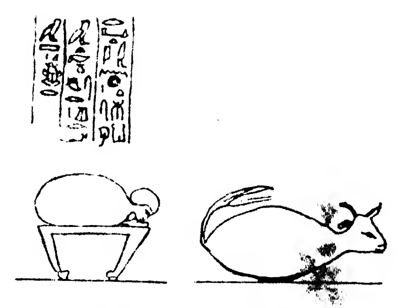


FIG. 9. — Attitudes du *Tikanou* et de la victime (Rekhmarâ. Cf. Virey, *Religion*, p. 253).

1. Le naos de la barque, où sont le cadavre et le tikanou (?), sous la garde du prêtre *Out*, s'appelle [hiéroglyphes] *me*[illegible] naos ([hiéroglyphe] pour [hiéroglyphes]) de la peau *mes* ou de la naissance ». Cf. *Der el Gebrawi*, II, 7 et *Sinouhit*, l. 194.

2. D'après J. Capart, *Une donation*..., pl. IV.

d'Osiris (cf. p. 30). Ce rite semble dès l'Ancien Empire être confiée au tikanou; nous le voyons en usage régulier dans les tombeaux du Nouvel Empire.

Lors des funérailles, les bas-reliefs des mastabas nous montrent la barque funéraire amenant à la nécropole le cadavre, sous la protection du prêtre d'Anubis *Out*[1]. Le cadavre n'est pas seul dans la barque; bien qu'on ne distingue pas ce qui se passe dans le naos-cabine, on peut supposer que le tikanou y était aussi, car, dans les tombes thébaines, on voit, dès que la barque a abordé, le tikanou amené sur la rive et installé sur un traîneau qu'on traînait jusqu'à « la terre qui renouvelle la vie » (fig. 7).

Le tikanou était alors recouvert non pas d'une peau, mais d'un long pagne ou linceul: parfois nous voyons la tête à découvert, pour que l'homme puisse respirer (fig. 9); parfois le linceul recouvre tout (fig. 7), solidement maintenu par de larges bandelettes (fig. 8); dans ce cas, on doit supposer que sous le linceul il y a non plus un homme, mais un mannequin ou simulacre. Homme ou mannequin, la figure rappelle

1. Lepsius, *Denkm.*, II, 76, 96, 101. L'*Out* apparaît, fig. 4.

exactement la silhouette qu'on donnait aux victimes animales (cf. fig. 9) et aussi l'aspect du fœtus replié dans le sein maternel (cf. p. 85).

Arrivé au tombeau, le tikanou exécutait un rite qui consistait à se « coucher » (*szer*[1]) sur un lit bas (fig. 9), dans la même attitude repliée. Tel nous apparaît-il au tombeau de Rekhmarâ, avec la légende explicative : « Faire venir à la cité de la peau (Abydos). Voici le tikanou couché sous elle (la peau) dans la terre de transformation (*ta kheper*). » Par la suite, il n'est plus question, dans ces tombeaux, de sacrifier le tikanou. Au sacrifice humain, on a donc substitué le procédé magique inventé par Anubis au profit d'Osiris : se coucher sous un linceul qui figure une peau. Sous cette peau, qui est évidemment celle d'un animal sacrifié,

1. Le mot « se coucher » *szer* , déterminé soit par le lit d'apparat , soit par le lit bas et court (l'*angareb* des Nubiens, cf. Maspero, *Études de myth.*, I, p. 298), comme sur notre fig. 9, est un terme technique des rituels, qui désigne l'acte de « se coucher sous la peau *Meska* » (fig. 9), de « se coucher sous le linceul » (fig. 10 et 11), de « se coucher dans la peau *kenemit* » (cf. p. 62). Les listes de fêtes connaissent « la nuit du coucher » (A. Moret, *Catal. Musée Guimet*, I, p. 6, n. 6; cf. *Todtenbuch*, ch. XVIII, éd. Budge, p. 75, l. 10). Il n'est point douteux qu'il s'agisse de l'acte de se coucher sous la peau pour simuler la renaissance.

le tikanou est dans le « lieu du Devenir, des transformations, de la vie renouvelée »; après cette gestation simulée, pareil à l'embryon humain dont il a pris l'attitude, le tikanou revient à la lumière tel que l'enfant qui nait. Par conséquent le mort, pour qui se fait le rite, renait lui-même automatiquement.

La représentation de ces épisodes s'est encore simplifiée dans les tombeaux à partir de la XIXe dynastie. D'une part, les scènes relatives au sacrifice humain n'apparaissent plus : on se contente des seules victimes animales. D'autre part le tikanou ne *joue* même plus Anubis passant par la peau; il disparait de la scène[1]; son rôle passe à un des officiants, qui est d'ordinaire le *Sam*[2]. Au début de l'office funèbre,

1. Les rituels, qui forment le texte publié par Schiaparelli (*Libro dei funerali*), dont le plus ancien est celui du tombeau de Séti Ier, ne font plus mention du *tikanou*.

2. Comme Lefébure l'a noté, celui qui passe par la peau est aussi Horus pour Osiris, c'est-à-dire le fils pour son père. Dans la stèle de Metternich (l. 74-75) Osiris dit à Horus : « c'est toi mon fils (qui passe) dans la Mesqet (lieu de la peau), sorti du Noun, tu ne meurs point » . Passer par la peau, c'est donc la même chose que sortir du Noun, le chaos primordial; le rite recommence la création (cf. p. 25) et assure l'immortalité.

quand on va faire subir au défunt « la consécration (zeser) dans la salle d'or[1] », le *Sam* se « couche » (fig. 11) revêtu d'un linceul. Ce rite est bien une imitation ou une simplification de ceux joués par le tikanou : costume et décor, tout est pareil. Toutefois le *Sam* ne prend plus la position incommode du fœtus ; il se contente de « se coucher » comme pour dormir (fig. 10). Mais les effets de ce sommeil ne sont pas moins mi-

1. Cette phrase *zeser m hat noub* « consécration dans la salle d'or (sanctuaire) » est une rubrique spécialisée aux rites de la renaissance et n'est employée qu'à cette occasion. Maspero (*Études de mythologie*, I, p. 298) y voit une indication de mise en scène : « dispositif dans la salle d'or », ce qui ne me paraît pas justifié. Ma traduction se rapproche de celle proposée par Virey (*Rekhmarâ*, p. 136) ; elle attribue à *zeser* le même sens que ce mot a comme épithète de la nécropole *ta zeser*, « terre consacrée » (*Pyr. de Teta*, l. 175) ; ou du sanctuaire, des temples et tombeaux *bou zeser* « lieu consacré ». Anubis est souvent qualifié le « maître de *ta-zeser* », ce qui s'explique puisque ce dieu préside à la « consécration » *zeser* par la peau. — Abydos, la ville de la peau *meshu* et du berceau *meskhent*, était, par excellence, la « terre consacrée » (Stèle de Leyde ap. Piehl, *I. H.*, III, pl. 23, l. 1 « j'ai fait mon tombeau sur la *meskhent* d'Abydos, la *terre consacrée* de la montagne occidentale) », parce que là était le « berceau » de certains dieux tels que « Khnoumou et Heqit, les ancêtres nés au début (des temps) sur la *meskhent* d'Abydos ». Sharpe, *Eg. I.*, I, 78, l. 12 ; cf. Louvre, C. 3, l. 16.



FIG. 10. — Le *Sam* se couche (Menna, ap. Maspero, *Archéologie*[1], p. 147).

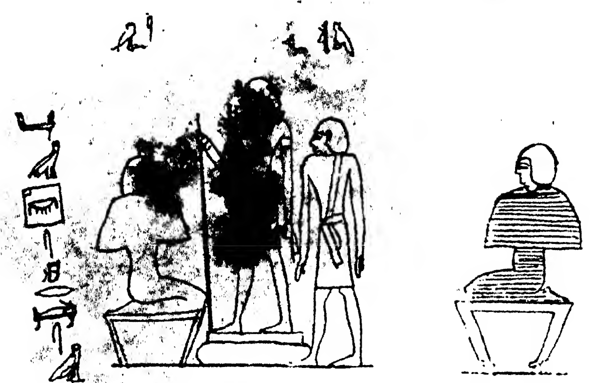


FIG. 11. — « Consécration dans la salle d'or ; le *Sam* se couche » (Rekhmarâ).

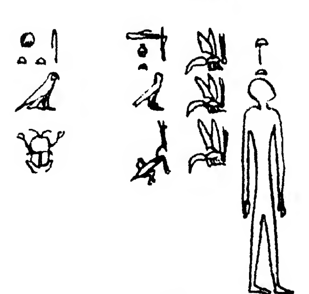


FIG. 12. — L'ombre et les symboles de l'âme ressuscitée (Séti I[er])

raculeux. Voici les paroles sibyllines que dit le *Sam* couché : « J'ai vu mon père (le défunt ou Osiris) en toutes ses transformations. » Au-dessous de ces mots, les rituels expliquent la mise en scène par des rubriques : « Transformation en sauterelle » — « Mystère! (*khou*). Il n'est plus! » — (Transformation) en abeilles — « Il n'y a plus rien de périss[illegible] en lui » — (Transformation) en ombre[1] [illegible] Sam se relève, il est censé rame[illegible]e la peau-linceul l'ombre, c'est-à[illegible] l'âme renaissante du défunt, et aussi les sau[illegible]es, les abeilles qui attestent, comme dans la légende d'Aristée[2], que la peau a été féconde, génératrice d'êtres vivants, et que d'elle s'envole comme une vie nouvelle (fig. 12). Quant au corps mortel, *il n'existe plus;* dans la momie consacrée *il n'y a plus rien de périssable*[3]. Ame et corps renaissent

1. Voir les textes ap. Schiaparelli, *Libro dei funerali*, I, p. 63-66. — Cf. Lefébure, *Étude sur Abydos*, ap. *Proceedings SBA.*, XV, p. 138.

2. Ph. Virey, *Observations sur l'épisode d'Aristée*. Sur la diffusion de cette croyance à la *bugonia*, dont les anciens attribuaient l'origine à l'Égypte, cf. Lefébure, *L'abeille en Égypte*, ap. *Sphinx*, XI, p. 18 sq.

3. Cf. *Pyr. de Teta*, l. 269 et 278 [hieroglyphs], et *Todtenbuch*, ch. CLIV, 12 ; au « chapitre de ne pas laisser le corps

pour la vie éternelle. Au Livre des Morts, le défunt dit de lui-même à ce moment : « Je suis celui qui a traversé la peau-berceau, à qui Osiris a donné sa consécration (*khou*) au jour de l'enterrement[1]. »

Ainsi, la représentation du mystère de la renaissance est allée se simplifiant au cours des siècles : on a supprimé le sacrifice humain ; le tikanou a perdu une partie de son rôle, puis a disparu complètement ; à sa place un prêtre opère sous un [illegible] substitué à la peau. Quelles sont les dates précises de cette évolution ? Je ne saurais les dire avec certitude : le choix des scènes dans les tombeaux est souvent capricieux, et ne se prête pas toujours à un classement chronologique ; tel tombeau de la XIXe dynastie peut reproduire un rite négligé dans un autre tombeau plus ancien. Cependant il semble que ce soit de la XVIIIe à la XIXe dynastie que le rôle du tikanou a été simplifié jusqu'à disparaître[2]. La représentation de la

se corrompre », le défunt dit : « Je me suis éveillé en paix et sans troubles (ou sans corruption) ... » Ce « réveil » est peut être consécutif au « coucher » *sder*.

1. Lefébure, *Étude sur Abydos*, p. 434 et 176.

2. Au tombeau de Rekhmarâ (XVIIIe dyn.) certaines scènes du

renaissance animale est devenue dès lors moins réelle que symbolique.

M. Maspero a signalé qu'une comparaison est possible entre les scènes relatives au tikanou et certaines vignettes d'un chapitre fort rare du Livre des Morts, classé dans l'édition Naville comme chapitre CLXVIII *a*. Voici comment j'en expliquerais les figures. Pa[illegible]sent, d'abord, deux adolescents portés sur l[illegible]ules des officiants (ce sont peut-être de[illegible] deux pleureuses couchées à terr[illegible] taureau sur pavois, qui rappelle la victime a[illegible]male ; [illegible] sphinx androcéphale, dont le rôle s'explique peut-être parce qu'il représente, dans une sc[illegible] de création, Toum le démiurge[1]. Plus loin on [illegible] une déesse assise, les bras écartés, dans la position caractéristique des déesses qui accouchent ; est-ce Nouit, la mère céleste, qui va donner le jour au corps glorieux du nouvel Osiris[2] ? Puis,

tikanou sont encore représentées, et les rites du *Sam* sont célébrés en même temps. C'est donc une époque de transition.

1. Ed. Naville a démontré que le sphinx était souvent identifié à Toum — (ap. *Sphinx*, V, p. 193 sq.). Dans le protocole royal, le sphinx peut signifier « image vivante de Toum » (Sethe, *Urk. XVIIIe Dyn.*, IV, p. 600).

2. Cf. les scènes d'accouchement de Deir-el-Bahari et Louxor, reproduites dans A. Moret, *Du caractère religieux*, p. 55. On sait

Anubis[1] tenant en mains les symboles de force et de vigueur et , préside au rite du « coucher » *szer*. Deux momies sont étendues sur des lits, veillées par une grande Uræus, dont le rôle sera défini plus loin (cf. p. 64 et p. 75); l'Uræus porte son nom : « celle qui consacre la tête » des dieux[2]. De l'autre côté des lits, après le mystère accompli, s'avance un des officiants, dont la tête est sommée par l'Uræus : peut-être ce personnage joue-t-il le rôle du mort ressuscité (cf. p. 65). Le sphinx, couché sur le lit, personnifiant le soleil levant Toum-Khepra[3], symbole de résurrection, clôt la série des figures.

que Nouit, mère d'Osiris, est censée enfanter le mort à une vie nouvelle — (*Pyr. de Pépi I*, l. 103-110). Aussi compare-t-on à Nouit le lit sur lequel le mort est étendu : « O grand (Osiris) couché (*szer*) sur ta mère Nouit » (*Teta*, l. 180 :). Le lit est en effet le « berceau » du défunt.

1. Au dessus d'Anubis, est écrit *ât*. Je ne puis rapprocher ce nom que de *âd*, gardien de la porte du XXI[e] pylône des Champs d'Ialou (Budge, *Book of Dead*, p. 346, l. 14.) En tout cas, *At* joue ici le rôle d'Anubis.

2. Cf. *Pyr. d'Ounas*, l. 548 *zeser-tep*. C'est une allusion aux rites de la « consécration » *zeser*. Cf. p. 47.

3. La légende semble signifier « brillant chaque

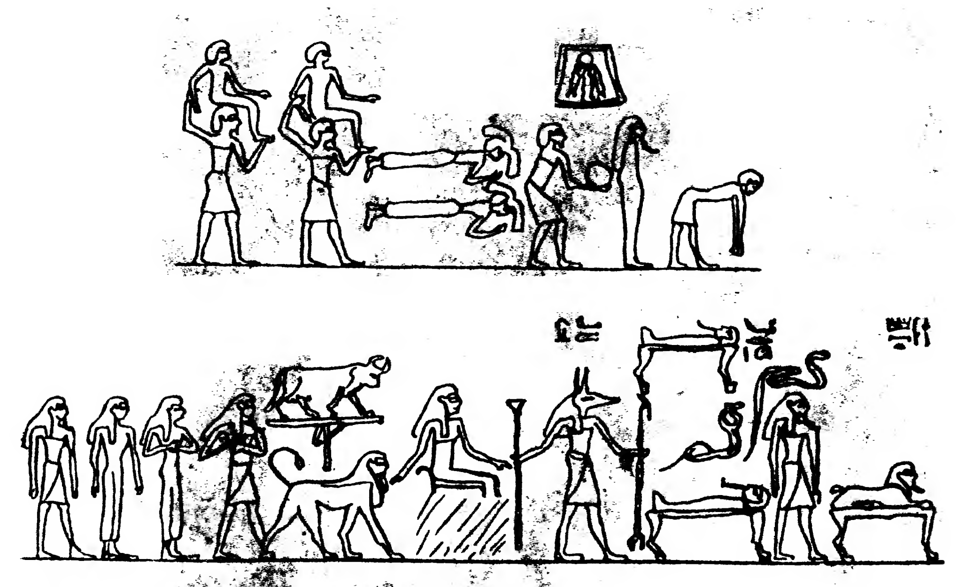


FIG. 13. — Les rites de la renaissance, d'après une vignette du Livre des Morts. (Édit. Naville, pl. CLVII et texte, p. 186.)

Nous pouvons attribuer sûrement cette scène au mystère de la renaissance; mais dans le détail, il reste bien des obscurités.

Le texte du chap. 168 A, au-dessus duquel les vignettes sont tracées, ne nous donne que peu de lumière : il invite le lecteur à faire une libation sur terre pour que le défunt passe parmi les suivants d'Osiris, les suivants de Râ; les variantes du chap. 168 B ajoutent le souhait qu'il connaisse tous les secrets et qu'il soit « un *khou* parfait » dans l'autre monde. Peut-être devons-nous rapprocher de ces textes le chap. 170 (éd. Naville), qui se prononce au moment « de dresser le lit funèbre » et où l'on adresse au défunt cette phrase : « Tu es Horus à l'intérieur de l'œuf »; elle correspond bien aux idées de « conception » et de renaissance que nous avons signalées.

*
* *

Tous les documents relatifs au tikanou, que nous avons examinés, sont de l'époque thébaine. Les rites de la renaissance par la peau n'avaient-

jour ». Le rôle du Sphinx comme soleil levant, Khepra, est bien connu (cf. Ed. Naville, *Sphinx*, V, p. 193). Le grand Sphinx de Gizeh exprime, pour le compte du roi Khephren, le même symbole de résurrection.

ils point été conçus antérieurement ? A ma connaissance, les mastabas de l'Ancien Empire ne contiennent aucun tableau analogue à ceux reproduits plus haut, et les textes des pyramides ne mentionnent pas le tikanou. Cependant la conception de la renaissance par la peau est aussi ancienne que les plus anciens monuments égyptiens connus. L'écriture même le prouve, puisque le signe 𓄟 *mes* qui symbolise l'idée « naître, enfanter », représente trois peaux réunies en faisceau[1]. Je montrerai plus tard comment cette tradition apparait clairement au cours des rites de la fête Sed, que les rois célèbraient dès la période archaïque. Qu'il me suffise de dire ici que dans les pyramides, comme dans les tombeaux thébains, le défunt renaît quand il s'est couché, vêtu d'une peau ou d'un linceul, sur un lit. Une formule, que je choisis

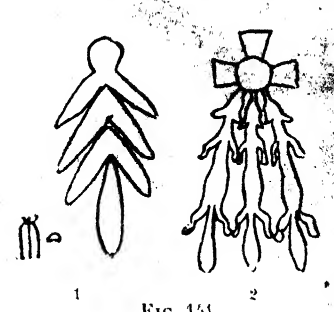


Fig 15[1].

1. Le signe 1 est une amulette déposée dans les tombeaux (Lacau, *Sarcophages du Caire*, fig. 382). Le signe 2 est l'hiéroglyphe « naître » (Borchardt, *Aeg. Zeitsch.*, 1907, p. 75).

entre beaucoup d'autres, résume avec concision ce que le lit symbolise : « Ce défunt, dit-on de Pépi Ier, est créé par Râ ; il se couche (*szer-tou*), il est conçu, il est enfanté chaque jour » ( )[1]. Le lit a le plus souvent la forme caractéristique du divan bas sur lequel s'étend le tikanou. Sur ce lit il y a une peau de panthère : « Ce grand (le défunt ou Osiris) se couche de sa personne ; la peau (de panthère)[2] du lit est pour lui » ( ) ; cette peau, venant d'un animal typhonien, est là pour mimer « la bonne sépulture dans la peau de Seth » que les rituels mentionnent[3]. On habille ensuite le défunt de diverses bandelettes ou pièces d'étoffes qui se transforment pour lui en couronne divine : « tu prends, grâce à la bandelette, la grande couronne auprès des dieux »[4].

D'après la tradition, le costume funéraire

1. *Pépi Ier*, l. 820 (Sethe, I, p. 380, 385.) La résurrection s'exprime souvent par le mot « réveil, s'éveiller » — *Pyr. de Pépi II*, l. 760 : « Tu te couches et tu t'éveilles ; tu meurs et tu vis » ; *Pépi Ier* l. 394, « son jour du réveil » .

2. Le sens « peau de panthère » d'après *Pépi Ier*, l. 169.

3. Cf. p. 29.

4. *Pyr. de Tetà*, l. 369 à 375. Sethe, I, 402.

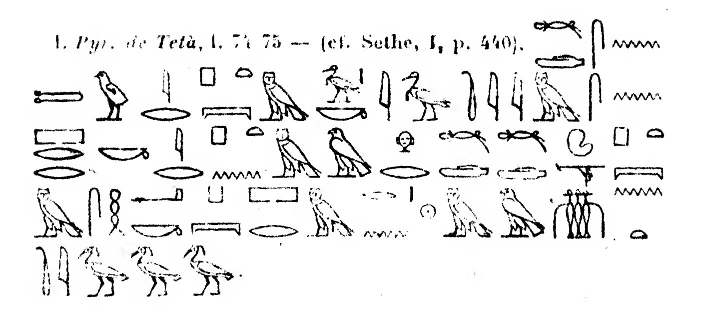
d'Osiris et du mort se résumait en une étoffe (*zaout* 𓋹𓅱𓏏) qui était « celle qu'Horus a faite pour son père Osiris[1] ». C'est peut-être le « linceul », comme traduit Maspero. En tout cas, le linceul, comme le lit, sont personnifiés par des déesses, qui sont les mères du défunt : « Ce grand se *couche* sur sa mère Nout ; ta mère Taàt[2] t'a revêtu ; elle te porte au ciel en son nom d'oiseau *zerit*[3]. » Le linceul devient donc en même temps qu'un véhicule pour aller au ciel, un agent de résurrection ; il y a dans l'étoffe, comme dans la peau du tikanou, une force génératrice suffisante pour expliquer la renaissance : ceci nous aide à comprendre pourquoi, à la fin de l'époque thébaine, on a pu remplacer la peau par le linceul.

La renaissance s'exécute encore, à cette époque, par le passage sur un objet appelé *shedshed*. Horus en avait donné l'exemple, pour le compte de son père Osiris : « Les dieux, dit-on au roi défunt, t'élèvent au ciel avec ton âme, tu es muni d'âme parmi eux, car tu es sorti au ciel tel qu'Horus sur le *shedshed* du ciel, en

1. *Pyr. de Tetà*, *l*. 379.
2. Déesse des bandelettes, qui est la bandelette elle-même.
3. *Pyr. de Tetà*, l. 380-381.

cette tienne forme, qui est sortie (= créée) de la bouche de Râ, tel qu'Horus à la tête des *Khou*[1]. » Nous verrons plus tard quels monuments permettent de préciser ce qu'est le *shed-shed* et quel est son rôle dans les mystères. Disons tout de suite que c'est aussi une enveloppe, qui sert de « peau-berceau » ; le passage cité prouve que, comme la *zaout*, elle fournit un véhicule pour aller au ciel. Quant à la phrase « en cette forme sortie de la bouche de Râ », elle est importante en ce qu'elle évoque un autre texte, relatif à la naissance dans la *meskhent*, où il est dit de certains dieux : « ils ont été créés au début des temps (sur) les peaux-berceaux (*meskhentou*) primordiales d'Abydos ; ils sont sortis de la bouche de Râ lui-même lors du (rite de) la consécration *zeser* (d')Abydos

1. *Pyr. de Tetà*, l. 74 75 — (cf. Sethe, I, p. 440).



sur elles (les peaux-berceaux)[1]. » Concluons que le *shedshed* est aussi un agent ou un lieu de renaissance[2], analogue à la *meskhent*, quand on s'en sert pour la consécration rituelle (*zeser*) des mystères osiriens.

Il est donc certain que le « mystère de la peau » et la renaissance par la peau font partie du fonds ancien de la religion égyptienne. D'ailleurs, à côté du *shedshed*, les Pyramides révèlent l'existence d'autres peaux-berceaux, *meska*, *meskhent*, *kenemout*, *out*, *shedt*, dont les noms servent à désigner autant de « pays ou de cités de la peau »[3]. L'existence de ces diverses localités mystiques indique peut-être autant de méthodes locales ou différentes pour l'exécution d'un rite commun, la renaissance

1. Louvre, *Stèle* C 3, l. 16.

2. La renaissance apparaît aussi dès cette époque symbolisée par l'apparition de sauterelles et d'abeilles. *Pyr. de Pepi II*, l. 59, cf. éd. Sethe, II, p. 427.

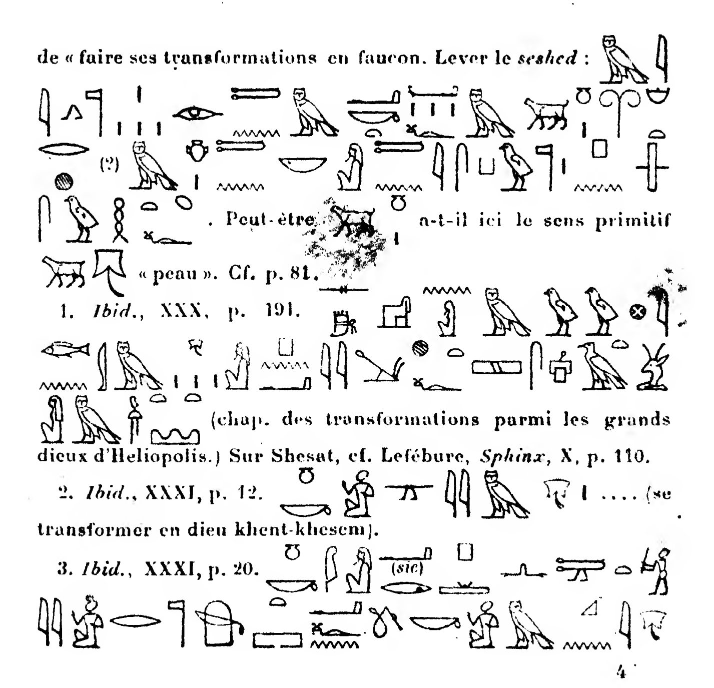
3. *Out* désigne les oasis, comme *Kenemout*, qui est aussi un des noms de Diospolis parva (*Sphinx*, X, p. 107) et une ville mystique (*Pyr. de Tetà*, l. 40); cf. Maspero, t. de Montouherkhepesh, p. 456, « la terre de Kenemout » ; sur *Shedt*, cf. p. 70, n. 1.

par la peau. Les rédacteurs des textes des Pyramides ont très probablement amalgamé des traditions déjà anciennes à cette époque et provenant de villes multiples.

Pour le Moyen Empire, les mêmes rites me sont connus non point tant par des textes développés que par des allusions qui se retrouvent dans les textes peints sur les cercueils. Ces textes, comme l'a dit leur éditeur, M. Lacau, semblent appartenir à un recueil distinct des rituels des Pyramides d'une part, et des Livres des Morts thébains ou saïtes, d'autre part. Mais il y a un fond d'idées qui subsiste, si la rédaction est particulière à l'époque. Le mystère de la peau est fort nettement désigné dans les « chapitres des transformations » que subit le défunt, mots qui nous rappellent le « lieu de la transformation », c'est-à-dire la peau-berceau *meska* d'Abydos (cf. p. 45). — Voici les passages caractéristiques : [« Le défunt a sacrifié Seth, l'adversaire de son père Osiris]. Venez, Dieux! Faites ses rites de protection à l'intérieur de la vache, et connaissez (?) dans vos cœurs votre maître, qui est ce dieu en son œuf[1]. » Ailleurs, le défunt

1. Lacau, *Textes religieux*, ap. *Recueil*, XXVII, p. 57. « Chapitre

dit : « Je me suis couché dans le lieu (Ouou pour Out?), des peaux divines, renversé en présence de la déesse Shesat dans l'Occident[1]... » — « Moi, je suis celui qui passe dans la peau[2]... » ... « Moi, je suis Osiris, je suis un Khou muni ; je ne suis pas pris pour le billot divin (du sacrifice) ; je me suis ceint de la peau *qena*, on ne me fait pas entrer vers le billot (*bis*)[3] ... » Enfin, un texte très



de « faire ses transformations en faucon. Lever le *seshed* : [hiéroglyphes] (?) [hiéroglyphes]. Peut-être [hiéroglyphes] a-t-il ici le sens primitif « peau ». Cf. p. 81.

1. *Ibid.*, XXX, p. 191. [hiéroglyphes] (chap. des transformations parmi les grands dieux d'Heliopolis.) Sur Shesat, cf. Lefébure, *Sphinx*, X, p. 110.

2. *Ibid.*, XXXI, p. 12. [hiéroglyphes] .... (se transformer en dieu khent-khesem).

3. *Ibid.*, XXXI, p. 20. [hiéroglyphes] (*sic*) [hiéroglyphes]

court donne cette importante variante d'une phrase citée plus haut : « Je me suis couché dans la peau de cynocéphale *kenemt*[1] ».

Toutes ces allusions, si brèves qu'elles soient, sont significatives. D'ailleurs, un monument du Moyen Empire, la stèle C 15 du Louvre, a conservé des figures où ce moment capital des rites osiriens est représenté en traits synthétiques[2]. Au premier plan, un lit funéraire, avec la momie étendue ; les deux pleureuses poussent leurs lamentations. Cependant, deux hommes amènent sur un pavois une bête typhonienne, probablement une panthère ; un autre porte sur l'épaule un adolescent, en lequel je vois le *tikanou* coiffé de la couronne du Nord. A côté, sont représentés le traîneau, qui dans les tombeaux décrits précédemment, sert à

. Le du début me semble un exemple à signaler de la substitution de la chuintante *sh* à l'aspirée *kh*, pour le mot *khou âper*. (Chap. de ne pas entrer au lieu du billot divin.)

1. Lacau, *Sarcophages du Caire*, n° 28033, p. 173.

2. M. Maspero avait brièvement signalé le rapprochement à faire entre les figures de la stèle C 15 et la scène du *tikânou* *Tomb. de Montouherkhepshef*, p. 463).

haler le *tikanou*, et l'herminette avec laquelle on creuse la fosse où brûlera la peau de la victime. Nous avons ainsi les personnages et le décor du drame (voir la planche).

La scène se continue à droite. La momie, tout à l'heure étendue sur le lit, est à présent remplacée par un simulacre maintenu debout par deux hommes. Le corps ne comprend encore que la tête et le buste ; il repose sur des signes de vie ☥☥ plantés sur une sorte d'enclume. Que signifie cette scène? C'est, me semble-t-il, le moment où l'on commence à fabriquer la statue du défunt, pour reconstituer son corps au complet, comme on l'a fait pour Osiris[1]. Plus loin la peau de la panthère est suspendue à une hampe terminée par une fleur de lotus. La bête a donc été sacrifiée ; sa peau, dépouillée, est prête à servir. Deux mimes[2], coiffés de roseaux, exécutent les danses qui accompagnent habituellement dans les tombeaux thébains les scènes du *tikanou*.

1. Au temple de Philæ, on voit de même les déesses Isis et Selkit reconstituer le corps du dieu, au moment où il n'a encore que les jambes et le buste. Cf. A. Moret, *Rois et Dieux d'Égypte*, p. 93.

2. Il faut reconnaître dans ces mimes les personnages grotesques qui jouent un rôle dans les fêtes des dieux de la moisson, tels qu'Osiris ; ils persistent encore à notre époque sous forme de

Maintenant, les personnages ont pris place sur une barque divine, gardée par une Uræus (cf. p. 52); sans l'aide de nul rameur, la barque se dirige vers Abydos. Sur le pont de la barque, on voit successivement : un homme qui tient sur un pavois une tête avec uræus[1], un autre qui dresse une hampe surmontée de la peau gonflée; je présume que le *tikanou*, porté tout à l'heure sur les épaules, y est maintenant renfermé.

Voici que s'accomplit le miracle de la renaissance. A ce changement capital correspond une attitude nouvelle des personnages, orientés maintenant en sens contraire ←. Face au porteur de la peau se tient dans la barque un homme qui présente une tige de lotus[2]; la peau dégonflée flotte le long de la hampe, à la façon de la nébride d'Anubis. Qu'est devenu le *tikanou?* Derrière la nébride apparaît un adolescent,

« masques » du Carnaval. (Cf. A. Moret, *Carnavals anciens*, ap. *Revue de Paris*, 1er mai 1911).

1. C'est probablement l'image de la tête d'Osiris, phylactère puissant contre les esprits typhoniens ; elle apparait en cette qualité sur la stèle de Metternich (pl. I, VI).

2. Dès les textes des Pyramides, on assimile la renaissance du mort à la naissance du soleil Râ, sortant au matin, sous le nom de Nefertoum, du calice d'un lotus (*Ounas*, l. 395). La queue de la nébride se termine parfois en lotus épanoui.

de taille plus petite que celle des deux hommes, qui tendent vers lui leurs bras pour lui assurer la protection magique. C'est, me semble-t-il, l'image junévile du mort qui renaît; le miracle de la peau lui a transfusé une vie nouvelle. Peut-être l'adolescent, qui tenait précédemment le rôle du *tikanou*, jouait-il à ce moment le personnage du défunt renaissant[1].

Enfin, sur la rive abydénienne, où le nouvel Osiris va descendre, un cortège amène les statues des dieux; ils viennent recevoir leur frère qui s'avance vers eux[2].

Telle est l'interprétation que je propose pour cette scène, où l'artiste a représenté les rites secrets des mystères assez discrètement pour ne les point divulguer aux profanes, mais avec assez de précision pour que nous y puissions discerner les traits saillants du drame osirien.

1. Dans les mystères d'Isis, après la scène de la résurrection du dieu, les prêtres faisaient apparaître un enfant que l'on saluait du nom d'Osiris renaissant. — Cf. A. Moret, *Rois et Dieux d'Égypte*, p. 188.

2. La stèle C 15 présente, au-dessus de la scène décrite, une liste de divinités qu'il faut rapprocher de celle donnée dans un court chapitre du Livre des Morts (chap. CLXXI de l'édition Budge, p. 443) qui a pour but de faire du mort un « *khou* parfait » par le don d'une bandelette, résumé de l'ensevelissement total.

Nous avons vu plus haut, d'après les monuments qui ont servi de point de départ à ces recherches, qu'à la XVIII[e] dynastie le mystère de la peau se concentre dans le personnage du tikanou, qui va se simplifiant par la suite jusqu'à disparaître des tableaux, où il est remplacé par le prêtre *Sam*. Après la période thébaine on ne retrouve plus, à ma connaissance, ni les tableaux relatifs au *tikanou* ni même ceux du *Sam*[1]. Des allusions succintes aux rites de la peau-berceau subsistent cependant dans les Livres des Morts; nous les avons citées plus haut (p. 30) à propos du culte d'Osiris. C'est encore dans les vignettes des Rituels funéraires que nous voyons figurer, lors des cortèges funèbres, l'enseigne d'Anubis avec le *shedshed*, dont nous avons déjà montré l'emploi, et l'enseigne du *souten khen*[2] dont nous allons parler. Ces figures rappelaient pour les yeux seulement, les antiques procédés d'initiation que les textes ne décrivaient plus.

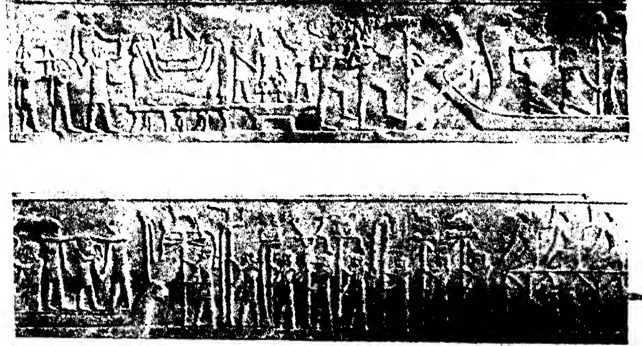


Les mystères ne servaient-ils qu'aux morts?

1. Tel est le cas pour le superbe tombeau de Patounmenap (époque saïte), publié par Dümichen.

2. Cf. Pleyte, ap. *Aeg. Zeitschrift*, 1868, p. 16.

65



sorte de maillot funéraire dépourvu de queue[1]. Nous devons donc nous demander si *sed* n'a pas eu un autre sens.

Le mot *sed* « queue », pour désigner le jubilé échange avec un mot *seshed*[2] « bandeau, bandelette[3] ». *Seshed* dérive, par adjonction d'un *s* préfixe, d'un mot *shed* qui représente une « outre » et qui signifie originellement « peau, dépouille, peau préparée pour faire une outre »[4] (fig. 15 et 16). Du sens « peau » au sens « bandelette » on passe facilement, puisque la peau est une parure primitive, dont on fait des vêtements ou des bandelettes. Reste le mot *sed*; il peut venir lui aussi de la racine *shed*, par substitution de la sifflante *s* à la chuintante initiale *sh*; le sens « queue » dérive sans difficulté du sens « peau »

1. Voir les figures que j'ai reproduites, ap. *Du caractère religieux*..., p. 93, 105, 238, 239-242, 249, 250, 252, 262, 271.

2. *Pierre de Palerme*, éd. Schaefer, p. 19 et 32.

3. Par bandelette, il faut entendre une étoffe en pièce, qui peut être étroite et mince comme un bandeau, ou assez ample pour constituer un vêtement Par bandeau, il faut entendre le bandeau de tête formant couronne (cf. A. Moret, *Du caractère religieux* ..., p. 89, n. 1 — *Stèle de Kouban*, l. 8).

4. Cf. V. Loret, ap. *Recueil*, XI, p. 119, et Piehl, *Proceedings SBA.*, XII, p. 375.

par métonymie, par emploi de la partie pour le tout; d'ailleurs *sed* désigne aussi, par extension, un vêtement[1]. En résumé, du mot *shed* peau, dérive un doublet : *seshed* « bandelette » et spécialement « bandeau de tête », et *sed* « bandelette » et spécialement « ceinture, queue ». Ce doublet a fourni les noms du jubilé royal.



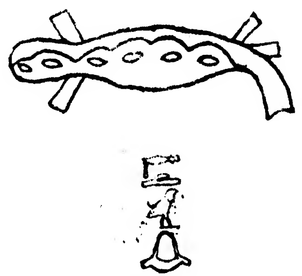
Fig. 17. — Horus An-moutef (Séti Ier).

Si cette étymologie est exacte, la « fête de la queue » ne serait-elle point une « fête de la peau » ? Si les monuments ne nous apprennent rien sur l'impor-

1. De même, du mot *out*, qui signifie à l'origine « peau » (cf. plus haut, p. 14, n. 1), dérive « bandelette »; de *kenemou* « peau de cynocéphale », vient un mot *kenemou*, avec le sens « vêtir, habiller » (*Pyr. de Pepi Ier*, l. 438).
Le sens « bandelette, vêtement » attribué à *sed* apparait dans un texte de la XIe dyn. (*Aeg. Zeitschrift*, XXXIV, p. 27, stèle

Les vivants ne pouvaient-ils les célébrer pour leur compte, en vue d'un bénéfice terrestre ou en sauvegarde de leur vie future ? La réponse n'est point aisée à fournir faute de documents explicites. Cependant à un homme, au moins, sur terre les rites osiriens prétendaient assurer, dès ici-bas, l'immortalité. Il est vrai qu'il s'agit

(Griffith, *Beni-Hasan*, III, nº 46)



(Petrie, *Deshasheh*, pl. IX)
Fig. 15. — L'outre *shed*.

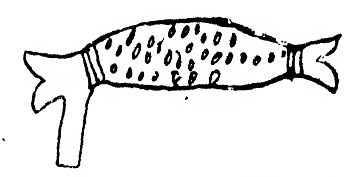


Fig. 16. — La peau *shed*.
(Petrie, *Medum*, frontispice)

d'un homme qui est Dieu, le roi d'Egypte, Pharaon.

Pharaon, en sa qualité de fils des dieux, de prêtre de tous les temples, avait dès son vivant la pureté rituelle qui assure la divinité. Or, celle-ci lui était acquise par les moyens que nous avons décrits à propos d'Osiris : le roi devenait dieu par les rites osiriens ; lui aussi, mais dès

son avènement, était censé avoir passé par la mort osirienne et s'en être racheté comme avait fait Osiris. Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de reprendre la description du culte qui consacre la divinité de Pharaon[1]; je me contenterai d'attirer l'attention sur le jubilé *Sed* qui renouvelait pour lui la dignité royale et divine et où apparaissent quelques-uns des rites de la renaissance. Cette fête consiste essentiellement en une *Osirification*[2] du roi; elle paraît semblable à la fête du couronnement d'Osiris.

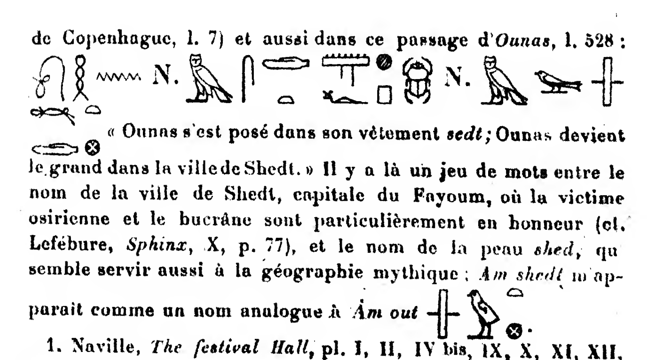
Pour le reste, nous touchons à un sujet obscur, où mes recherches n'ont éclairé que quelques points, mais que je crois importants.

Le nom même du jubilé *Sed* signifie « fête de la queue ». Cela ne nous donne aucune clarté sur le sens de la fête. Sans doute le roi porte ordinairement une queue postiche, attachée à sa ceinture; mais nous ne voyons pas, sur les tableaux conservés par les monuments, qu'une importance particulière soit attribuée à cette pièce du costume au cours de la fête Sed; au contraire, le roi y porte, comme Osiris, une

1. Cf. A. Moret, *Du caractère religieux de la royauté*, p. 210.
2. Fl. Petrie, *The palace of Apriès*, p. 8.

tance qu'on aurait pu donner à la « queue » dans cette cérémonie, au contraire, on peut constater que la « peau » est indispensable pour la célébration des rites. Voici quels faits me paraissent le témoigner.

Dans les fêtes *Sed*, la plupart des officiants portent une peau de bête[1]; en particulier le prêtre qui, par ses rites, fait du roi un Osiris, est toujours vêtu de la peau de panthère. Son nom *An-moutef* est difficile à expliquer. La graphie , qui apparait dès l'Ancien Empire[2], peut se décomposer en deux


de Copenhague, l. 7) et aussi dans ce passage d'*Ounas*, l. 528 : N. N. « Ounas s'est posé dans son vêtement *sedt;* Ounas devient le grand dans la ville de Shedt. » Il y a là un jeu de mots entre le nom de la ville de Shedt, capitale du Fayoum, où la victime osirienne et le bucrâne sont particulièrement en honneur (cf. Lefébure, *Sphinx*, X, p. 77), et le nom de la peau *shed*, qui semble servir aussi à la géographie mythique ; *Âm shedt* m'apparait comme un nom analogue à *Âm out* .

1. Naville, *The festival Hall*, pl. I, II, IV bis, IX, X, XI, XII, XIII, XIX, XXI.

2. Mariette, *Mastabas*, p. 181. Autel de Turin (VI[e] dyn.), *Trans. S. B. A*, III, pl. I A.

éléments : 1° [hiéroglyphes] *an* « peau », 2° [hiéroglyphes] « sa mère ». Le sens intelligible serait : « la peau est sa mère[1] ». Mais il est probable que cette graphie traduit une étymologie populaire erronée. Les monuments très anciens présentent une orthographe [hiéroglyphes][2], devenue plus tard [hiéroglyphes][3] *an kenmout*, où [hiéroglyphes] *mout-ef* est remplacé par [hiéroglyphes], *kenmout*, nom du cynocéphale[4] ; la peau de cynocéphale était, nous l'avons vu (p. 62), une peau-berceau du culte osirien. Le premier

1. Ph. Virey, *Tombeau de Rekhmarâ*, p. 91, n. 1. Il existe en effet un mot [hiéroglyphes] *ânou* « peau » (Brugsch, *W.*, p. 88). [hiéroglyphes] *ân* peut rappeler aussi le pilier osirien (Brugsch, *W. S.*, p. 89) sur lequel on plantait le bucrâne et peut-être la peau du taureau sacrifié (Voir les fêtes *Sed* citées par Moret, *Du caractère religieux*..., p. 271 et Naville, *The festival Hall*, pl. IX. Cf. Lefébure, *Sphinx*, X, p. 95). [hiéroglyphe], enfin, est un des noms du taureau de sacrifice, par qui renait Osiris ou le roi (*Ounas*, l. 421).

2. *Mastabas*, p. 422.

3. Stèle de Mentouhetep, Caire, 20539, l. 16.

4. Voir les textes des Pyramides (*Pepi I*, 776) cités par Crum ap. *Proceedings S. B. A.*, XVI, p. 136. A Beni-Hasan, le mot *An moutef* est déterminé par un homme debout, tenant par la main un cynocéphale également debout. (Griffith, *Beni Hasan*, III, p. 27). Osiris prend parfois la forme d'un cynocéphale *ââna* (Chabas, *Pap. Harris*, p. 116) ; on cite « la peau du cynocéphale d'Osiris » (Pleyte, *Étude sur un rouleau*... p. 122).

sens du titre me paraît donc être « (celui qui porte) la peau de cynocéphale »[1]; une confusion, explicable par la métathèse des signes, a fait lire le mot *an-kenmout* de cette façon erronée : *an-mout-ek* ; ce qui a pu se traduire, par jeu de mots, « peau ta mère », devenu par la suite *an-moutef* « peau sa mère ». En fait, la peau dont est revêtu l'officiant des rites funéraires est une peau de panthère et non de cynocéphale[2]. Quoi qu'il en soit, on peut supposer que l'*an-moutef*, l'homme à la peau, était le prêtre qui lors de l'application au roi des rites osiriens, mimait la renaissance du roi en passant pour lui dans une peau, comme Anubis l'avait fait pour Osiris.

Au nombre des accessoires qui forment le décor obligé des fêtes osiriennes et des fêtes royales *Sed*, apparaissent toujours des emblèmes divins portés sur pavois, ordinairement

1. Sur le sens « vêtir » de *kenemou*, cf. p. 70, n. 1. Le fait qu'avec le mot *kenemout* on a formé le nom d'une contrée mystique où le mort passe, comme plus tard il passera par Abydos ville de la peau *meska* et de la peau *out*, a été déjà signalé p. 59, n. 4.

2. Un autre vêtement ritualistique, le *qena* [hiéroglyphes], cf. p. 61, est une peau de gazelle (de Bissing, ap. *Recueil*, XXIX, p. 183).



au nombre de quatre[1]. C'est ce qu'on appelle les enseignes divines. Deux de ces emblèmes figurent sur tous les monuments connus représentant ces fêtes : leur présence semble donc indispensable à la célébration des rites.

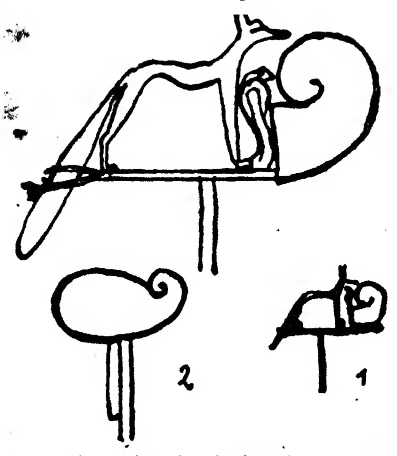


Fig. 18. — 1. Le dieu-chien, le shedshed et l'uræus, d'après la pierre de Palerme (éd. Schæfer, pl. II). — 2. Les mêmes et le souten-khen, d'après Petrie, *Palace of Apries*, pl. VI (cf. *Royal Tombs*, II, pl. 15, et Weill, *IIe et IIIe dyn.*, p. 137.)

L'un est un dieu-chien, représenté passant : . Devant cet animal on dispose sur le pa-

1. Sur ces enseignes divines qui figurent dans les cortèges de toutes les fêtes osiriennes (fêtes royales, fêtes d'Osiris, fêtes des morts = Louvre C 15; *Todtenbuch*, ch. 1), cf. A. Moret, *Du caractère religieux*, p. 236, 237, 241, 242, 252, 265, 271, 272.

vois un objet 𓎛 de taille égale à la sienne : c'est une enveloppe ouverte, souple, formée d'une étoffe repliée par en haut; une grosse uræus se dresse à l'entrée ou au-dessus de l'objet[1]. Le dieu-chien est Anubis ou Ouapouaitou; ou encore le dieu *Sed* [hiéroglyphes]. Ce dernier nom, qui est rare sous l'Ancien Empire[2], disparaît par la suite; peut-être était-il réservé à l'origine au dieu-chien jouant son rôle dans la fête *Sed*.

Mais qu'est-ce que cet objet énigmatique installé devant le chien sur son pavois, et défendu par l'uræus dressée ? M. Sethe a reconnu que ce même objet apparaît comme déterminatif d'un mot *shedshed* dans une phrase des Pyramides, qui est précisément relative à la renaissance du défunt, [hiéroglyphes] N. [hiéroglyphes] et qu'il traduit « Tetà sort au ciel sur le *shedshed* qui est au front (*àmouapit*) »[3].

1. L'objet 𓎛 n'apparaît, sur le pavois, que devant le dieu-chien, le dieu-faucon (Horus) et peut-être devant l'enseigne [hiéroglyphe] des monuments archaïques (cf. Loret, *Revue égyptologique*, XI, p. 80). Étoffes repliées de même, ap. Sethe, *Pyram.*, II, p. 66, 128, 168.

2. *Pierre de Palerme*, p. 21.

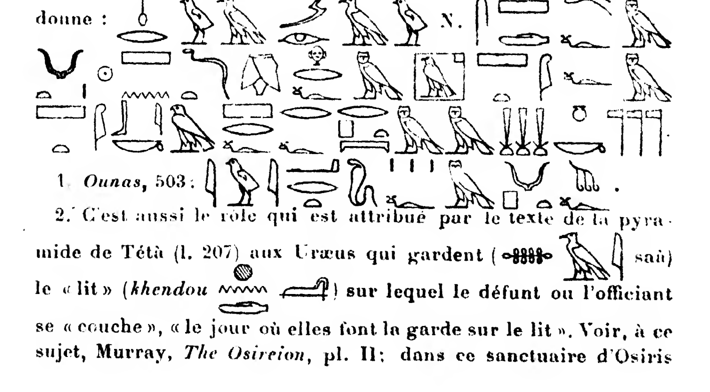
3. *Mahasna*, p. 19. — Pour la forme exacte du déterminatif, cf. Sethe, *Pyramidentexte*, I, p. 275 (*Pyr. de Teta*, l. 31-32).

M. Petrie, qui cite cette traduction, la développe et voit dans 𓂅 la plume 𓆄[1]. Il est certain que sur beaucoup de monuments postérieurs à l'Ancien Empire le *shedshed* stylisé est réduit aux proportions d'une plume 𓆄; mais tel n'est pas le cas sur les monuments de l'Ancien Empire (et souvent même des époques postérieures), où le *shedshed* égale presque en hauteur le dieu-chien ; il est dès lors inadmissible qu'on ait pu mettre cet objet tel quel au front de quelqu'un. Je me refuse donc à voir dans 𓂅 une plume.

Le nom même *shedshed* indique que le mot est un redoublement de la racine *shed*, « peau, parure ». Dans les lignes qui suivent le passage étudié, le texte des Pyramides décrit le costume du défunt après son passage sur le *shedshed àmouapit*. Chacune des pièces du costume est identifiée à une divinité : « Il est beau à voir ce N. ; son *seshed* (est) Amouapit-Râ ; son pagne (est) sur lui comme Hathor, sa plume, comme la plume du Faucon (Horus) ; il sort au ciel parmi ses frères les dieux[2]. » Il résulte de ce texte

1. *Palace of Apriès*, p. 8.
2. Sethe, *Pyramidentexte*, I, p. 278. Le texte de Pépi II, 37,

deux conséquences bien certaines : 1° le *shed-shed* de l'*àmouapit* est devenu un *sesh*..., c'est-à-dire un bandeau, qui ne se confond ni avec le pagne, ni avec la plume, et qui est, d'après ce que nous savons, un bandeau de tête ; 2° l'épithète *àmouapit* est devenue un nom de divinité Amouapit-Râ. Le sens de ce nom : « celle qui est au front de Râ », indique qu'il désigne une coiffure divinisée ; en effet *Amouapit* est une des épithètes de l'Uræus, qui ceint le front des dieux[1]. Je traduirai donc le texte cité plus haut : « Tetà sort au ciel sur l'étoffe qui est au front. ». Cette parure est identifiée à l'Uræus. Ceci explique que l'objet *shedshed* soit toujours *gardé*[2] par une Uræus qui se redresse



donne : [hiéroglyphes]

1. *Ounas*, 503 : [hiéroglyphes].

2. C'est aussi le rôle qui est attribué par le texte de la pyramide de Tétà (l. 207) aux Uræus qui gardent ([hiéroglyphes] saâ) le « lit » (*khendou* [hiéroglyphes]) sur lequel le défunt ou l'officiant se « couche », « le jour où elles font la garde sur le lit ». Voir, à ce sujet, Murray, *The Osireion*, pl. II ; dans ce sanctuaire d'Osiris

soit devant l'orifice soit au-dessus (cf. fig. 18, 1 et 2). L'Uræus était un des guides ( )[1] du défunt dans sa marche vers l'autre monde. Rien ne s'oppose à ce que le *shedshed* soit désigné comme la propriété de l'Uræus, d'autant plus qu'il devient un bandeau *seshed*, c'est-à-dire une couronne-uræus.

Pour résumer les faits notés, l'objet *shedshed* est considéré comme un équivalent de l'objet *seshed*, qui est le *bandeau* dont le jubilé royal a tiré un de ses noms. On s'explique donc la présence nécessaire du *shedshed*, devant le dieu-chien porté sur les enseignes du jubilé

Or, que faisait-on avec le *shedshed ?* Le défunt était censé « sortir dessus » pour aller au ciel. Je rapprocherai cette phrase d'un passage d'une stèle expliquée plus loin (p. 90), où il est dit qu'un officiant « sort sur les peaux *meskaou* ». « Sortir dessus » semble être une expression technique dont il ne faut pas, ici, méconnaître la valeur. Or le texte des Pyramides, quelques mots avant l'allusion au *shedshed*, donne un

à Abydos on représente des dieux « couchés » sur des lits bas, dont les uræus forment, pour ainsi dire, avec leur corps les matelas.

1. *Pyr. d'Ounas*, l. 504.

autre terme technique : « C'est ce défunt N. que consacre (*zeser*) l'àmkhent » N. [hiéroglyphes][1]. Nous avons vu précédemment que le mot *zeser* désigne spécialement la consécration par le rite de la peau; l'*àmkhent* est un des officiants qui président à cette opération. Ces constatations nous permettent de formuler cette hypothèse : le mot *shedshed* est un redoublement de la racine *shed* « peau », et désignait, à l'origine, la peau sur laquelle passait soit le défunt lui-même, soit un officiant, soit un dieu, pour assurer la renaissance du défunt. La scène est décrite à propos de Pépi I : « Je suis l'affaissé (*nenou*) aux jambes et aux bras liés ; placez-le sur son flanc dans la terre Rou (?) ; Horus, sur le *shedshed du ciel*, donne, toi, ta main à ce Pépi, pour que ce Pépi sorte au ciel[2]. » Ainsi le mort, lié comme le sera le *tikanou*, passe sur le *shedshed* grâce à Horus (cf. p. 57). Dans les fêtes *Sed*, le dieu qui présidait au *shedshed* était un chien ; encore une allusion à Anubis qui « passe pur par la peau *meska* », dont le nom *Amout* (cf. p. 14) rap-

1. *Pyr. de Tetà*, l. 30. Le *shedshed* est mentionné ligne 31.
2. L. 204 + 12, Ed. Sethe, II, p. 79.

pelle le rôle[1]. Cependant, sur le pavois d'Anubis, le *shedshed* ne ressemble pas à une peau, mais plutôt à une pièce d'étoffe repliée (fig. 18)[2]. Il y a eu là, me semble-t-il, substitution d'un objet à l'autre ; on a remplacé par une étoffe roulée la peau, comme le linceul du *Sam* supplantera la peau du tikanou (cf. p. 47 sq.). Après le passage par le *shedshed*, l'initié recevait un bandeau de tête *seshed*[3], qui attestait l'exécution du rite.

Arrivons maintenant à l'examen de l'autre emblème qui accompagne toujours le premier dans les tableaux des fêtes *Sed*.

1. La nébride d'Anubis apparait comme un accessoire obligé des fêtes *Sed*, dès les temps archaïques ; cf. les tablettes de Ahâ, où la peau s'accompagne du signe de la renaissance (Petrie, *Royal Tombs*, II, pl. 10-11) ; fête Sed de Pépi II (Sethe, *Urkunden*, I, p. 11?) et d'Osorkon II (Naville, *Festival Hall*, pl. I, VIII) avec la légende .

2. Maspero (*Recueil*, VI, p. 9) rapproche de shedshed le mot *shed* « vulve » des papyrus médicaux et pense que « le déterminatif donne une coupe assez exacte de l'organe lui-même. » Il y a, semble-t-il, des jeux de mots constants entre les différents sens « matrice » et « peau, bandelette » des mots *shed*, *seshed*, et *out* ; cf. p. 89, n. 1.

3. Au Livre des Morts (ch. CI, éd. Budge) l'insigne de l'initié parfait (*khou âper*) est un bandeau *seshed* placé au cou.

Il s'agit de cet objet qui, lui aussi, apparaît porté sur le pavois. On l'appelle fréquemment « morceau de viande » et on y voit une forme du dieu *Khonsou*, d'après un tableau de Denderah[1]. La comparaison des diverses légendes qui accompagnent l'objet prouve que la lecture véritable est [2] *souten khen*; le meilleur texte donne la graphie *souten khen*[3], qui ne laisse place à aucun doute. Bien que le mot *khen* n'ait pas de déterminatif (ce qui s'explique, puisque l'emblème, objet des légendes, sert de déterminatif), je crois pouvoir y reconnaître le mot *khen* ou, usité dès l'Ancien Empire pour

1. Mariette, *Denderah*, IV, pl. 21.

2. *Denderah*, pl. I, 9. Cf. I, pl. 13 ; Chassinat, *Mamisi d'Edfou*, pl. X et XXV, . Cf. l'article de Pleyte, ap. *Aeg. Z.*, 1868, p. 16 17.

3. Naville, *Festival Hall of Osorkon II* (Bubastis), pl. IX. On sait que = (Brugsch, *Wörtb.*, p. 1095). J'admets aussi que la racine *khen* a pu se développer avec un final; d'où les graphies et (*Kom-*[illegible] p. 65 et 342). Ainsi s'expliquerait la forme (*Denderah*, I, 22, IV, 21), à moins qu'il n'y ait là une métathèse de *souten*.

désigner « la peau », l'« outre », le « cuir »[1]. Le groupe complet *souten khen* signifierait donc « la peau du roi » ; ce serait la peau[2] dont on se sert pour faire renaître le roi conformément aux rites osiriens.

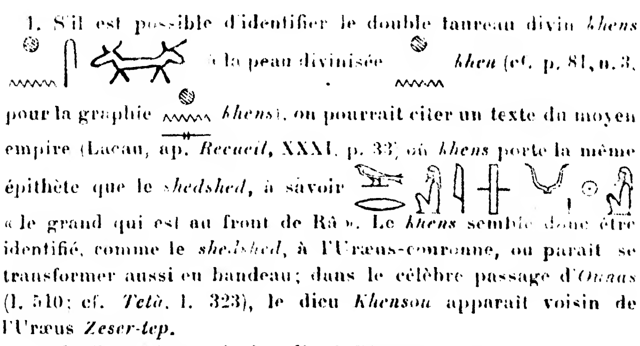
Or si nous comparons à , — ce qui est facile puisque les deux objets apparaissent toujours l'un à côté de l'autre sur les pavois dans les cortèges, — il semble probable que les deux signes représentent le même appareil[3], allongé et fermé dans , dressé et ouvert dans . Mais tandis que est le berceau vide qui attend l'entrée du dieu-chien, représente la peau (ou le linceul) gonflée par l'individu (prêtre ou victime), ou par le simulacre, déjà couché dans la position décrite. J'ai signalé plus haut que l'objet figure dans le cortège funéraire de la stèle C 15 ; j'y ai reconnu le Tikanou couché sous

1. Inscription d'Herkhouf (Sethe, *Urk.*, I, 130 ; cf. *Aeg. Z.*, XLII, p. 9 et les scènes de travail du cuir ap. *Deshasheh*, pl. XXI).

2. Pleyte (*l. c.*, p. 17) donne un exemple décisif, tiré du temple de Débond (ép. d'Auguste) (Champollion *Notices*, p. 156), où, dessous l'enseigne on lit : « peau (*shen* pour *khen*) du Chef, le dieu grand du territoire d'Éléphantine ».

3. Voir la forme des deux objets sur la palette de Narmer (Hierakonpolis, I, pl. 26[b] — Moret, *Du caractère rel.*, p. 236.)

la peau de la victime. Comparons (fig. 19 et 20), en effet, les représentations du *Tikanou* accroupi sur son traîneau et enveloppé de la peau, et des enseignes figurées sur la stèle C 15 et dans les fêtes *Sed*, nous y trouverons la même silhouette ; l'identité me paraît indiscutable. L'objet *khen* est donc, comme le *shedshed*, une peau-linceul[1]. Notons qu'un des officiants de la fête Sed porte comme titre ce même nom *khenou*[2]; précisément il exécute le rite de « se coucher » (*szer*) comme le Tikanou[3]. J'en conclus que de même



1. S'il est possible d'identifier le double taureau divin *khens* à la peau divinisée *khen* (cf. p. 81, n. 3, pour la graphie *khens*), on pourrait citer un texte du moyen empire (Lacau, ap. *Recueil*, XXXI, p. 33) où *khens* porte la même épithète que le *shedshed*, à savoir « le grand qui est au front de Râ ». Le *khens* semble donc être identifié, comme le *shedshed*, à l'Uræus-couronne, ou paraît se transformer aussi en bandeau; dans le célèbre passage d'*Ounas* (l. 510; cf. *Telà*, l. 323), le dieu *Khensou* apparaît voisin de l'Uræus *Zeser-tep*.

2. Naville, *The Festival Hall*, pl. XIX, XX, XXIV.

3. *Ibid.*, pl. XXIV. Au-dessus de deux hommes étendus à terre et s'appuyant sur un bras (cf. fig. 9 et 18) on lit : (?) « les *khenou-ti* se couchent » : le rite serait double, pour le roi du Sud et le roi du Nord.

qu'on appelait *out* le prêtre qui officiait avec la peau *out*, de même on désignait du nom de *khenou* l'officiant qui passait par le linceul *khen*.

Pourquoi prêtait-on une attitude stylisée à



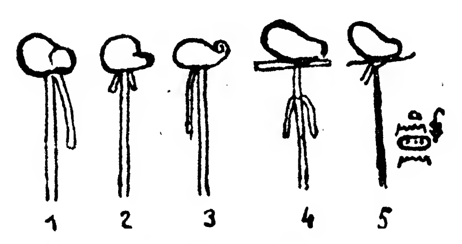


Fig. 19. — En haut, le *Tikanou* sous la peau (cf. fig. 12). — En bas : 1. Hierakonpolis I, 26[b] (Narmer) ; 2. Louvre, stèle C 15 ; 3. Petrie, *Palace of Apries*, pl. VI ; 4. Mariette, *Abydos*, I, pl. 28[4] ; 5. Naville, *Festival Hall*, pl. IX. Après le Nouvel Empire, le signe prend la forme stylisée du n° 3 ; ce serait un indice pour ne pas attribuer la porte de Memphis, publiée par Petrie, à la XII[e] dynastie.

l'individu caché sous la peau-linceul ? Que peut évoquer cette position spéciale imposée à tous les officiants de la peau ? Pour l'expliquer, il convient de recourir aux images les plus matérielles que pouvait suggérer à des hommes

primitifs l'idée de la renaissance. Je crois pouvoir démontrer par les dessins ci-dessus donnés que correspond exactement à la silhouette

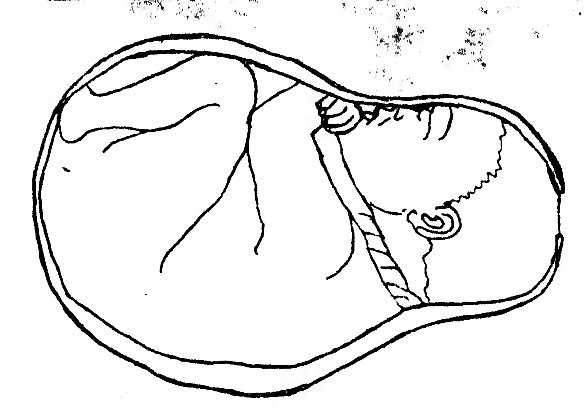


Fig. 20. — Aspect du fœtus gravide.
(Ribemont-Dessaignes et Lepage, *Précis d'obstétrique*[2], 1896, p. 320, fig. 182).

du fœtus gravide, de l'embryon humain à terme, encore enveloppé dans la matrice.

Nous arrivons donc à cette conclusion que les Égyptiens, tout en admettant que leurs rois possédaient une force divine, de par leur qualité de dieux, redoutaient, comme tant d'autres peuples primitifs [1], que cette force ne s'épuisât à la longue dans le corps du souverain. Aussi

1. Cf. Frazer, *Rameau d'or*, II, p. 14 sq.; Petrie, *Sinaï*, p. 182.

avaient-ils imaginé de « renouveler la naissance[1] » du Pharaon, afin de ne jamais laisser s'amoindrir sa divinité. Pour y arriver, ils appliquèrent au Pharaon les procédés magiques de renaissance dont on usait envers Osiris et les morts. Le jubilé royal comprenait donc l'exécution du mystère de la peau ; son nom même *sed* ou *seshed* évoque le bandeau dont on ceignait l'initié après qu'il avait parfait les rites. Peut-être la queue postiche, que porte le roi d'habitude, n'est-elle qu'un abrégé de la peau tout entière et comme un rappel de l'initiation qui lui a valu la renaissance pour une période d'années.

Cette interprétation des rites de la fête Sed et des mystères funéraires causera peut-être quelque surprise. A qui ne suffirait pas le témoignage des monuments égyptiens, je rappellerai des scènes semblables, mais commentées par des textes très explicites, qui se trouvent dans les rituels védiques. Il s'agit de faire renaître à une autre existence l'officiant qui

1. [hieroglyphs] *ouhem mestou* « qui renouvelle les naissances », nom d'Horus d'Amenemhat I (Gauthier, *Livre des Rois*, p. 254 sq.).

offre le sacrifice, de le diviniser en le faisant mourir à la terre et renaître dans le ciel. J'emprunte ce qui suit au beau livre de Sylvain Lévi :

« Alors la dîkṣâ intervient. La dîkṣâ est un ensemble de cérémonies préliminaires qui sert à déifier la créature humaine... On élève un hangar particulier pour le sacrifiant qui fait la dîkṣâ; on lui passe une peau d'antilope noire : « le hangar, c'est sa matrice; la peau d'antilope noire, c'est le chorion; le vêtement, c'est l'amnios[1]; la ceinture, c'est le cordon ombilical; celui qui fait la dîkṣâ est un embryon. » ... Un des Brâhmanas rassemble, dans un exposé concis, les principaux actes de la dîkṣâ avec leur interprétation. « Les prêtres transforment en embryon celui à qui ils donnent la dîkṣâ. Ils l'aspergent avec de l'eau; l'eau, c'est la semence virile; ils lui donnent ainsi la dîkṣâ en lui donnant la semence virile. — Ils lui frottent les yeux d'onguent; l'onguent, c'est la vigueur pour les yeux; ils lui donnent ainsi la dîkṣâ en lui donnant

1. Le *chorion* et l'*amnios* sont deux membranes qui enveloppent le fœtus dans la matrice, dans cet ordre, en allant de l'extérieur à l'intérieur.

la vigueur. Ils le font entrer dans le hangar spécial : le hangar spécial, c'est la matrice de qui fait la dîkṣâ ; ils le font entrer ainsi dans la matrice qui lui convient. Ils le recouvrent d'un vêtement ; le vêtement, c'est l'amnios pour qui fait la dîkṣâ ; ils le recouvrent ainsi de l'amnios. On met par dessus une peau d'antilope noire ; le chorion est, en effet, par dessus l'amnios ; on le recouvre ainsi du chorion. Il a les poings fermés : en effet, l'embryon a les poings fermés tant qu'il est dans le sein ; l'enfant a les poings fermés quand il naît... Il dépouille la peau d'antilope pour entrer dans le bain ; c'est pourquoi les embryons viennent au monde dépouillés du chorion. Il garde son vêtement pour y entrer, et c'est pourquoi l'enfant naît avec l'amnios sur lui... » En somme, conclut S. Lévi, la dîkṣâ est une seconde naissance, une régénération qui fait de l'homme un dieu. « L'homme ne naît qu'en partie ; c'est par le sacrifice qu'il est véritablement mis au monde[1]. »

1. Sylvain Lévi, *La doctrine du Sacrifice dans les Brâhmanas*, p. 103. Cf. Lefébure, *Sphinx*, *VIII*, p. 47. Lefébure avait, par ce rapprochement, suggéré l'identité du *Tikanou* avec le prêtre qui passe par la *dîkṣâ*. Mais il n'avait point comparé ces rites avec ceux de la fête *Sed*.

De tous les témoignages égyptiens cités plus haut, il résulte qu'on se figurait de même façon le mécanisme de la renaissance dans les mystères osiriens, particulièrement dans la fête *Sed* où il s'agit de « renouveler la vie » ou « la naissance » du roi vivant. Purification par l'eau de vie (☥ 𓈗), onction de fards, passage par la peau, construction d'un édifice, le pavillon des fêtes *Sed*, où ces rites étaient célébrés, tout s'éclaire singulièrement, prend un sens intelligible, par la comparaison avec les rites hindous[1].

1. Rappelons-nous que si le hangar de la *dikṣâ* est appelée « matrice » de l'initié, un mot *shed* [hiéroglyphes], évidemment apparenté aux divers mots *shed*, *seshed*, qui désignent soit la peau, soit l'édifice de la fête royale, a aussi le sens « vulve, utérus »; il en est de même, croyons-nous, pour le mot [hiéroglyphes] *Out*, qui a survécu en copte sous la forme ⲟϯ, ⲟⲩϯ avec le sens « vulve » (Parthey, *Vocab.*, s. v. *vulva*). Ce sont là, me semble-t-il, des éléments non négligeables pour la compréhension des rites auxquels président les dieux de la peau. L'enseigne de la peau [hiéroglyphe] est l'objet d'un culte, surtout avant le Nouvel Empire; il a un personnel spécial de prêtres. Notons qu'un grand personnage de la Vᵉ dynastie est [hiéroglyphes] « prophète du Souten-Khen, compagnon d'*Out* ». Ceci souligne le lien qui existe entre le dieu *Khen* et Anubis, dieu de la peau *Out* (Mariette, *Mastabas*, p. 271). Pour la forme exacte du *khen* (analogue ici à la fig. 12), voir A. Weil, *Vieziere*, p. 8.

*
* *

Ainsi les rois d'Egypte recevaient des mystères osiriens un renouvellement de vie. Etait-ce le privilège exclusif du roi ? Les autres hommes, leurs sujets, y étaient-ils admis ? Etait-ce après la mort seulement que les initiés subissaient les rites qui assuraient la renaissance ? — Les textes sont extrêmement discrets à ce sujet, et peut-être ne devons-nous pas en être étonnés, puisqu'il s'agit de mystères. Toutefois, je tiens pour bonne l'interprétation que Lefébure a donnée d'une stèle de la XII[e] dynastie[1] où il est question d'un certain Ouapouaitouâà qui, par faveur exceptionnelle, de son vivant « passe par la peau ». « Sa Majesté, dit-il, me plaça comme sacrificateur des victimes bovines dans le temple d'Osiris Khentamenti dans Abydos du nome Thinite. Je suis sorti sur les peaux *meskaou* pour moi-même, là, à cause de la grande faveur que Sa Majesté me témoignait...[2] » J'ai noté que l'expression est tout à

1. Stèle n° 40 de Munich (Dyroff et Pörtner, pl. II). La stèle est du type de C 15 (Louvre) et de Turin n° 107 (Maspero, *Recueil*, III, p. 115); elle comporte, comme celles-ci, une liste de divinités.

2. [hieroglyphs]

fait pareille à celle, citée plus haut, des Pyramides : « Tetà sort vers le ciel sur le *shedshed* ». Le favori du roi a donc connu de son vivant le mystère de la renaissance par la peau[1].

Si nous voulons être éclairé sur le bénéfice d'un rite de ce genre, consultons encore les commentaires des rites védiques. « Grâce aux pratiques de la dîksâ, le sacrifiant se trouve en possession de deux corps, l'un matériel et mortel, l'autre rituel et immortel. » « En vérité, l'homme naît trois fois; d'abord il naît de son père et de sa mère; puis, quand il sacrifie, ce que le sacrifice fait de lui, c'est sa seconde naissance; enfin, quand il meurt et qu'on le dépose dans le feu, quand il naît de là, c'est sa troisième naissance. Et c'est pourquoi il est dit que l'homme naît trois fois[2]. »

(l. 21-22). Ce texte a été signalé et interprété par Crum, ap. *Proceedings S. B. A.*, XVI, p. 131.

1. Lefébure, dans une note à l'article de Crum, dit : « La question serait de savoir si la stèle parle d'un sacrifice fait pendant la vie ou après la mort du personnage. Si c'est de son vivant, il a été son propre *tikanou*. » Le texte ne prête pas à amphibologie. Il s'agit bien d'un sacrifice fait du vivant du titulaire de la stèle.

2. Cité par Frazer, *Rameau d'or*, II, p. 105, d'après les Lois de Manou.

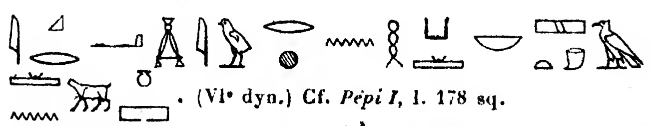
Tels étaient, pour les Égyptiens, les effets attendus de ces rites. Une question se pose encore. Les termes employés par Ouapouaitouâà indiquent que l'initiation reçue par lui était rarement accordée aux hommes vivants. Cette initiation est-elle complète ? Et y avait-il des degrés dans l'initiation ? Nous sommes trop mal renseignés pour répondre en toute certitude. Le fait, qu'à l'époque gréco-romaine, l'initiation complète aux mystères d'Isis, qui ont fait de larges emprunts à l'Égypte, comportait aussi une mort simulée et une renaissance[1], donne sans doute une présomption pour affirmer qu'Ouapouaitouâà a été admis aux derniers degrés de l'initiation. Peut-être devons-nous considérer comme des « initiés parfaits » ces hommes, assez peu nombreux, qui peuvent se vanter, dans leurs épitaphes, d'être « un *khou* parfait, muni, qui connait les formules » ou « qui connait toute la magie secrète de la Cour »[2]. Ceux-là étaient

1. Apulée, *Metamorphoses*, XI. Cf. A. Moret, *Rois et Dieux d'Egypte*, p. 197 sq.

2. Sethe, *Urkunden d. A. R.*, I, p. 122 : [hiéroglyphes]. — Cf. I, p. 143 : [hiéroglyphes]

initiés dès leur vivant; les autres ne devenaient « khou parfaits » qu'après la mort, au moment où les rites funéraires faisaient d'eux des Osiris[1]; il n'est pas prouvé que tous les gens qui faisaient représenter dans leurs tombes le mystère de la peau, en aient bénéficié avant les funérailles.

Les mêmes restrictions doivent s'appliquer, me semble-t-il, à une autre épithète donnée généralement à ceux qui aspirent à la « féauté » ou « béatitude auprès d'Osiris » *àmakhou kher neter àa*. Cet état de béatitude se définit par un mot *àmakhou*, dont la forme simple *makhou* décèle un factitif de la racine *khou* « consacrer »[2]. L'épithète *neb àmakhou* « possesseur de la consécration », ou, comme on traduit d'ordinaire, « de la béatitude » désigne tous les Égyptiens qui ont eu le bénéfice d'une sépulture consacrée


. (VI[e] dyn.) Cf. *Pépi I*, l. 178 sq.

1. Maspero, *Recueil*, III, p. 105; *Études de Mythologie*, I, p. 101, 347, 395.

2. A. Moret, *La Condition des féaux*, ap. *Recueil*, XIX, p. 114.



suivant le rite osirien et qui attendent la vie divine après la mort. Le signe semble représenter un de ces pagnes munis d'une queue qu'on mettait autour des reins[1]; comme la queue royale, ce pagne rappellerait la peau de la renaissance. Parfois aussi l'insigne se plaçait sur la tête, évoquant ainsi l'usage du bandeau *seshed*[2]. Queue ou bandeau, l'insigne attestait que son possesseur était « initié ».

Or les textes relatifs aux *àmakhou* spécifient qu'on n'arrivait le plus souvent qu'à la fin de la vieillesse ou après la mort à l'état de béatitude. Ceux qui, dès leur jeunesse, jouissent de cette faveur ne manquent pas de s'en vanter. J'en conclus qu'à part ces favorisés, les hommes ne

1. Pour ces vêtements à queue, cf. Lacau, *Sarcophages du Caire*, pl. XLIX et L. D'après les rituels, la béatitude ou l'insigne de cette béatitude arrive au mort venant du dos d'Osiris (Schiaparelli, *Libro dei funerali*, II, p. 287). Aux textes des Pyramides, le mot « dos » (*psed*) d'Osiris est déterminé par un signe semblable à . (*Ounas*, l. 648 et 545; cf. édition Sethe, I, p. 264 et 227). — L'insigne des *àmakhou* serait-il à comparer aussi avec la « ceinture d'herbes de Munga » que portent les initiés hindous (cf. p. 104)? a souvent la forme d'une gerbe liée (Sethe, *Pyramidentexte*, I, p. 404). Ce serait une indication pour rattacher cette conception au mythe agraire osirien.

2. *Pyramide d'Ounas*, l. 616 : N. N. « l'insigne *àmakhou* d'Ounas (est) sur la tête d'Ounas ».

réalisaient qu'en mourant, tous les avantages de la condition d'*àmakhou*.

Au Moyen Empire, les sarcophages donnent un « chapitre de devenir *àmakhi* du roi du ciel », où le défunt dit : « Moi, je suis *àmakhi* du roi du ciel, étant sorti de sa bouche, auprès de Râ » ( )[1]. Cette formule, nous l'avons dit plus haut (cf. p. 58), définit la renaissance dans la peau-berceau. L'*àmakhi* est donc un être créé à nouveau par le Verbe divin et initié aux rites de la renaissance osirienne.

Or les textes spécifient que l'*àmakhou* attendait de la faveur des dieux, entre autres choses[2], sur terre une vie très longue, et, après la mort, l'état de « béatitude »[3]. D'après Apulée[4], ces mêmes promesses rendaient bienheureux les initiés aux mystères d'Isis. Mais la « béatitude » était accordée à quelques hommes dès leur

1. Lacau, *Recueil*, XXVII, p. 53.

2. J'ai montré dans mon étude sur *La Condition des féaux*, que l'*àmakhou* reçoit un tombeau (ou, au moins, le terrain), des rations de nourriture pendant sa vie et des offrandes après la mort, le tout aux frais du patron, dieu, roi, ou chef de famille. (*Recueil*, XIX, p. 114 sq.).

3. *Recueil*, XIX, p. 126 sq.

4. *Métamorphoses*, XI (éd. Nisard. p. 402).

vivant, du moins au témoignage des épitaphes[1]. J'en conclus que ces favorisés bénéficiaient, grâce à une mort simulée, d'une initiation[2] complète. Les autres n'étaient censés renaître qu'après la mort réelle : à condition que les rites osiriens leur fussent appliqués, ils parvenaient alors, dans une autre vie, à la « béatitude auprès d'Osiris ».



Pour résumer le sujet dans ses grandes lignes, je rappelle que nous avons pris comme point de départ les données des rituels d'Osiris : ces données sont très brèves, soit à cause du caractère secret des rites, soit parce

1. *Recueil*, XIX, p. 127, et les exemples cités plus haut, p. 92.

2. M. Paul Foucart, cherchant en Égypte un équivalent à l'*initié* éleusinien ou isiaque, avait, sur l'indication de M. Maspero, proposé de le trouver dans l'*àmakhou* (*Recherches sur les mystères d'Eleusis*, p. 20). J'adopte actuellement cette idée ; dans mon étude sur la *Condition des feaux*, je m'étais préoccupé exclusivement de la condition sociale des *àmakhou* ; j'ajouterais à cet exposé que le point de départ de la condition d'*àmakhou* est une initiation aux rites décrits ici, initiation conférée au myste par le dieu, le roi ou le père. A la basse époque, le prêtre, qui initie aux mystères, prend encore le titre de « père ».

que, les textes étant de basse-époque, sont devenus obscurs et écourtés, à cause de l'indifférence des prêtres et du public. J'ai cherché, à ces obscurités, des éclaircissements dans le culte des morts, imité du culte d'Osiris : entre tous les monuments, les tableaux des tombes thébaines nous ont fourni les renseignements les plus clairs sur des rites dont j'ai prouvé ensuite l'usage dès l'ancien et le moyen empire. Passant au culte des vivants, j'ai montré que les rites des fêtes Sed renouvellent la vie du roi en lui conférant l'initiation aux mystères osiriens, et que, parmi les hommes, quelques-uns sont initiés pendant leur vie et la plupart après leur mort.

En procédant ainsi, j'ai passé du connu à l'inconnu et je me suis efforcé de mettre en lumière les procédés d'initiation et de définir les diverses classes d'initiés. L'inconvénient de cette méthode, c'est de négliger, en apparence, l'ordre chronologique des documents, puisque les rituels osiriens qui nous sont parvenus datent de l'époque gréco-romaine, tandis que l'osirification du roi et des hommes est connue dès l'époque archaïque. Aussi, le sujet une fois éclairci, reviendrai-je à l'ordre chronologique

pour résumer les résultats qui me paraissent acquis.

La renaissance après la mort grâce à des rites magiques dont le plus important est celui de la peau, telle est la raison d'être des Mystères osiriens ; la certitude d'une survivance éternelle, tel est le résultat de l'initiation.

Les monuments de l'Ancien Empire nous révèlent les procédés de l'initiation conférée au roi vivant (fête Sed) et au roi mort (rites funèbres). Les rites secrets se résument dans le « mystère de la peau ». Guidé par la révélation donnée par les dieux-chiens Sed, Anubis, Ouapouaitou, (ces deux derniers, dieux de la peau *out*) et sous la garde de l'Uraeus divine, le roi ou un officiant (appelé Anmoutef et revêtu d'une peau) passent, pour renaître au ciel, sur l'objet *shedshed* (ou *seshed*) ; c'est une peau (*shed*), devenue par stylisation un vêtement, un linceul ou bandelette ; comme témoignage du rite accompli, le roi porte une bandelette, formant ceinture avec queue (*sed*) et un bandeau de tête (*seshed*) ; d'où le nom fête *sed* ou *seshed* donné au jubilé royal, où le roi « renouvelle sa naissance » pour une période variable. Les mêmes rites se célébraient au

r d'une peau appelée « peau du roi », s *hen*, par laquelle passait le roi ou un officiant à sa place. Dans les fêtes du culte adressé au roi vivant ou mort, on portait sur pavois le *shedshed* et le *souten-khen*, auxquels on donnait une forme stylisée rappelant, pour le premier, la matrice, pour le second, le fœtus humain à terme, replié dans la matrice. L'interprétation de ces symboles s'éclaire par l'existence d'allégories analogues dans les rites védiques. Il existait encore d'autres « peaux génératrices » : *mes*, *meska*, *kenemout*. Le lieu où se jouait le mystère était qualifié « berceau », *meskhent*. Lors de la fête du jubilé royal, les rites s'exécutent dans des pavillons, munis d'un lit, sur lequel le roi « se couche » (*sdzer*) pour mourir rituellement et renaître en roi comme Osiris[1]. Pour les morts, les lieux de renaissance sont des cités mystiques dont les noms se rapportent aux diverses peaux : villes de Out, Meska, Kenemout, Shedt. L'existence de ces localités diverses et des procédés différents de renaissance fait supposer que les

1. Ed. Naville, *Festival Hall of Osorkon II*, pl. II ; Moret, *Du caractère religieux*, p. 239.

rédacteurs des textes des Pyramides ont amalgamé tant bien que mal des traditions locales anciennes, qui, par des méthodes diverses, pratiquaient cependant un rite commun : la renaissance par la peau.

L'initiation du roi n'était qu'une imitation des rites qu'on avait pratiqués « la première fois » pour Osiris. Le mystère osirien, appliqué au dieu lui-même, existe donc dès les temps archaïques, bien que les textes jusqu'ici connus ne le décrivent point, et n'y fassent allusion que par prétérition.

Les tombeaux de l'Ancien Empire montrent que tous ceux qui possédaient un tombeau étaient initiés aux rites osiriens. Chaque défunt enseveli rituellement devenait dans l'autre monde un être « consacré » *khou* ou un « béatifié » *àmakhou*. Sauf de rares exceptions, on ne devenait *àmakhou* qu'après la mort ; il y a cependant, en dehors du roi, des exemples certains d'hommes initiés pendant leur vie.

Les rites de l'initiation au moment des funérailles sont représentés depuis le Moyen Empire (Stèle C 15) et les tableaux se multiplient dans les tombeaux du Nouvel Empire. A la XVIII[e] dynastie, on confie au *tikanou* le passage par

la peau pour le compte du défunt; souvent on remplace la peau par un linceul, et le *tikanou* par un prêtre ordinaire, le *Sam*. Après la période thébaine, les tableaux des tombes ne montrent plus ni tikanou ni Sam couchés sous la peau ou le linceul. Des allusions subsistent seules, dans les Livres des Morts; les enseignes allégoriques du *shedshed* et du *souten-khen* figurent dans les processions.

Quant aux rituels du culte d'Osiris, qui devraient être les archétypes de tous les autres, nous ne les possédons jusqu'ici que dans des rédactions, illustrées de tableaux, de l'époque gréco-romaine. Les rites de la renaissance par la peau-berceau qui évoque « la bonne sépulture dans la peau de Seth », y sont plutôt rappelés que décrits; le rôle d'Anubis et d'Horus comme prototypes du tikanou, ne sont définis que par allusion; il n'est plus question du *shedshed* ni du *khen*. Sans les textes des Pyramides, ou sans les tableaux des tombes thébaines, les rituels nous sembleraient muets ou resteraient désespérément obscurs. Sommes-nous ici en présence de réticences systématiques, à cause du caractère mystérieux de ces rites? Je crois plutôt qu'à la basse époque les rites de la re-

naissance animale ont perdu de leur importance et qu'on leur a préféré ceux de la renaissance végétale, auquel est consacré, à Denderah, un très long texte, qui entre dans les moindres détails. J'ai l'impression que si nous retrouvions, par chance, un rituel osirien de l'Ancien Empire, les rites de la renaissance animale y seraient prédominants. Les initiés aux mystères n'auraient pas donné, jusqu'au Nouvel Empire, une importance si grande aux rites de la peau, si leur patron Osiris n'y avait pas lui-même trouvé son plus efficace procédé de résurrection.

En résumé, le principe fondamental des Mystères osiriens : faire de la mort le berceau d'une vie nouvelle, est une des conceptions les plus antiques de la religion égyptienne; elle apparaît vigoureuse et riche en applications diverses, surtout aux époques très anciennes et c'est par les documents les plus reculés en âge que nous pouvons le mieux en apprécier l'importance.

Cette idée que de la mort même surgit pour l'initié la source d'une nouvelle vie, a été commune à une grande partie de l'humanité. L'étude comparée des religions a révélé que dans l'antiquité, et de nos jours encore, les

peuples primitifs ont foi en des pratiques magiques qui *transforment la mort en une épreuve d'initiation*, d'où surgit pour l'initié une vie nouvelle.

Que ce soit en Égypte, dans l'Inde ou chez les non-civilisés, les rites d'initiation ont ceci de commun que le myste doit d'abord mourir à sa vie antérieure pour renaître. Ainsi M. Frazer nous montre l'initiation pratiquée dans les tribus sauvages — spécialement chez celles qui s'adonnent au totémisme. L'adolescent, lorsqu'il atteint l'âge de puberté, se soumet à certains rites dont le plus fréquent consiste en la mort apparente suivie de la nouvelle naissance. Le fondement de cette pratique, c'est de faire sortir l'âme du jeune homme de son corps pour la transférer dans son totem. « L'adolescent meurt en tant qu'homme et ressuscite en tant qu'animal[1]. »

La foi en ce simulacre de mort suivie de résurrection, ou si l'on veut, en cette seconde naissance, s'est perpétuée dans les civilisations plus avancées. Manou déclarait : « Suivant les

1. *Rameau d'or*, II, p. 555. Il en est de même pour l'initiation des sorciers. Cf. Lévy-Bruhl, *Les Fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, p. 415 et 421.

injonctions des textes révélés, l'homme naît une première fois de sa mère naturelle; il naît une seconde fois quand on attache autour de son corps la ceinture d'herbes de Munga; il naît une troisième fois lorsqu'il est initié aux rites d'un sacrifice Srauta[1]. »

On sait que l'initiation aux Mystères mithriaques comportait probablement une mise à mort simulée, de même que les Mystères d'Eleusis et d'Isis comprenaient une cérémonie de la mort figurée et de la renaissance, inspirée très certainement des antiques Mystères égyptiens[2].

Rattacher ces rites de la vieille Égypte à une tradition commune à l'humanité, c'est les diminuer, peut-être, en singularité, mais c'est rendre l'interprétation que j'en propose plus vraisemblable. Certes, les Mystères égyptiens méritent bien leur nom; les quelques informations données par le texte et l'image laissent encore à l'intuition et au labeur de l'égyptologue un champ de ténèbres à scruter. Pourtant ce serait un pas de fait dans la recherche si, à la lumière que j'ai essayé de projeter sur eux, j'avais réussi à établir ce point : Les mystères égyp-

1. J. Frazer, *Le Rameau d'or*, II, p. 563.
2. A. Moret, *Rois et Dieux d'Égypte*, p. 197.

tiens se relient dans le fond du passé à des croyances qui ont survécu en d'autres pays. Dépouillés de la mise en scène spéciale, réduits à l'idée, ils prolongent jusqu'à nous un écho de la mystique primitive : vivre est le plus grand bien ; mourir, la pire détresse. La grande affaire des vivants que la mort guette, c'est de se préparer les moyens d'une renaissance éternelle.

EXCURSION

AUX

VILLES MORTES DU YUCATAN

PAR

LE Dr CAPITAN

Un voyage au Yucatan est chose relativement facile.

Il suffit de prendre un samedi au Hâvre un transatlantique à destination de New-York, où on arrive le vendredi ou le samedi suivant. Le jeudi d'après, on prend à New-York un des grands bateaux américains de la Ward-line. Le lundi on est à la Havane, et le mercredi à Progresso le port du Nord du Yucatan, donc 18 à 19 jours après avoir quitté Paris.

Une fois au Yucatan, il y a beaucoup de ruines antiques à voir, depuis cette étonnante Palemké, tant de fois décrite, jusqu'à Nakun que Périgny vient de faire sortir de son linceul de grands bois.

Aujourd'hui nous ne parlerons que des deux célèbres capitales antiques : Uxmal et Chichen-Itza.

Ces villes ont joué un rôle historique important. De plus, elles renferment d'admirables monuments, et ne sont pas d'un accès trop difficile, si 40 degrés ne vous effrayent pas, si vous voulez bien accepter un manque absolu de tout confort, une alimentation toute locale, des voyages en véhicules extraordinaires, sur des pistes dans la forêt et encombrées de grosses pierres ; si enfin vous ne craignez pas la malaria toujours présente, parfois même la fièvre jaune inoculée par d'innombrables moustiques, etc. !

Mais qu'importe tout cela. C'est si beau ce monde nouveau et les spectacles qu'il nous présente si particulièrement intéressants ! J'espère pouvoir vous en donner une idée dans cette courte causerie.

Avant tout voyage, il est indispensable de connaître quelques mots de l'histoire et de la sociologie, de l'ethnographie et de l'art du peuple dont on vient étudier l'antique civilisation et chercher à ressusciter sur place ses villes mortes. Donc tout d'abord disons deux mots de l'histoire

du Yucatan et de ses anciens habitants : les Mayas.

Cette histoire, on peut la trouver dans les chroniques écrites en langue maya qui ont été publiées et traduites par Brinton et Valentini, puis dans les ouvrages de Molina Solis ainsi que dans les vieux auteurs tels que Landa, Cogólludo, Herrera, Lizana, etc. On peut la résumer ainsi d'une façon très succinte.

En l'an 162 de l'ère, une grande invasion (de Toltèques ?) serait venue dans le Yucatan de la Casa de Nonaual près de Tulapan (Mexique); d'autre part, deux grands courants de peuples seraient arrivés, l'un venu de l'Orient : les Chanes, et l'autre de l'Occident : les Xiues. Ces deux grands courants pourraient être synthétisés au point de vue architectural, d'un côté par Chichen et Izamal (œuvre des Itzas, tribu des Chanes), et de l'autre par les villes antiques depuis Campêche jusqu'à Uxmal (œuvre des Tutul-Xiues). Le premier chef aurait été Holon-Chan (242 d'après les Katun, inscriptions chronographiques). L'empire qu'il fonda aurait duré jusqu'en 442. Ce fut en 502 que les Chanes établirent leur capitale à Chichen. Ils étaient alors gouvernés par Zamna, ou Itzamna, prêtre souve-

rain, inventeur du calendrier. Il fonda un empire puissant qui aurait duré environ 200 ans et c'est alors (600) qu'auraient été construits les grands édifices de Chichen. Durant une série de règnes des souverains de Chichen, il se produisit des essaimages multiples autour de cette capitale avec fondation de villes nombreuses.

En 622, Chichen aurait été abandonnée et les Itzas auraient émigré.

Vers 982 ils revinrent dans leur ancienne capitale et, après des luttes extraordinaires, fondèrent Mayapan, puis restaurèrent Chichen.

Un peu avant la fondation de Mayapan, donc vers le IXe siècle, les Xiues fondèrent Uxmal, qui fut alors gouvernée par un législateur, créateur de l'agriculture et du calendrier, et nommé Hunikil-Chac. Cet empire fut très florissant surtout vers l'an 1000. Alors fut établie une ligue entre les Caciques d'Izamal, de Chichen, d'Uxmal et de Mayapan ; cette dernière ville étant la capitale. L'organisation sociale était alors très remarquable, surtout au point de vue du travail. Cette période dura jusqu'en 1182. C'est alors que serait apparu le grand prêtre Kukulcan. Son éloquence était grande. Il créa le culte de divinités multiples et établit la pra-

tique des sacrifices humains. Ce fut lui qui aurait fait édifier l'immense temple de Chichen, élevé en son honneur. Kukulcan finit par disparaître et bientôt se produisit une rupture entre les rois de Mayapan, de Chichen et d'Izamal. Celui de Mayapan ayant enlevé la femme du roi de Chichen, des luttes terribles commencèrent. Elles durèrent des années, puis survint une nouvelle destruction de Chichen qui fut alors abandonnée.

Alors se créa un empire florissant, celui des Cocomes (les 4 bacabs) qui régnaient à Mayapan. C'est à cette époque que remonte la construction de nombreux palais, de routes, de temples magnifiques, de fontaines, d'écoles, d'hospices, de maisons de halte pour les voyageurs, de bains, d'étangs artificiels et d'un grand nombre d'omuls (collines artificielles creuses).

Ce grand empire fut détruit au début du XVe siècle.

Ce fut durant cette belle période que Chichen reprit une certaine importance, tandis qu'Uxmal aurait été abandonnée vers la fin de cette même période par les Xiues vainqueurs des Cocomes qui auraient transporté leur capitale d'Uxmal à Mayapan. Ce furent les dernières

convulsions : le Yucatan fut dès lors divisé en royaumes minuscules, perpétuellement en lutte les uns contre les autres, jusqu'à l'arrivée des Espagnols, ainsi facilitée.

Qu'étaient ces Mayas-Kichés ? Au point de vue religieux, leur culte, d'abord monothéiste (solaire), devint polythéiste avec sacrifices humains, aruspices, culte des serpents et des tigres. Il résulta de ce fait un développement énorme de la puissance théocratique et du pouvoir royal absolu, mais pourtant avec adjonction de conseils, formés de nobles, généralement de sang royal, parce que les femmes du souverain très nombreuses donnaient naissance à des seigneurs de second rang, fort nombreux aussi.

L'organisation sociale était fort compliquée. Par exemple pour ce qui avait trait à la propriété, l'usufruit appartenait au souverain et aux nobles et la nue propriété à la collectivité. La chasse, la pêche, l'exploitation des salines étaient libres, mais des redevances en nature étaient exigées, de ce fait, par le souverain ou les seigneurs. Chacun travaillait pour soi et pour tous. Les redevances étaient employées à payer les fonctionnaires et les éducateurs, entretenir les infirmes et les vieillards, exécuter les travaux

publics. Le fonctionnement de la justice se faisait au moyen de tribunaux locaux choisis par les habitants, mais avec des inspecteurs royaux vérifiant toutes les affaires, surveillant l'éducation des enfants, etc. L'esclavage des prisonniers existait.

L'industrie et l'art étaient extrêmement développés : l'architecture et la sculpture étaient arrivés à un haut perfectionnement. La céramique, le travail des bijoux (or, argent, cuivre avaient atteint un développement considérable. La fabrication des étoffes précieuses, des mosaïques de plumes était fort remarquable.

Quant à la numération, au calendrier et aux hiéroglyphes, seul procédé pour transmettre le souvenir des évènements, enregistrer les formules rituelles, etc., leurs complications étaient extrêmes.

Non moins compliquées étaient les cérémonies religieuses et funèbres, régies par un rituel des plus sévères. En somme l'organisation sociale des Mayas-Kichés était extrêmement complexe, et pourtant ces peuples ne connaissaient ni le fer, ni le verre, ni les bêtes de somme : le facteur humain très habilement dirigé, obéissant aveuglément, agissant par sa masse avait

permis seul la réalisation et la mise en mouvement de rouages sociaux aussi délicats que ceux indiqués ci-dessus.

C'était d'ailleurs une belle population, fine, élégante, dont on peut se rendre parfaitement compte en examinant leurs descendants vivant actuellement au Yucatan, où ils parlent la langue de leurs ancêtres aujourd'hui encore.

Il est dans leurs manifestations artistiques



FIG. 1. — Figurines mayas en terre cuite réalistes (Musée du Trocadéro).

des représentations, sous forme de petites figurines en terre cuite, d'un certain nombre de personnages, incontestablement copiés d'après

nature avec un sentiment réaliste très remarquable (v. fig. 1). A côté de ces figurines, il en est d'autres au contraire d'un caractère tout à fait différent, avec stylisation très marquée et reproduction de formes hiératiques et traditionnelles très particulières (v. fig. 2). C'est cet art



Fig. 2. — Figures hiératiques.
Bas-relief du temple de Yalchilaud (Yucatan).

si étrange qui domine toute l'architecture maya et imprime un caractère si spécial aux

monuments antiques du Yucatan ; nous aurons tout à l'heure à en voir une série d'exemples.

Les quatre manuscrits mayas qui subsistent

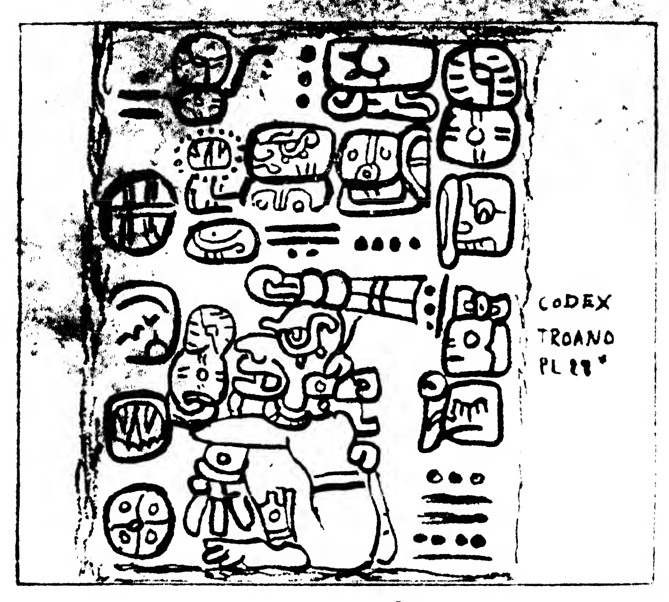


Fig. 3. — Reproduction d'une figure du Codex Troano (manuscrit may

nous montrent une face de stylisation rituelle très particulière et différente encore des autres manifestations d'art dont nous venons de parler (v. fig. 3).

Et maintenant que nous avons quelques idées

de ce qu'étaient les Mayas, nous pouvons commencer le récit de notre voyage.

Comme nous l'avons vu, le bateau nous dépose à Progresso. De là, en une heure environ le train nous mène à Mérida, capitale du Yucatan qui est le centre des excursions aux ruines du Nord du pays et où le séjour est agréable et assez confortable. Il faut y organiser les excursions, car il est nécessaire d'emporter avec soi pas mal de choses, voire même des draps ; les haciendas où nous devrons coucher ne nous fournissant que des chambres avec lits de fer à sommier de même métal, recouverts d'une simple couverture.

Le départ pour Uxmal ne peut se faire qu'à 2 heures de l'après-midi, les petits chemins de fer à voie étroite du Yucatan n'ayant qu'un train par jour dans chaque sens. Il faut une partie de l'après-midi pour faire les 130 kilomètres qui séparent Mérida d'Uxmal.

Le pays est très plat, le sol rouge est parsemé de blocs de rochers grisâtres. De place en place on traverse, s'étendant à perte de vue, des cultures d'henequen (grands yuccas cultivés, dont les fibres très résistantes sont employées à divers usages, surtout à faire des liens pour

attacher les gerbes de blés récoltés aux États-Unis).

C'est à peu près la seule culture importante du Yucatan, elle donne au pays un aspect tout particulier. Ces grands yuccas sont en effet alignés très régulièrement sur des espaces considérables, chaque pied séparé par un intervalle de 1m50 environ.

Lorsqu'on approche d'Uxmal, le terrain devient un peu plus accidenté et l'on traverse de nombreux bouquets de bois à coloration vert foncé et d'un aspect véritablement assez spécial.

De la gare d'Uxmal, il ne faut guère plus d'un 1/4 d'heure pour arriver à l'hacienda de San José, pittoresquement construite au milieu de véritables bois d'orangers et de cocotiers et entourée d'un petit village où demeurent dans des cases pittoresques les Mayas employés à l'hacienda.

Un très bon dîner composé de plats mayas où domine le piment, préparé par la femme du surveillant de l'hacienda, nous permet d'attendre jusqu'à la nuit qui ramène un peu de fraîcheur, car la journée a été dure avec une quarantaine de degrés et un après-midi très orageux.

Au moment de partir, vers les 9 heures du soir,

les lucioles et autres insectes phosphorescents s'étaient donné rendez-vous pour nous offrir en circulant dans l'air, jusqu'aux cimes des cocotiers, le plus extraordinaire feu d'artifice que l'on puisse imaginer.

Nous voici en route dans une vieille carriole, toute en bois, suspendue comme les carrosses du XVIIIe siècle et traînée par cinq mules. Presque tout de suite nous grimpons en plein bois sur les collines, au milieu desquelles se trouve Uxmal. Pendant deux heures et demie, nous courons ainsi à travers bois par une nuit claire et sans rencontrer âme qui vive, fortement ballottés, faisant parfois des bonds qui nous lancent les uns contre les autres... Mais qu'importe ! ce voyage est si pittoresque et si « autre chose » que ce que nous connaissons.

Vers 11 heures et demie, nous arrivons enfin à l'hacienda d'Uxmal. Au milieu de beaux arbres, nous entr'apercevons une porte monumentale qui finit par s'ouvrir après des appels réitérés. Tant bien que mal, nous nous installons dans deux grandes pièces voûtées, mises à notre disposition et nous nous endormons, malgré le bruit et les piqûres d'innombrables insectes dont nous protègent fort mal des

moustiquaires remplis de trous. Et pourtant Uxmal est un lieu fort dangereux au point de vue malarique, où un séjour un peu prolongé est impossible pour un Européen.

Le lendemain matin, à 5 heures nous sommes sur pied et, après une visite rapide de l'hacienda fort pittoresque avec sa cour remplie de vaches et de taureaux..... en route pour les ruines.

En quittant l'hacienda d'Uxmal, nous nous trouvons en plein bois, assez sauvage; il y a pourtant des chemins et des sentiers ou, pour parler plus exactement, des pistes grandes et petites, hérissées de blocs de calcaire gris saillant d'un sol rougeâtre. Ce bois n'est pas comme les nôtres, les troncs d'arbre sont gris ou rouge acajou poli, les feuillages bizarrement découpés et d'un gris ou d'un vert noir qui n'est pas celui que nous sommes habitués à percevoir. Des lianes courent d'arbre en arbre, bien plus grosses que notre chèvrefeuille enserrant les branchages de nos bois. Bref, nous nous sentons dans une ambiance tout autre que celle d'un bois français. Aussi sommes-nous déjà préparés à l'impression vive que nous éprouvons pourtant, lorsqu'après une petite demi-heure de chemin, nous nous trouvons devant une grande pyramide

artificielle, bien plus haute que nos plus hautes maisons de Paris et qui se dresse brusquement devant nous. Sur ses flancs, les pierres qui la constituent apparaissent sous un manteau d'arbustes et de végétaux parasites.

La pyramide est couronnée par les ruines du temple. Un escalier formé de hautes marches assez irrégulières et fort étroites se présente devant nous. Il est tellement raide qu'on a disposé une chaine en fer qui vous permet de grimper jusqu'à quelque 30 mètres de hauteur. En haut : les ruines du temple avec leurs jolies moulures et leurs délicates sculp-

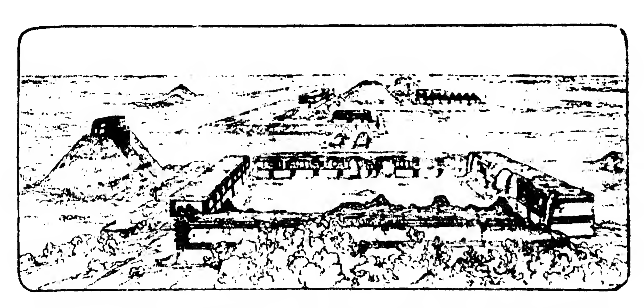


Fig. 4. — Vue cavalière des ruines d'Uxmal (d'après Holmes).

tures. De là, la vue s'étend sur toute la ville antique, dont les principaux monuments émergent tout blanc-jaunâtre de la forêt aux tons

vert olive (v. fig. 4). A nos pieds et à droite, l'immense et superbe bâtisse rectangulaire avec ses façades si différentes, c'est la *casa de las Monjas*; puis un chaos de monticules divers, plus ou moins masqués par la végétation et des amas considérables de pierres de construction : ce sont les ruines de divers monuments. Plus à gauche, la *casa de las Tortugas*, grand monument carré; plus loin encore sur un monticule artificiel élevé, l'étonnant palais du Gouverneur avec ses superbes sculptures et ses grandes chambres obscures. Dans le fond enfin la *casa de las Palumbas*, dont les façades triangulaires percées d'innombrables ouvertures donnent l'impression d'un gigantesque colombier.

Puis, plus loin encore, la forêt vert sombre s'étendant jusqu'à l'horizon et enserrant toutes les ruines dans sa ceinture de verdure. Le spectacle est saisissant, d'autant qu'aucun village actuel n'apparaît et qu'aucun Indien, sauf le gardien qui nous accompagne, ne trouble la solitude.

Et l'esprit voyage, il meuble cette ville morte, remplit ses temples et ses palais vides de tout un peuple de prêtres, de grands seigneurs et d'innombrables serviteurs. Il aperçoit, évo-

quées du fond de ces bois sombres, les innombrables cases qui, semblables aux chaumières actuelles — construites en bambou et en palmier — se pressaient autour des constructions officielles. Et c'est cette vie intense, active, grouillante que l'esprit perçoit et la vision se précise si, comme j'ai essayé de vous le montrer tout à l'heure, on connait le peuple qui vivait là, si on peut évoquer, en une reconstitution documentée, l'image de son type, et les formes de ses costumes variés. C'est bien là qu'on comprend la vie de la ville sainte avec ses multiples sanctuaires, ses cérémonies imposantes, ses sacrifices saisissants. Puis tout à coup le spectacle change, c'est la guerre, l'invasion des tribus ennemies, la lutte sauvage, l'assaut des pyramides sacrées, le massacre, le pillage, puis... l'abandon et le silence de mort qui a succédé à une vie si intense, enfin l'envahissement par la forêt et le linceul de verdure recouvrant la ville morte. Puis la découverte des ruines par les vieux voyageurs espagnols d'abord, il y a quelque 200 ans, puis par les modernes, Stephens, Waldeck, Charnay, etc. ; l'enlèvement des arbres les plus nocifs pour les ruines, et enfin leur aménagement actuel, bien sommaire d'ail-

leurs et sans cesse troublé par le retour offensif d'une végétation quasi tropicale.

Mais il faut s'arracher à ses pensées et descendre du haut du téocalli pour continuer la visite de la ville. Il est donc nécessaire de redescendre l'escalier, grimpé tout à l'heure. Mais ce n'est plus du tout la même chose. La pente en est si raide que le vertige vous prend facilement et que la descente ne peut guère se faire qu'à reculons, comme sur une échelle ou tout au moins de côté. C'est du reste affaire d'habitude. Après deux ou trois grimpées semblables, on finit par descendre comme un prêtre maya antique, tout droit et la tête haute... mais comme l'on comprend bien l'effroyable dégringolade que devait faire sur cet escalier-échelle le corps du malheureux auquel le prêtre venait d'arracher le cœur, sur la pierre à sacrifice en haut du téocalli et que, tout pantelant, ses aides lançaient du haut de l'escalier.

Mais nous voici en bas ; nous tournons autour du téocalli et au milieu des ronces et des amas de décombres, sur lesquels il faut grimper, nous arrivons à l'angle Sud-Est de ce superbe édifice qu'on a dénommé *casa de las Monjas* (palais des Nonnes). Si nous nous retournons alors,

nous apercevons la curieuse vue que montre notre photographie (v. fig. 5).

Nous pénétrons alors dans l'intérieur du palais antique ; autour d'une grande cour, sont alignés quatre corps de bâtiments, chacun composé de salles ne prenant jour (sauf pour la façade Sud) que du côté de la cour. Elles sont construites sur le même type : avec parois en encorbellement, c'est-à-dire obliques et se réunissant à la partie supérieure, donnant l'aspect d'une voûte étroite et haute (v. plus loin fig. 8, le même dispositif dans les grandes salles du palais du Gouverneur). Ces salles assez sombres, indépendantes les unes des autres, vous donnent l'idée de grandes cellules, d'où l'appellation du monument.

Avant de pénétrer dans la cour intérieure, arrêtons-nous un instant pour voir la jolie perspective de la façade Sud avec son ornementation si curieuse et, dans le fond, le grand téocalli surmonté du temple où nous étions tout à l'heure (v. fig. 5).

Mais, pour voir la plus belle décoration, il faut pénétrer dans la cour intérieure du monument. Les quatre façades limitant cette cour sont

ornées de merveilleuses sculptures, différentes pour chacune des quatre faces.

Toutes sont constituées de la même manière : au moyen de petits moellons, taillés de diffé-



Fig. 5. — Un coin d'Uxmal. A gauche, palais des Nonnes. Dans le fond, la grande pyramide et au sommet le grand temple.

rentes façons, et qui, assemblés les uns auprès des autres, enfoncés dans la surface du mur, produisent ainsi une série de sortes de mosaïques saillantes du plus curieux aspect. La façade Est présente une ornementation régulière d'un joli caractère décoratif, comme on peut le voir en examinant la figure 6.

La façade Nord présente une ornementation d'un caractère tout autre. Au-dessus de chaque

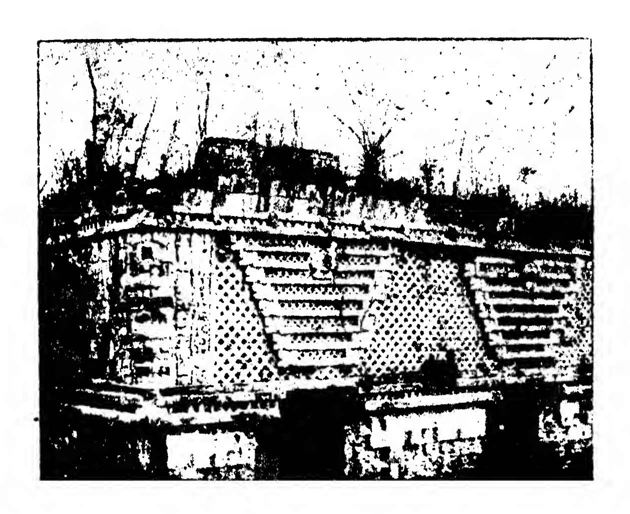


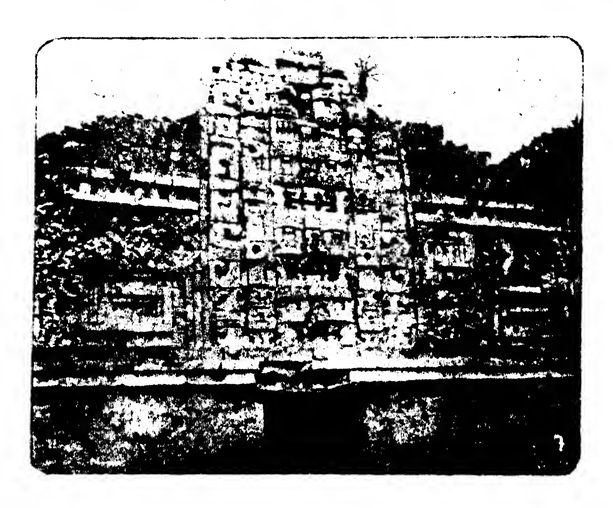
Fig. 6. — Palais des Nonnes, à Uxmal. Façade Est.

porte, existe un grand panneau dont le motif principal est un large masque humain, très stylisé.

Le caractère de ces grandes images est véritablement très spécial. Rien dans l'art asiatique ne rappelle complètement cet art étrange. Ce n'est que dans les sculptures des Haïdas de l'extrême Nord-Ouest de l'Amérique du Nord

que l'on peut trouver la survivance de décorations du même genre.

La façade Ouest présente deux larges baies surmontées d'importants motifs. Sur l'un, on



voit, enroulé tout autour, le grand serpent si fréquent dans le symbolisme maya ; l'autre présente une quadruple superposition des grandes faces humaines munies d'un long nez en forme de trompe sur lequel l'on a tant discuté (v. fig. 7). Certes, il n'y a rien là qui ressemble à une trompe d'éléphant, comme le prétendait Wal-

deck, mais simplement la représentation d'Itzamna, le dieu à trompe des manuscrits mayas.

Le caractère de ces figurations est très saisissant : ce n'est certespas, comme nous venons de le dire, un art hindou, mais cet art très spécial doit être néanmoins apparenté à l'art asiatique. L'aspect de cette cour est, on le comprend, absolument extraordinaire. Il vaut à lui seul le voyage d'Uxmal...

Mais il nous faut sortir du palais des Monjas. Aux angles extérieurs nous apercevons encore ces singulières sculptures, formées de faces humaines avec le nez en trompe et superposées au nombre de trois à cinq (v. fig. 5 et 6).

Nous voici maintenant au milieu d'amas de décombres, traversant ce que l'on a appelé le jeu de paume, puis nous grimpons sur un monticule artificiel et nous voici devant la *casa de las Tortugas* (la maison des Tortues), petit bâtiment avec deux grandes salles au centre et dont l'ornementation, formée de colonnes à demi saillantes, serrées les unes contre les autres, présente un singulier aspect. Nous grimpons encore et, après une escalade pas très commode, nous voici au sommet du haut monticule

artificiel sur lequel s'élève le palais dit du Gouverneur.

De grandes salles, toujours construites suivant le même type (par encorbellement) occupent tout l'intérieur du monument (v. fig. 8); quel-



FIG. 8. — Interieur du palais du Gouverneur, à Uxmal.

ques-unes sont fort sombres, ne prenant jour que sur la chambre placée en avant, elle-même simplement éclairée par la porte. Qu'était ce monument? il est bien difficile de le dire, et malheureusement les parois des chambres en fort mauvais état ne nous apprennent rien.

L'extérieur est couvert d'une décoration magnifique, toujours suivant le même type de mosaïques par incrustation de petits moellons, formant les dessins les plus variés.

Holmes qui a si bien étudié les ruines d'Uxmal estime que, pour une seule face de ce palais, les Mayas ont dû employer 20.000 pièces de mosaïques.

Sur la façade Ouest, on peut voir à plu-

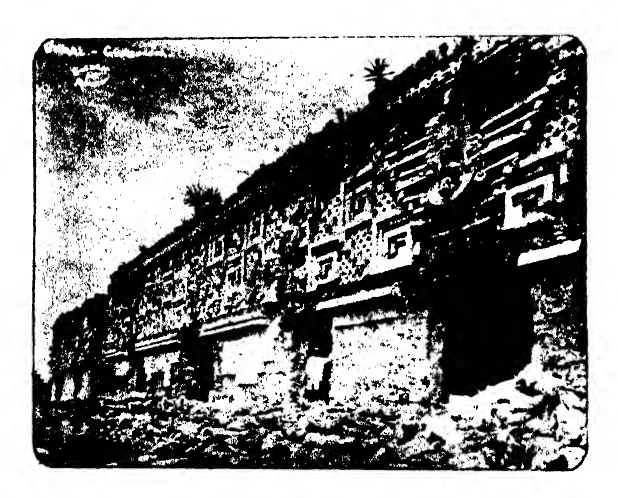


Fig. 9. — Uxmal. Palais du Gouverneur. Façade Est.

sieurs reprises le même grand motif de la face humaine avec long nez. La façade Est, ou

façade principale, présente une richesse de décorations incroyable. Ainsi qu'on le voit, il existe à la partie supérieure une frise de ces grands masques humains à long nez; au centre un motif beaucoup plus compliqué, formé d'un masque humain de même caractère et surmonté d'une énorme coiffure (v. fig. 9). Ici l'impression d'art est très singulière et le rapprochement s'impose, partie avec l'art hindou, partie avec certaines figures océaniennes, mais le tout ici fusionné et adapté d'une façon spéciale au pays et aux monuments à décorer.

Nous voici maintenant, redescendant du haut du palais du gouverneur, nous tournons autour de la grande pyramide et nous voici à la *casa de las Palumbas*, grand patio rectangulaire entouré de constructions formées de petites chambres. La façade qui présente de nombreux pignons triangulaires est perforée en effet d'une série d'ouvertures qui ont fait donner son nom au monument. Dans le fond se dresse une autre grande pyramide, surmontée des ruines d'un temple auquel on accède par un escalier. Mais le soleil darde sur nous ses rayons de feu, les vieux murs nous renvoient une chaleur torride. Il est impossible de tenir plus longtemps; nous

regagnons donc, non sans peine, l'hacienda.

Après un peu de repos bien gagné et un repas sommaire, il est temps de reprendre notre véhicule et de redescendre à travers bois, par une chaleur étouffante, jusqu'à San José. Nous y arrivons à la nuit, y couchons et reprenons le lendemain matin à 6 heures le train pour Mérida, où nous arrivons à 9 heures.

Et maintenant, il faut organiser l'excursion de Chichen qui se trouve dans une tout autre direction qu'Uxmal : à l'Est de Mérida au lieu d'être au Sud comme Uxmal. L'heure du train est aussi toute différente : il quitte Mérida à 6 heures 1/2 du matin et nous n'arrivons à Dzitas qu'à midi, ayant fait seulement 143 kilomètres. Nous y déjeunons dans la charmante petite posada du senor Nestor Erosa Leal, où sa femme nous sert un excellent repas, en compagnie de nos amis américains les professeurs Tozzer et Dixon (de Cambridge), et Gordon (de Philadelphie), revenant de Chichen. Nous partons après déjeuner, toujours dans la même sorte de véhicule et alors commence à travers bois une indicible promenade. Il n'y a pas de chemin, mais une simple piste, hérissée de blocs de rochers sur lesquels bondit et rebondit,

entraînée par cinq mules, notre malheureuse voiture grinçant, craquant et nous faisant exécuter des bonds prodigieux, qui déterminent sur tout notre corps une collection de bleus. Avec cela le soleil nous brûle et nous ruisselons.

Après quatre heures environ de ce charmant exercice, nous arrivons à l'Piste : un tout petit village dont les murs de la vieille église renferment quelques beaux morceaux de sculptures mayas, arrachés aux monuments antiques. Un quart d'heure après, nous nous trouvons tout à coup dans une clairière et devant nous se dresse le grand téocalli, haut de cinquante mètres et couronné de son temple, où l'on accède par un des escaliers monumentaux existant sur chaque face et partant d'en bas. Le spectacle est saisissant.

Puis nous continuons à travers le bois qui là encore, a ce caractère si particulier que nous avions déjà constaté à Uxmal : les troncs, les lianes qui s'enchevêtrent tout autour, les feuillages... tout a un autre caractère et un autre aspect que celui auquel nous sommes accoutumés et constitue une ambiance toute spéciale.

Mais nous voici à l'hacienda : une grande

cour avec des bassins pleins d'eau, abondamment pourvus par les multiples petits moulins-à-vent actionnant des pompes qui marchent à la moindre brise et ramènent à la surface l'eau de la nappe souterraine qui coule à 12 mètres de profondeur. Ces petits moulins, fabriqués à Chicago et dont le prix est modique (500 à 1.000 fr. compris la perforation du puits), ont été un bienfait pour le pays qui n'a pas d'eau de surface. Aussi en existe-t-il dans tous les villages du Yucatan et dans toutes les haciendas importantes.

Dans le fond de la cour, l'habitation du gérant avec les arcades et la verandah ordinaires. Deux grandes pièces nous sont offertes avec le même mobilier rudimentaire qu'à Uxmal. Mais sans nous y arrêter, nous repartons aux ruines, afin de profiter du reste de jour.

Nous grimpons en haut de la *casa de las Monjas* de manière à avoir une idée de la ville antique. L'aspect est bien celui qu'a très exactement figuré Holmes (v. fig. 10 et 11), mais pour la facile compréhension, il a très atténué les bois qui entourent les monuments ; aussi, n'est-ce pas ce qu'on voit quand on regarde du haut de la *casa de las Monjas*. On aperçoit à perte

de vue un véritable océan de bois d'où émergent,

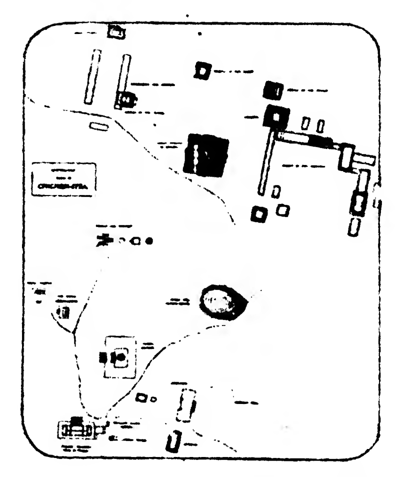


Fig. 10. — Plan général des ruines de Chichen-Itza (d'après Holmes).

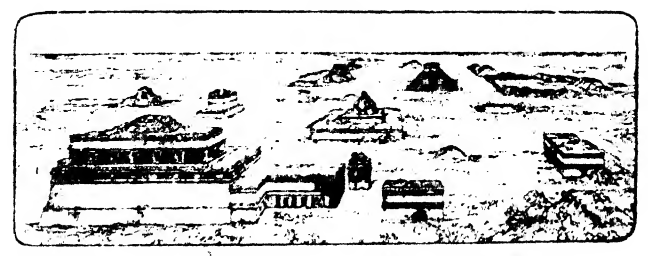


Fig. 11. — Vue cavalière générale des ruines de Chichen-Itza (d'après Holmes).

de place en place, les grands monuments faisant

des taches blanchâtres sur le fond vert foncé de la forêt.

On se rend compte ainsi de la très grande étendue qu'occupait la ville antique. C'était la capitale imposante d'un grand peuple qui, maintenant enfouie au milieu d'une végétation luxuriante, repose dans son linceul de verdure à peine déchiré par un intelligent défrichement autour des principaux monuments. Mais combien d'autres sont encore enfouis sous les arbres serrés ! A chaque pas, en traversant le bois, on aperçoit des monticules qui recouvrent des ruines antiques. Le champ de recherches est à peine défriché et les archéologues de l'avenir ont encore de belles découvertes a faire à Chichen.

Le palais de las Monjas (fig. 11, 1[er] plan) est une construction considérable recouvrant un monticule artificiel élevé. Elle est composée de salles nombreuses, le tout couronné d'une terrasse où l'on accède encore par un grand escalier (voir fig. 12). Cette construction a été modifiée à différentes époques. C'est ainsi que l'extrémité de la façade Est et une de ses deux annexes avec leurs merveilleuses façades, couvertes de sculp-

tures, sont des adjonctions postérieures à la première érection du monument.

L'ornementation de ces façades rappelle

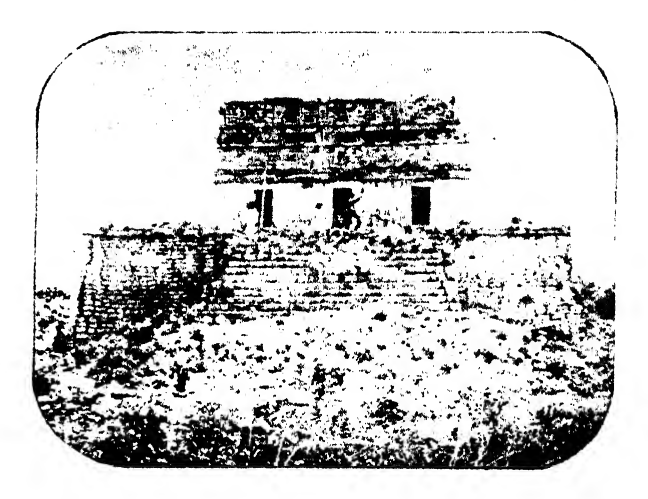


FIG. 12. — Chichen-Itza. Sommet du palais de las Monjas.

en plus riche encore, celle des palais d'Uxmal. Le mode de décoration est le même : il est réalisé au moyen de petits moellons diversement taillés, et incrustés dans la surface de la maçonnerie grossière formant les murs. Ils forment une assez forte saillie à la surface des murs et déterminent, par leur très habile arrangement, une série de véritables mosaïques. Là encore

nous retrouvons le masque d'Itzamna, avec son très long nez en forme de trompe, concourant à la décoration des faces et des angles des façades. Superposés les uns au-dessus des

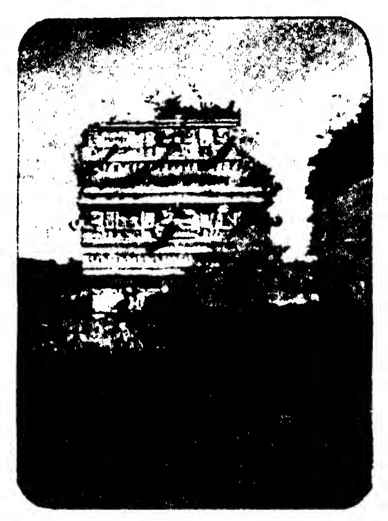


FIG. 13. — Palais de las Monjas à Chichen. Façade Ouest de la petite annexe.

autres à l'angle de la petite annexe, entourés de rinceaux, ils présentent le plus curieux aspect (v. fig. 13). Plus étrange encore est la façade surajoutée à l'aile Est de la *casa de las Monjas*. La figure 14 permettra de se rendre compte de l'aspect singulier de cette façade

surchargée d'ornements et dont l'aspect général rappelle absolument l'art hindou, modifié toutefois et avec un caractère assez spécial. C'est un des exemples qu'avec juste raison,

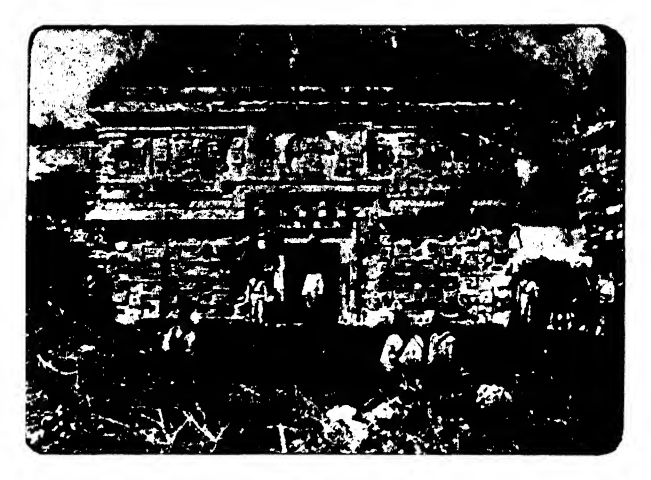


Fig. 14. — Façade de las Monjas, à Chichen. Extrémité de la façade Est.

on donne pour démontrer l'origine asiatique de l'art maya. Et, il faut bien le dire, sur place et *de visu*, l'impression en ce sens est encore plus nette que d'après les photographies.

Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur l'annexe la plus grande, peu décorée, nous allons visiter l'Akab-Tzib, assemblage de cham-

tres assez sombres, complètement enduites de stuc blanc et rouge et avec façades peu ornées.

Un peu plus loin, voilà la grande construction, fort en ruines d'ailleurs, du *Caracol*. Singulière tour circulaire à double paroi, élevée au-dessus d'un monticule artificiel et où l'on montait par un escalier en spirale. De cet escalier, soutenu par des poutres en bois très dur du pays, dont il reste encore des traces, il subsiste encore une partie. Il se termine d'une singulière façon en pénétrant dans le noyau central de la construction, où à nouveau il décrit une spirale à spires plus étroites. Il devait ensuite déboucher sur la plate-forme terminant le monument à la partie supérieure.

A l'Ouest du Caracol, deux ruines moins importantes et peu ornées, le Chichanchob avec ses petites salles à parois soigneusement recouvertes de stuc rouge, très bien conservé et où l'on aperçoit encore des traces de peintures.

Et maintenant, toujours à travers bois, nous avançons un peu vers l'Est. Brusquement s'ouvre sous nos pieds un grand gouffre, de plus de 150 mètres de largeur, à parois abruptes de 12 à 15 mètres de hauteur. Dans le fond

une belle eau verte. C'est la nappe souterraine qui apparaît, mise à nu par l'effondrement du plafond de l'énorme cloche constituant le gouffre. L'histoire prétend précisément que ce grand gouffre, comme celui un peu moins vaste que nous avons vu un peu plus tard au Nord de la ville, avaient été la raison de la construction de Chichen en ce point. Étangs sacrés comparables à ceux de l'Inde, fournissant, en quantité inépuisable, l'eau si rare au Yucatan; orifice du domaine souterrain des divinités; lieux mystérieux, ces grands cenotes étaient le but de pelerinages célèbres. On y précipitait des victimes humaines, on y lançait à profusion des offrandes de tous genres, le tout à l'adresse des dieux. Aussi l'exploration, à peine commencée et d'ailleurs fort difficile, de ces cenotes et surtout de celui du Nord, a-t-elle, paraît-il, déjà fourni des résultats intéressants à M. Thompson, propriétaire de l'hacienda de Chichen.

Mais nous continuons notre visite des monuments, en remontant, toujours à travers bois, vers le Nord-Ouest. Voici qu'au milieu des fourrés apparaît un escalier haut d'une dizaine de mètres; de chaque côté, formant une sorte

de haute rampe, le corps en pierre d'un serpent gigantesque dont la tête, longue de deux mètres et haute d'un mètre, encadre le bas de

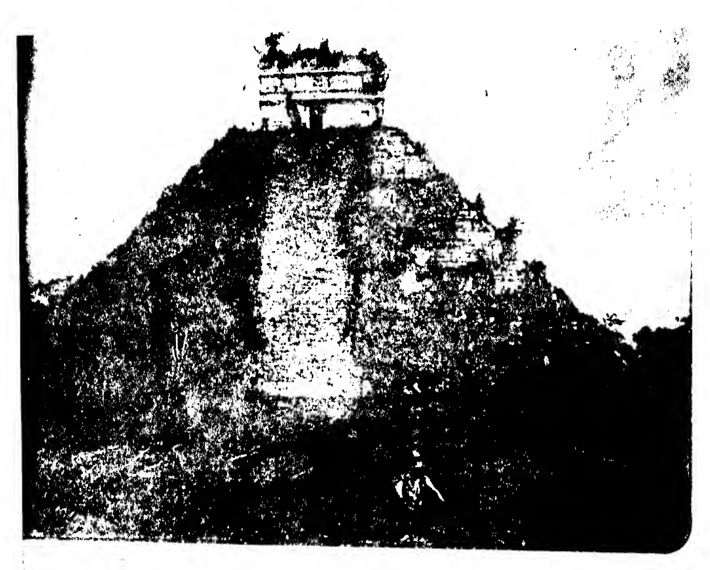


FIG. 15. — Le grand temple de Chichen au sommet de la grande pyramide.

l'escalier. En grimpant, non sans peine, en haut de cet escalier, on retrouve encore deux énormes têtes de serpents placées de chaque côté d'une petite plate-forme où était un autel.

Mais nous continuons notre visite malgré le soleil et la chaleur, nous passons à côté de monticules recouvrant des ruines de plusieurs monuments, non encore dégagés, puis le bois s'éclaircit et nous voici brusquement dans une grande clairière artificielle, où se dresse, majestueuse et saisissante, la grande pyramide, haute de 50 mètres, couronnée du temple principal (v. fig. 15). Sur chaque face, un large escalier monte jusqu'au temple. Celui de l'Ouest est parfaitement conservé, mais, comme à Uxmal, il est incliné à 60°. Si la montée en est assez facile, il n'en sera pas de même pour la descente.

L'entrée du temple est ornée de colonnes constituées par un corps de serpent dont la tête devait former la base. Au-dessus : de grosses poutres en bois dur, encore bien conservées par places, mais en d'autres fort rongées par le temps et menaçant de se rompre, ce qui entraînerait la chute d'une partie du plafond.

Il en est de même pour l'intérieur du monument qui devait être complètement enduit de stucs peints. Les linteaux des fenêtres (d'où la vue s'étend au loin sur toute la ville antique) sont sculptés et représentent ces

curieux guerriers dont le costume et le type



FIG. 16. — Entree du temple des Tigres. — Colonnes serpentiformes.

ethnique sont si particuliers et si différents des types aztèques.

Et maintenant il faut descendre; l'impression du haut de ces grands escaliers est plutôt vertigineuse. Mais nous y sommes déjà faits et, après avoir commencé à descendre de côté, nous terminons correctement et droit devant nous.

A quelques minutes du grand temple, se

dresse la ruine imposante du jeu de paume avec ses deux temples : le petit temple et le temple des Tigres. Le jeu de paume était limité

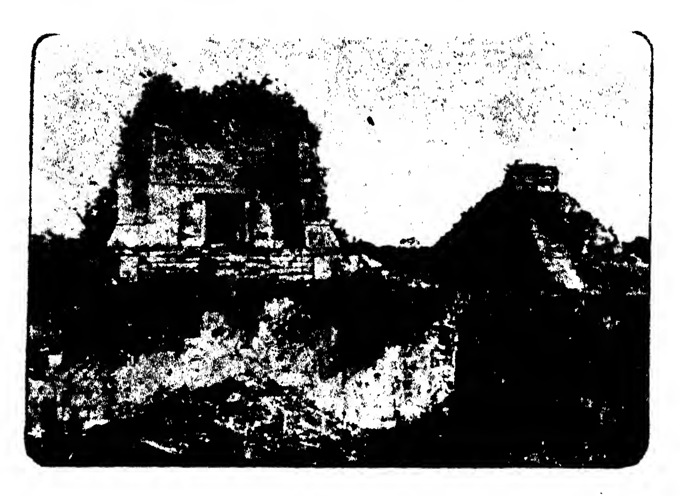


Fig. 17. — Le temple des Tigres, à gauche ; à droite, la grande pyramide de Chichen.

par deux hauts murs. Sur la paroi de celui de l'Est apparaît encore le grand anneau de pierre où le joueur de pelote devait faire passer la balle pour qu'il fût déclaré victorieux. Du jeu de paume la vue est merveilleuse : à gauche le temple des Tigres, dans le fond le grand temple perché sur son téocalli, puis la forêt toute sombre (v. fig. 17).

A l'entrée du jeu de paume, à l'Est aussi, se dresse, encore assez haut, le fameux temple des Tigres. En bas et du côté opposé au jeu de paume, subsiste une paroi et une petite partie de voûte d'une chambre complètement sculptée. Ces bas-reliefs célèbres représentent des guerriers, des accessoires, des ornements variés, sculptés en faible relief et qui étaient peints. Actuellement on n'aperçoit plus guère que les tons rouges ou jaunes et à peine quelques traces des verts et des bleus. Il y a quinze ans, quand miss Breton en a fait de remarquables aquarelles, les couleurs étaient bien plus vives. C'est grâce à elle, qu'au musée de l'Université à Philadelphie, les moulages de ces si importants documents ont pu être très exactement peints et constituent la meilleure reproduction que nous en ayons vue.

Et maintenant, nous contournons le monument et grimpons jusqu'à la chambre supérieure du temple des Tigres. L'aspect de l'entrée en est bien intéressant (v. fig. 16).

Les deux colonnes avec leurs têtes gigantesques de serpents sont bien conservées, surtout celle du Sud. Elles limitent un petit

vestibule qui conduit à une chambre dont les parois stuquées étaient entièrement recouvertes de fresques. Actuellement il ne subsiste que celles placées de chaque côté de la porte. Elles sont loin d'être aussi bien conservées que lorsque Maler les a dessinées il y a une vingtaine d'années, et même quand miss Breton les a relevées il y a quelque quinze ans. Sur le fond jaune-vert, se détachent de très nombreux personnages admirablement dessinés et colorés de divers tons : rouge, bleu, vert. Ce sont surtout des scènes de bataille ou des sujets religieux. Ces fresques sont les plus importantes qui subsistent de l'art maya. Malheureusement, bien que la salle soit fermée, elles se détruisent assez rapidement. J'ai pu m'en assurer en en reproduisant une partie et en la comparant aux aquarelles de miss Breton, au musée de Mexico.

Au moment de quitter ce temple, à la fin de la journée, nous avons été pris par un orage épouvantable et avons pu assister au merveilleux spectacle d'un orage dont les nôtres ne peuvent nous donner aucune idée, avec embrasement du ciel et gigantesques éclairs formant un fond de feu sur lequel se détachaient la

silhouette du temple des Tigres et celle du grand temple en haut de son téocalli (voir fig. 17). L'orage terminé, nous nous dirigeons vers l'hacienda, pataugeant dans plus de 15 centimètres d'eau, mais non sans jeter un coup d'œil sur le petit temple à l'extrémité du jeu de paume, ainsi que sur trois monuments en ruines situés à l'Est et d'ailleurs incomplètement fouillés : le temple des Cônes, celui des Tables et le groupe des colonnes qui ont fourni d'intéressantes sculptures, actuellement au musée de Mexico.

Mais la nuit est tombée, nous regagnons à grand peine l'hacienda, en marchant toujours en plein bois. Tout à coup une troupe de chevaux en liberté se précipitent dans le chemin et nous manquons d'être culbutés.

Enfin nous voici rentrés, et après un dîner ultra couleur locale, nous nous endormons non sans peine, éblouis par les lucioles et assourdis par les véritables hurlements de crapauds et de grenouilles pullulant dans les bassins de la cour et des jardins de l'hacienda, qui nous donnent un fantastique concert à quatre parties.

Le lendemain matin à 7 heures, nous repartons. Vers 11 heures nous sommes à Dzitas où

nous déjeunons, fort bien encore, chez Leal. A 2 heures nous reprenons notre train pour rentrer à 6 heures du soir à Mérida.

Vous venez de voir ce qu'étaient et ce que sont aujourd'hui ces deux grandes capitales de l'empire maya, Uxmal et Chichen-Itza et les curieux faits que révèle leur étude. Mais ce que je n'ai pas pu vous faire sentir, c'est l'extraordinaire impression que produisent ces majestueuses ruines, noyées dans l'océan de la forêt

Cette impression d'art et de pénétration de la vie antique, il faut l'avoir éprouvée : elle vous laisse un souvenir inoubliable et imprime à vos études une orientation toute spéciale.

Je serai fort heureux si j'ai pu, par mon trop long exposé, donner à quelques-uns d'entre vous l'idée de tenter l'aventure; je suis sûr qu'ils ne s'en repentiront pas!

LES CONTES POPULAIRES ÉGYPTIENS ET LA LITTÉRATURE HÉBRAÏQUE

PAR

SEYMOUR DE RICCI

Mesdames, Messieurs,

Avant de vous entretenir des rapports que peuvent présenter les contes populaires égyptiens et la littérature hébraïque, il ne sera peut-être pas absolument inutile que nous examinions ensemble en quoi consiste au juste cette dernière. Par suite de tendances que je dois m'interdire ici d'apprécier, les générations actuelles ne connaissent guère que de nom la théologie. L'Histoire Sainte elle-même se voit presque partout bannie des programmes.

La Bible, livre de chevet des Anglo-Saxons, est fort peu lue des Français du XX[e] siècle.

C'est pourtant dans ce Livre d'entre les livres que se trouve conservé tout ce qui nous est parvenu de l'ancienne littérature hébraïque. Si j'étais théologien, j'aurais à examiner jusqu'à quel point la lettre des Ecritures est d'inspiration divine ; comme je n'ai ici à étudier qu'un problème d'histoire littéraire, je laisserai le fond aux docteurs de l'Eglise pour ne m'attacher qu'à la forme, c'est-à-dire aux procédés de composition que décèle l'examen critique des textes.

Il n'est personne aujourd'hui, même parmi les critiques les plus conservateurs, qui attribue à Moïse lui-même les cinq livres qui portent son nom, dont la réunion forme le Pentateuque et qui sont : la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome. Le fait que la mort de Moïse est racontée dans le dernier de ces livres semble bien indiquer qu'il n'en est pas l'unique auteur. La date véritable de la rédaction du Pentateuque, tel que nous le possédons, n'est pas encore établie avec une exactitude suffisante ; on pense pourtant que les parties anciennes ne sont pas antérieures au X[e] siècle avant notre ère et que, cinq cents ans avant Jésus-Christ, les Juifs lisaient le Pentateuque à peu près tel qu'il nous est parvenu.

Une longue théorie de critiques dont les premiers furent Richard Simon, sous Louis XIV, et, au siècle suivant, le médecin nîmois Astruc, se sont attachés à découvrir dans le Pentateuque la trace plus ou moins effacée des documents antérieurs utilisés par les rédacteurs de ces cinq livres. C'est ainsi qu'ils ont reconnu que l'auteur de la Genèse avait démarqué tour à tour, dans une mosaïque patiente, deux Genèses antérieures dont l'une appelait Dieu *Elohim* et l'autre *Jéhovah*.

Dans les portions narratives de la Genèse, nous croyons constater l'influence très sensible d'une classe toute différente de documents : ces contes populaires égyptiens dont je désire vous entretenir aujourd'hui.

Nous avons quelque peine à nous représenter les Egyptiens de l'époque des Pyramides s'adonnant à une occupation aussi frivole que la lecture des romans. Comme le dit M. Maspero, les hauts personnages dont les momies reposent dans nos musées ont un renom de gravité si bien établi que personne ne les soupçonnerait d'avoir lu ou composé des romans, au temps où ils n'étaient encore momies qu'en espérance. Aussi, grand fut l'étonnement, quand, en 1852,

Emmanuel de Rougé traduisit dans la *Revue archéologique* un papyrus égyptien que venait d'acheter en Italie une Anglaise, Mme Elisabeth d'Orbiney. C'était une histoire fantastique où l'amour, la magie et la politique jouaient tour à tour leur rôle : on ne saurait mieux comparer ce *Conte des deux frères* qu'à un récit des Mille et une Nuits. Qu'on en juge par cette courte analyse. Il y avait une fois... car cette formule chère à notre enfance était déjà connue des conteurs pharaoniques — il y avait une fois, dis-je, deux frères, l'aîné, marié, Anoupou ; le cadet, célibataire, Bitiou. Un jour que l'aîné était aux champs, sa femme tenta de séduire le jeune Bitiou. Comme celui-ci repoussait ses avances avec horreur, l'épouse, piquée de ce refus, médita la plus cruelle des vengeances : quand Anoupou rentra, il trouva sa femme « gisante et dolente comme de violence » et comme elle accusait Bitiou, le frère aîné aiguisa son couteau et attendit, caché derrière la porte, le retour du cadet. Celui-ci revint avec ses bestiaux : une de ses vaches reçut le don de la parole juste à temps pour épargner à son maître une mort imméritée. Celui-ci s'enfuit et un dieu secourable plaça entre le fuyard

et le poursuivant une eau immense, remplie de crocodiles. De l'autre rive, Bitiou annonça qu'il allait se retirer dans le Val de l'Acacia. « J'arracherai mon cœur par magie afin de le placer sur le sommet de l'Acacia ; et, lorsqu'on coupera l'Acacia et que mon cœur sera tombé à terre, tu viendras le chercher. Quand tu passerais sept années à le chercher, ne te rebute pas ; mais, une fois que tu l'auras trouvé, mets-le dans un vase d'eau fraîche : certes je vivrai de nouveau, je rendrai le mal qu'on m'aura fait. Or, tu sauras qu'il m'arrive quelque chose, lorsqu'on te mettra une cruche de bière dans la main et qu'elle jettera de l'écume ; on t'en donnera une autre de vin et elle se troublera. Ne demeure pas certes, après que cela te sera arrivé. » Il s'en alla au Val de l'Acacia, et son grand frère retourna à sa maison, la main sur sa tête, barbouillé de poussière. Lorsqu'il fut arrivé à sa maison, il tua sa femme, il la jeta aux chiens, et il demeura en deuil de son frère cadet. » Voici donc Bitiou dans son ermitage du Val de l'Acacia, avec son cœur placé au sommet de l'arbre. Pour égayer sa solitude, les dieux lui fabriquent une compagne « belle en ses membres plus

que toute femme ». Par une inexcusable imprudence, Bitiou lui révéla le secret de son cœur enchanté et lui défendit de sortir de peur que le Nil ne l'emportât. Digne fille d'Eve elle désobéit à son époux ; mais le Nil ne put lui ravir qu'une tresse de ses cheveux. Comme la pantoufle de Cendrillon, cette tresse tomba entre les mains du roi qui en fit rechercher la propriétaire. Une expédition envoyée à sa recherche la ramena au palais ; une fois élevée au rang de favorite, l'ingrate n'eut rien de plus pressé que de livrer au roi le secret de l'Acacia : l'arbre fut abattu et Bitiou mourut aussitôt. Mais laissons parler le conteur. « Et quand la terre s'éclaira et qu'un second jour fut, après que l'Acacia eut été coupé, comme Anoupou, le grand frère de Bitiou, entrait dans sa maison et s'asseyait, ayant lavé ses mains on lui donna une cruche de bière et elle jeta de l'écume, on lui en donna une autre de vin et elle se troubla de lie. Il saisit un bâton avec ses sandales, aussi ses vêtements avec ses armes ; il se mit à marcher vers le Val de l'Acacia. il entra dans la ville de son frère cadet, et il trouva son frère cadet couché sur son cadre, mort. Il pleura, quand il aperçut son frère cadet

couché et bien mort ; il s'en alla pour chercher le cœur de son frère cadet sous l'Acacia à l'abri duquel son frère cadet couchait le soir, il consuma trois années à le rechercher sans le trouver. Et il entamait la quatrième année, lorsque, son cœur désirant venir en Egypte, il dit : « J'irai demain » ; ainsi dit-il en son cœur. Et quand la terre s'éclaira et qu'un second jour fut, il alla sous l'Acacia et il passa la journée à chercher : tandis qu'il revenait le soir, et qu'il regardait autour de lui pour chercher de nouveau, il trouva une graine, il revint avec elle, et voici, c'était le cœur de son frère cadet. Il apporta une tasse d'eau fraîche, il l'y jeta, il s'assit selon son habitude de chaque jour. Et lorsque la nuit fut, le cœur ayant absorbé l'eau, Bitiou tressaillit de tous ses membres, et il se mit à regarder tristement son grand frère, tandis que son cœur était dans la tasse. Anoupou, le grand frère, saisit la tasse d'eau fraîche où était le cœur de son cadet ; celui-ci but et son cœur fut en place, et lui devint comme il était autrefois. »

Bitiou ressuscité ne pense qu'à sa vengeance, il se transforme en taureau sacré et se fait amener au palais. A la première occasion il

s'arrête devant l'infidèle et lui dit : « Je suis Bitiou ; tu savais bien quand tu faisais abattre l'Acacia par Pharaon que c'était me mettre à mal si bien que je ne pusse plus vivre ; mais vois, je vis pourtant, je suis taureau ». La favorite effrayée obtint du roi la mort de cet animal redoutable ; mais tandis qu'on l'égorgeait, deux gouttes de son sang tombèrent à terre et il jaillit du sol, à cette place, deux grands arbres, deux superbes perséas. Comme le taureau, le perséa dévoila à la favorite sa véritable personnalité ; le roi, toujours complaisant, fit abattre les deux arbres, mais un copeau s'envola jusque dans la bouche de la femme. Bientôt elle mit au monde un fils qui hérita du trône à la mort du Pharaon. Le jour de son couronnement il réunit ses sujets, leur fit savoir qu'il était en réalité une réincarnation de Bitiou, leur conta son histoire et châtia l'infidèle.

Ce conte n'est pas unique en son genre ; on en connaît à l'heure actuelle une vingtaine ; M. Maspero les a réunis dans un charmant volume que je ne saurais trop vous conseiller de lire. C'est là que vous trouverez l'histoire du « Roi Khoufoui et des magiciens », déchiffrée

par M. Erman dans un papyrus de Berlin, le Conte du Saunier, celui du Prince prédestiné, le Voyage d'Ounamounou, l'Emprise de la Cuirasse, le Roman de Satni, d'autres encore que je ne puis analyser ici et que vous lirez dans le volume que je viens de vous indiquer.

Le plus important, pour le sujet qui nous préoccupe, est le roman de Sinouhit, sur lequel je vous demanderai la permission d'insister un peu plus longuement. C'est l'autobiographie d'un certain Sinouhit qui vivait en Egypte, sous la XIIe dynastie, quelques vingt-cinq siècles avant notre ère. Notre héros nous raconte qu'il était surintendant du palais d'une princesse royale nommée Nofrit, fille du roi Amenemhat Ier. L'action s'ouvre au moment de la mort du vieux Pharaon ; l'héritier du trône, Sanouosrit Ier — les Egyptologues l'appelaient autrefois Ousertesen, mais nous avons changé tout cela — qui était d'ailleurs, depuis dix ans, associé au pouvoir, guerroyait à ce moment contre les Libyens du désert occidental. Par hasard Sinouhit surprit la nouvelle fatale que l'on apportait au jeune prince ; pour des raisons qu'il ne nous explique pas, il crut sa vie en

danger, une grande frayeur le saisit et il s'enfuit précipitamment :

« Mon cœur se fendit, les bras me tombèrent ; la peur du roi s'abattit sur tous mes membres, je me dérobai en tours et en détours pour chercher une place où me cacher ; me glissant entre deux buissons, afin de me frayer une route où marcher, je cheminai en remontant vers le Sud ; mais je ne me dis pas : « Je rejoindrai le palais », car j'ignorais si la guerre y avait déjà éclaté. Sans dire un souhait de vie pour ce palais, je tournai le dos au canton de Sycomore. J'atteignis Shi-Sanofroui et j'y passai la journée dans un champ de la plaine, puis je repartis quand il faisait encore jour et je voyageai : un homme qui se tenait à l'orée du chemin me demanda merci, car il avait peur. Vers le temps du souper, j'approchai de la ville de Nagaou, je traversai l'eau sur un chaland sans gouvernail, grâce au vent d'ouest, et je passai à l'orient, au canton de Iaoukou, près de la déesse Harouît, maîtresse de la Montagne Rouge ; puis, faisant route à pied vers le Nord, je gagnai la muraille du Prince, qui a été construite pour repousser les Saatiou et pour écraser les Nomiou-Shaiou ; je me tins courbé dans

un buisson de peur d'être vu par la garde qui guette sur le sommet de la forteresse, relevée chaque jour. Je me mis en route à la nuit et le lendemain, à l'aube, j'atteignis Pouteni et je me reposai au lac de Qamouréi. Alors la soif fondit sur moi ; je défaillis ; mon gosier râla et je me disais déjà : « C'est le goût de la mort. » Quand je relevai mon cœur et je rassemblai mes membres, j'entendis la voix forte d'un troupeau. Les Bédouins m'aperçurent, et un de leurs cheikhs qui avait séjourné en Egypte me reconnut : voici qu'il me donna de l'eau et me fit cuire du lait, puis j'allai avec lui dans sa tribu et ils me rendirent le service de me passer de contrée en contrée. J'évitai le pays de Souânou, je courus au-pays de Kadimâ et j'y demeurai un an et demi. »

Puis après quelques détails que je passe, Sinouhit continue :

« Le chef de Tonou me maria avec sa fille aînée, et il accorda que je choisisse pour moi, dans son pays, parmi le meilleur de ce qu'il possédait sur la frontière d'un pays voisin. C'est une terre excellente, Iaade est son nom. Il y a des figues en elle et des raisins ; le vin y est en plus grande quantité que l'eau ; abondant y est

le miel, l'huile à plentée, et toutes sortes de fruits y sont sur ses arbres : on y a de l'orge et du froment sans limites, et toute espèce de bestiaux. Et de grands privilèges me furent conférés quand le prince vint à mon intention, et qu'il m'installa prince d'une tribu au meilleur de son pays. J'eus du pain pour ordinaire et du vin pour chaque jour, de la viande bouillie, de la volaille pour rôti ; plus le gibier du pays qu'on prenait pour moi ou qu'on me présentait, en outre de ce que me rapportaient mes chiens de chasse. On me faisait beaucoup de gâteaux et du lait cuit de toutes manières. Je passai des années nombreuses : mes enfants devinrent des forts, chacun maîtrisant sa tribu. Le messager qui descendait du Nord ou qui remontait au Sud vers l'Egypte, accourait vers moi, car j'accueillais bien tout le monde ; je donnais de l'eau à l'altéré ; je remettais en route le voyageur égaré ; je réprimais le brigand. Les Bédouins qui s'en allaient au loin pour battre et pour dompter les princes des pays étrangers, je dirigeais leurs expéditions : car ce prince de Tonou, il accorda que je fusse pendant de longues années le général de ses soldats. Tout pays contre lequel je marchais,

quand je me précipitais sur lui, on tremblait aux pâturages au bord de ses puits ; je prenais ses bestiaux, j'emmenais ses vassaux et j'enlevais leurs esclaves, je tuais ses hommes. Par mon glaive, par mon arc, par mes marches, par mes plans bien conçus, je gagnai le cœur de mon prince et il m'aima quand il connut ma vaillance ; il me fit le chef de ses enfants quand il vit la verdeur de mes bras. »

Mais bientôt Sinouhit éprouva le désir de revoir l'Egypte et le fit savoir au roi :

« Or donc le dieu s'est montré gracieux à qui s'est appuyé sur lui, et qui avait fui en terre étrangère, si bien qu'aujourd'hui son cœur est joyeux. Un fugitif s'était enfui en son temps et maintenant on me rend bon témoignage à la cour d'Egypte. Un chemineau avait cheminé, mourant de faim, et maintenant je donne du pain à mon prochain. Un pauvre hère avait quitté son pays tout nu, et moi, je suis éclatant de vêtements de lin fin ? Quelqu'un faisait ses courses lui-même, faute d'avoir qui envoyer, et moi, je possède des serfs nombreux. Ma maison est belle, mon domaine large, on se souvient de moi au palais du roi. O vous tous, Dieux qui m'avez prédestiné à fuir, soyez-moi gracieux,

ramenez-moi au palais, accordez-moi de revoir le lieu où mon cœur séjourne. Quel bonheur si mon cœur reposait un jour au pays où je suis né. Allons, que désormais la bonne fortune me dure; que le Dieu me donne sa grâce, qu'il agisse ainsi qu'il convient pour confirmer l'état où j'ai atteint et qu'il soit compatissant envers qui s'est sauvé pour vivre sur la terre étrangère. N'est-il pas aujourd'hui apaisé ? Il écoute celui qui prie au loin et il se tourne vers l'endroit où le suppliant a frappé la terre, vers le lieu d'où il l'avait amené. Que le roi d'Egypte me soit favorable pour que je vive de ses dons et que je rende mes devoirs à la Régente de la terre qui est dans son palais, et que j'entende les recommandations de ses enfants. Ah ! que mes membres se rajeunissent ; car maintenant la vieillesse vient, la faiblesse m'a envahi, mes deux yeux ne se rappellent plus ce qu'ils voient, mes bras pendent, mes jambes refusent le service, mon cœur s'arrête : le trépas s'approche et bientôt on m'emmènera aux Villes éternelles. »

Le roi Sanouosrit exauça la prière de l'exilé et lui écrivit une longue lettre que nous conserve le papyrus et à laquelle Sinouhit fit une

éloquente réponse. On le ramena en grande pompe en Egypte, on lui fit au palais une réception princière et notre héros, satisfait d'être revenu dans sa patrie, put songer désormais à se bâtir une demeure éternelle.

On me fonda une pyramide en pierre au milieu des pyramides funéraires ; le chef des arpenteurs de Sa Majesté en choisit le terrain, le chef des gens au collier en dessina la décoration, le chef des tailleurs de pierre la sculpta, le chef des travaux qu'on exécute dans la nécropole parcourut la terre d'Egypte pour l'appareil funèbre. Je donnai le mobilier, faisant les agencements nécessaires dans la pyramide même, quand je donnai des terres prises sur les bois royaux et un bourg ; comme on fait aux amis du premier rang, ma statue fut lamée d'or avec une jupe de vermeil, et ce fut Sa Majesté qui la fit faire. Ce n'est pas un homme du commun à qui on en eût fait autant, et je suis dans la faveur du roi jusqu'à ce que vienne pour moi le jour du trépas. C'est fini du commencement jusqu'à la fin comme ça a été trouvé dans le livre.

Tel est le roman de Sinouhit. Le seul point qui reste obscur, est la raison véritable de sa

fuite au désert. Il est probable qu'elle devait être trop connue du public égyptien pour que le conteur eût besoin de se montrer très explicite. M. Maspero se demande si une tradition barbare n'exigeait pas la mise à mort de tout indiscret à qui le hasard apprenait avant l'heure le trépas d'un Pharaon. Un égyptologue anglais, M. Flinders Petrie, nous semble avoir serré de près la vérité dans une hypothèse fort ingénieuse qu'il a émise il y a quelques années. Sinouhit serait un fils du roi Amenemhat, un frère de Sanouosrit Ier. Apprenant que celui-ci montait sur le trône, Sinouhit aurait craint que le nouveau Pharaon, suivant une coutume bien orientale, ne mît à mort tous ses cohéritiers ; il aurait cherché son salut dans la fuite. Cette hypothèse expliquerait également l'intérêt que la princesse Nofrit portait à l'exilé et nous ferait comprendre pourquoi Sinouhit, rentrant en Egypte, dut laisser ses enfants parmi les Bédouins.

Permettez-moi maintenant d'ouvrir le livre de l'Exode au deuxième chapitre :

1. Or un homme de la maison de Lévi s'en alla, et prit une fille de Lévi.

2. Laquelle conçut et enfanta un fils ; et

D'autre part, toutes ces explications ont pour point de départ une manière spéciale, tout-à-fait arbitraire, de présenter les choses.

Il semble, s'il faut en croire les théories que je viens de résumer, que les Égyptiens aient commencé par se figurer des dieux ayant chacun un caractère bien particulier, bien tranché, bien délimité. L'un aurait été le soleil, l'autre aurait symbolisé la puissance génésique, un troisième la vigilance, un quatrième la force créatrice. Puis, dans la suite, on aurait recherché quel animal pouvait le mieux être mis en rapport avec le soleil, avec la puissance génésique, avec la vigilance, avec la force créatrice, et l'on se serait arrêté au faucon, qui plane dans l'espace comme le soleil ; au taureau et au bélier, mâles actifs et infatigables ; au lièvre, qui ne dort jamais que d'un œil ; au scarabée, qui naît d'une larve inerte.

Ces rapprochements, en somme, n'ont qu'une importance relative et on peut les prendre pour ce qu'ils valent, mais, ce qui est plus grave, c'est ce fait que l'on admet, sans la moindre preuve et sans la moindre discussion, sans même songer qu'il y a là une question primordiale à résoudre, l'antériorité des dieux par

rapport aux animaux divins. On trouve tout simple et tout naturel que les Égyptiens, ayant conçu d'abord un dieu Thot, spécialement adonné aux sciences exactes, aient ensuite consacré à ce dieu l'ibis, parce que cet oiseau avait découvert sans s'en douter le triangle équilatéral. La chose, en effet, est simple, et naturelle, et, de plus, tout-à-fait amusante et ingénieuse. Mais en résulte-t-il qu'elle soit exacte, puisqu'aucun texte, puisqu'aucun document n'en démontre l'exactitude ?

Si quelque contradicteur venait soutenir que les Égyptiens ont d'abord adoré l'ibis, puis que, trouvant à la longue ce culte trop matériel et trop grossier, ils ont ensuite tiré de cet oiseau un dieu à tête d'ibis auquel ils ont attribué comme caractère distinctif quelque particularité propre à l'animal qui lui avait donné naissance, quelle objection pourrait-on opposer à ce contradicteur ? Tout au plus pourrait-on lui réclamer des arguments. Mais il serait en droit d'en réclamer, de son côté, en faveur de l'opinion contraire à la sienne, et l'on serait bien en peine de lui en fournir.

En somme, la question de l'origine du culte des animaux en Égypte serait insoluble, si,

voyant qu'il était beau, elle le cacha pendant trois mois ;

3. Mais ne le pouvant tenir caché plus longtemps, elle prit un coffret de joncs et l'enduisit de bitume et de poix, et mit l'enfant dedans et le posa parmi des roseaux sur le bord du fleuve.

4. Et la sœur de cet enfant se tenait loin pour savoir ce qu'il en arriverait.

5. Or la fille de Pharaon descendit à la rivière pour se baigner et ses filles se promenaient sur le bord de la rivière ; et, ayant vu le coffret au milieu des roseaux, elle envoya une de ses servantes pour le prendre.

6. Et l'ayant ouvert, elle vit l'enfant ; et voici : l'enfant pleurait et elle en fut touchée de compassion, et dit : « C'est un des enfants de ces Hébreux. »

7. Alors la sœur de l'enfant dit à la fille de Pharaon : « Irai-je appeler une femme d'entre les Hébreues qui allaite, et elle t'allaitera cet enfant ? »

8. Et la fille de Pharaon lui répondit : « Va ». Et la jeune fille s'en alla et elle appela la mère de l'enfant.

9. Et la fille de Pharaon lui dit : « Emporte

cet enfant, et n[illegible], et je te donnerai ton salaire. » Et la [illegible]t l'enfant et l'allaita.

10. Quand l'[illegible]ut devenu grand, elle l'amena à la fille de Pharaon ; et il lui fut pour fils, et elle le nomma Moïse, parce que, dit-elle, je l'ai *tiré des eaux*.

11. Or il arriva en ce temps-là que Moïse étant devenu grand sortit vers ses frères, et vit leurs travaux ; il vit aussi un Egyptien qui frappait un Hébreu d'entre ses frères ;

12. Et ayant regardé çà et là et voyant qu'il n'y avait personne, il tua l'Egyptien et le cacha dans le sable.

13. Il sortit encore le second jour ; et voici que deux hommes hébreux se querellaient, et il dit à celui qui avait tort : « Pourquoi frappes-tu ton prochain ? »

14. Lequel répondit : « Qui t'a établi prince et juge sur nous ? Veux-tu me tuer comme tu as tué l'Egyptien ? » Et Moïse craignit, et dit : « Certainement le fait est connu. »

15. Or Pharaon ayant appris ce fait-là, chercha à faire mourir Moïse ; mais Moïse s'enfuit de devant Pharaon, et s'arrêta au pays de Madian, et s'assit près d'un puits.

16. Or le sacrificateur de Madian avait sept

filles qui vinrent puiser d[illegible]eau, et elles emplirent les auges po[illegible]er le troupeau de leur père ;

17. Mais des bergers [illegible]rent qui les chassèrent ; et Moïse se leva et les secourut, et abreuva leur troupeau.

18. Et quand elles furent revenues chez Rehuël leur père, il leur dit : « Comment êtes-vous revenues si tôt aujourd'hui ? »

19. Elles répondirent : « Un homme égyptien nous a délivrées de la main des bergers, et même il nous a puisé abondamment de l'eau et a abreuvé le troupeau. »

20. Et il dit à ses filles : « Où est-il ? Pourquoi avez-vous laissé ainsi cet homme ? Appelez-le et qu'il mange du pain. »

21. Et Moïse s'accorda de demeurer avec cet homme-là, qui donna Séphora, sa fille, à Moïse.

22. Et elle enfanta un fils et il le nomma Guerson, à cause, dit-il, que j'ai séjourné dans un pays étranger. »

Sans même que j'aie besoin de vous la faire remarquer, vous avez tous saisi la curieuse ressemblance que présentent l'histoire de Moïse et celle de Sinouhit. A partir du moment où Moïse a tué l'Egyptien, sa conduite devient en

tout point semblable à celle du héros de notre conte. C'est également pour échapper à la colère d'un Pharaon que Moïse s'enfuit au pays de Madian. Tout comme à Sinouhit, les Bédouins lui font bon accueil et Rehuël le prend pour gendre, tout comme le chef de Tonou marie Sinouhit avec sa fille aînée. J'ai eu beau feuilleter les commentaires de l'Exode, je ne vois pas qu'un seul des interprètes modernes du texte sacré ait encore eu l'idée de ce rapprochement. Nous verrons tout à l'heure le parti que je crois pouvoir en tirer.

Le respect que m'inspire une partie de mon auditoire — *maxima debetur puellis reverentia* — m'empêche d'insister sur un autre rapprochement que beaucoup d'entre vous avez sans doute fait, tandis que j'analysais tout à l'heure le *Conte des deux frères*. N'y avez-vous pas reconnu, racontée presque dans les mêmes termes, l'aventure bien connue de Joseph et de la femme de Putiphar ? C'est là d'ailleurs un thème commun au folkore de plus d'un pays, depuis la Grèce, avec Hippolyte et Bellérophon, jusqu'à l'Arabie des Mille et une Nuits. Si les exemples connus de la littérature populaire égyptienne n'étaient pas si rares et si fragmen-

taires, ce sont tous les autres épisodes des légendes de Joseph que nous pourrions espérer y retrouver. Quoi de plus égyption, par exemple, que la rivalité de Moïse et des magiciens du Pharaon ? Quoi de plus égyptien encore que l'histoire de Joseph interprétant les songes du roi ? Mais tant qu'on n'aura pas découvert les parallèles pharaoniques de ces épisodes, nous ne pourrons déduire de cette constatation aucune conclusion qui ne soit hypothétique.

Les rapprochements que je viens de vous signaler vous ont peut-être paru, comme on dit, suggestifs : c'est-à-dire qu'ils font travailler votre esprit, sans que vous voyiez du premier coup avec exactitude quels résultats historiques il sera possible d'en tirer. Continuons ensemble, si vous le voulez bien, ce travail de l'esprit ; examinons les données que je vous ai énumérées tout à l'heure et voyons à quelles conclusions elles nous amènent. Je vous ai dit en commençant que les parties les plus anciennes du Pentateuque sont généralement considérées par les critiques les plus modérés comme postérieures de quatre ou cinq siècles aux plus récents des événements dont elles contiennent le récit. On ne saurait donc exiger

de ces textes l'exactitude historique, au sens où nous l'entendons ; nous pouvons à peine demander à leur rédacteur qu'il ait fait véritablement œuvre d'historien. Il n'a pu fonder ses récits que sur un ensemble de légendes qu'il avait à sa disposition ; recherchons ensemble quelles pouvaient être ces légendes et quelle est la méthode de travail que nous pouvons supposer à cet historien des premiers âges.

Il semble que les rédacteurs de la Genèse et de l'Exode, ne trouvant dans les traditions hébraïques qu'une documentation insuffisante, ont largement puisé dans l'inépuisable grenier des légendes égyptiennes qui, à une époque où l'Egypte était en communication perpétuelle avec la Syrie, étaient bien loin de lui être inaccessibles. A cette époque la frontière entre l'histoire et la fiction n'était pas encore délimitée : plus d'un lecteur des contes égyptiens devait les considérer comme des récits véridiques. Notre Hébreu y rechercha donc tout ce qui lui paraissait pouvoir se rapporter aux Israélites et l'inséra dans son ouvrage, en l'adaptant tant bien que mal aux données que lui fournissaient ses traditions nationales.

Mais, me direz-vous, vous prêtez à cet his-

torien une méthode bien singulière. Croyez-vous qu'un écrivain sérieux, rédigeant un texte dont il ne pouvait se dissimuler l'importance, fût capable d'employer une méthode aussi profondément éloignée des nôtres ? Je n'hésite pas à vous répondre par l'affirmative, et, comme mon affirmation n'a de poids que si je l'appuie d'un exemple probant, je vais vous montrer comment, moins de trois siècles avant notre ère, le plus savant des Egyptiens, le célèbre Manéthon, s'y prenait pour écrire l'histoire de Moïse. Agissant absolument comme je crois que l'ont fait les rédacteurs du Pentateuque, il a pris dans la littérature populaire égyptienne un conte que je vais vous résumer, et dans lequel, selon lui, il était question des Israélites et de leur séjour en Egypte. Après l'avoir entendu, vous me direz si l'opinion de Manéthon vous paraît fondée ou même raisonnable.

Il y avait une fois un roi d'Egypte nommé Aménophis ; ce prince, à l'instar d'Horus, son glorieux et divin prédécesseur, eut le désir de voir face à face les dieux auxquels il adressait des prières et des sacrifices — curiosité bien légitime et bien rarement satisfaite depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours. Il s'a-

dressa au plus sage d'entre les Egyptiens, Aménophis, fils de Papis. Celui-ci lui répondit que son vœu ne pouvait être exaucé qu'à la condition de chasser d'Egypte tous ceux dont le corps était souillé par la lèpre ou par quelque autre impureté. Le roi y consentit avec empressement : quatre vingt mille Impurs furent bannis par son ordre et envoyés aux carrières situées entre le Nil et la mer Rouge. Mais Aménophis, fils de Papis, n'avait pas annoncé au roi tout ce que sa sagesse prophétique lui avait permis de prévoir. Il craignait d'apprendre à son maître qu'il se trouvait encore des Impurs jusque dans les rangs du sacerdoce ; il savait d'autre part de par sa science qu'une nation étrangère allait venir au secours des Impurs et les rendre maîtres de l'Egypte pendant treize années. Le prophète de malheur qui aurait risqué de semblables prédictions aurait payé sa franchise de sa vie ; notre Sage crut prudent de devancer les événements ; il se donna la mort, tout en laissant à son souverain un mémoire détaillé sur les malheurs qui menaçaient l'Egypte. Le roi fut inconsolable et on le comprend. Cependant, fatigués de travailler dans les carrières, les Impurs demandèrent, et obtinrent qu'on leur

donnât pour résidence la place forte d'Aouaris, l'ancienne capitale des Hyksos, demeurée déserte depuis leur expulsion d'Egypte. Une fois maîtres de cette place, ils n'eurent rien de plus pressé que de se choisir un chef, un prêtre d'Héliopolis du nom d'Osarsiph. Celui-ci commença par donner à ses partisans un code nouveau, puis il s'assura l'alliance de tous les Hyksos qui infestaient encore la frontière de Syrie. Le roi Aménophis, sachant par les prédictions que les Impurs seraient les maîtres pendant treize ans, renonça à leur livrer bataille et leur abandonna le pays : il se retira en Ethiopie avec ses dieux, ses prêtres, ses soldats et un bon nombre de ses sujets. Treize ans après il revint en Egypte et en chassa les envahisseurs.

Telle est dans ses grandes lignes l'histoire d'Osarsiph. Savez-vous comment Manéthon, antisémite violent, la rattache à ce que le Pentateuque lui apprend de Moïse ? Tout simplement en identifiant, sans hésiter, les Impurs et les Juifs, et en racontant, de son crû, bien entendu, que le prêtre d'Héliopolis, une fois devenu chef des Impurs, changea son nom

d'Osarsiph[1] en celui de Moïse. C'est ainsi qu'on écrivait l'histoire sainte sous le règne de Ptolémée Philadelphe. L'excellent Josèphe qui nous a rendu le grand service de nous conserver tout ce passage de Manéthon, n'avait guère plus de sens critique que le prêtre égyptien. Selon lui, c'est dans un autre chapitre des livres de Manéthon que se trouve l'histoire du séjour en Egypte des Israélites. Pour lui, les Israélites et les Hyksos ne font qu'un.

Vous connaissez tous l'histoire de ces envahisseurs, de ces Pasteurs qui pendant plusieurs siècles occupèrent l'Egypte jusqu'à l'époque où le roi Ahmès les chassant, délivra son pays et fonda la XVIII[e] dynastie. Vous savez tous aussi qu'ils n'ont rien de commun avec les Israélites qui, eux, n'ont jamais conquis l'Egypte. Ces difficultés n'arrêtent pas Josèphe. Tout lui est bon pour corser son récit.

Dans ses *Antiquités Judaïques*, il nous donne, sur le séjour de Moïse en Egypte, bien d'autres détails que ceux que lui fournissait l'Exode. Les uns sont de simples développements de rhé-

1. Ce que Manéthon ne savait pas et ce que nous savons aujourd'hui, c'est que le nom d'Osar-siph est identique à celui de Jo-seph : l'élément initial est d'une part Osar (Osiris), et de l'autre Io (Jehovah).

torique, indignes de retenir notre attention; d'autres, au contraire, complètent d'une façon curieuse la légende biblique de Moïse et lui donnent une couleur de plus en plus égyptienne. Dans l'Exode, le Pharaon ordonne de mettre à mort les petits Israélites pour les empêcher de se multiplier; chez Josèphe (tradition dont on retrouve des traces dans le Talmud), si le roi prend cette mesure barbare, c'est pour éviter l'accomplissement d'une prédiction funeste : un des scribes sacrés lui avait annoncé la naissance prochaine d'un jeune Israélite destiné à délivrer ses concitoyens du joug égyptien. Pour tuer à coup sûr cet enfant, le roi fait mettre à mort tous les enfants mâles, comme devait le faire Hérode treize siècles plus tard, si tant est que les Innocents aient jamais été massacrés. Du reste, si Pharaon avait voulu empêcher la propagation de l'espèce, la mise à mort des filles était une méthode bien plus sûre que celle qui consistait à supprimer les garçons.

Poursuivons la lecture de Josèphe : la fille de Pharaon qui recueille le jeune Moïse, prend ici un nom, elle s'appelle Termuthis, nom parfaitement égyptien et tiré à coup sûr de quelque

conte égyptien perdu. Elle adopte Moïse comme son fils, détail qui est déjà dans l'Exode. Elle veut en faire l'héritier du trône. Le Pharaon. avec complaisance, seconde ses desseins et lui met même sur la tête sa couronne : l'enfant l'arrache et la foule aux pieds, acte où les prêtres égyptiens voient un mauvais présage. On veut le mettre à mort, mais Termuthis le cache et ne le produit au grand jour que plusieurs années après, alors que les Ethiopiens ont envahi le pays : le jeune Moïse se met à la tête des armées égyptiennes, repousse les envahisseurs jusque dans leur propre pays et après plusieurs incidents finit par épouser Tharbis. fille du roi des Ethiopiens. De nouveau, nous entrevoyons que Josèphe a enrichi son récit d'épisodes empruntés à des contes égyptiens dont Moïse, à l'origine, n'était nullement le héros. Ce qui suit est plus important encore Dans l'Exode, Moïse s'enfuit après avoir tué un Egyptien. Il y a là entre le texte hébreu et le roman de Sinouhit une différence importante Josèphe ne connait rien de ce meurtre : selon lui, le roi, à l'instigation des scribes sacrés et craignant l'ambition du jeune vainqueur des Ethiopiens, décide de mettre à mort celui qui

lui causait ombrage. Mais Moïse s'échappe en secret, et les grandes routes étant surveillées, il s'enfuit à travers les déserts, bravant la faim. Voilà des traits que nous avons vus dans le roman de Sinouhit et qui manquent dans l'Exode. Il nous paraît donc vraisemblable que bien des détails de la légende de Joseph et de Moïse ont été empruntés par le rédacteur du Pentateuque à des contes égyptiens qu'il prenait pour de l'histoire véritable. Il est d'ailleurs certain que les relations incessantes de l'Égypte et de la Syrie, relations tantôt hostiles, tantôt commerciales, ont dû rendre familières aux commerçants syriens les légendes nées sur les bords du Nil. A l'appui de cette manière de voir, je vous ai montré tout le parti qu'ont tiré de ces mêmes contes pharaoniques un défenseur des Juifs, Flavius Josèphe, et un antisémite égyptien, le prêtre Manéthon.

Jusqu'ici je crois ne m'être avancé que sur le terrain solide des déductions légitimes ; risquons-nous maintenant sur le sol fragile des hypothèses. Vous n'êtes pas sans avoir rapproché la naissance merveilleuse de Moïse, des légendes analogues qui ont cours sur l'enfance de bien des hommes célèbres, pour ne citer

que Sargon d'Agané ou Romulus et Rémus. Vous avez peut-être observé d'autre part qu'il y a entre Sinouhit et Moïse une différence essentielle : l'un est de modeste extraction, fils d'une humble Israélite ; l'autre est né sur les marches du trône, si nous acceptons l'explication de M. Petrie qui fait de Sinouhit le propre frère de Sanouosrit Ier. J'entrevois une manière de concilier ces deux variantes de ce qui me paraît être au fond une seule et même légende. Elle m'est fournie par la réponse d'une gamine précoce qui, interrogée au catéchisme sur « Qui était la mère de Moïse ? » répondit avec assurance : « La fille du Pharaon. » — « Mais non, voyons, lui dit-on, elle l'a trouvé dans les roseaux ! » — « C'est ce qu'elle a raconté », repartit l'enfant à son maître scandalisé.

La vérité, me semble-t-il, sortait de la bouche de cet enfant. Dans la forme primitive de la légende, le prototype égyptien de Moïse, qu'il s'appelât Sinouhit ou de tout autre nom, devait être le fils clandestin de cette princesse qui le protégea par la suite. Sans doute même le conteur lui donnait-il pour père quelque dieu égyptien descendu sur la terre pour la circonstance : c'était assez dans les habitudes égyp-



tiennes d'invoquer pour les fondateurs de dynasties ces filiations surnaturelles. Dans la version hébraïque, la légende se serait retournée : on aurait fait de Moïse le fils réel d'une Israélite et seulement le fils adoptif de la princesse.

Quoi qu'il en soit, il y a lieu de comparer, non seulement le personnage de Sinouhit et celui de Moïse, mais encore le rôle de la fille de Pharaon dans l'Exode ou dans Josèphe et celui que joue, dans le conte égyptien, la princesse Nofrit. N'oublions pas en effet cette Nofrit dont Sinouhit gouvernait le palais et à laquelle il est encore fait allusion à la fin du récit, au moment où le héros va revenir en Egypte.

Permettez-moi, en terminant, de toucher quelques mots d'une question que je vois s'ébaucher sur vos lèvres. Depuis que l'on sait lire les hiéroglyphes, il n'est guère d'homme cultivé qui ne se soit demandé avec curiosité si les textes égyptiens ont confirmé ou non les récits de la Genèse et de l'Exode. C'est avec regret que je vous répondrai qu'en l'état actuel de la science, ces récits ne sont ni contredits ni confirmés par les monuments, si bien que des esprits pondérés ont été jusqu'à se

demander si les Israélites avaient jamais été en Egypte. Il est peut-être exagéré de pousser aussi loin le scepticisme ; mais il est certain que les textes hiéroglyphiques ne font mention ni de Jacob ni de Joseph, ni de Putiphar, ni de Moïse, pas plus qu'ils ne font allusion au séjour des Israélites dans la terre de Gessen.

Toutefois il existe deux inscriptions dont le témoignage peut avoir quelque valeur en la circonstance : la liste des villes et peuplades de Palestine vaincues par Thouthmosis III vers 1500 avant notre ère, où figurent les noms de *Yakob-el* et de *Joseph-el*, comme l'a finement observé M. Groff. A une époque où, suivant l'Exode, les Israélites se trouvaient déjà en Egypte, deux tribus palestiniennes portaient donc le nom de Jacob et de Joseph, comme si ces illustres personnages eussent déjà passé dans la légende comme fondateurs de clans. Mais que tirer de ces deux noms sans contexte ?

La deuxième inscription est plus explicite : elle est gravée sur une stèle en granit découverte à Thèbes par M. Petrie et conservée au musée du Caire. Le Pharaon Merenptah, successeur de Ramsès II, y célèbre ses victoires :

entre autres triomphes, dit-il, « *Isiraël* est anéanti, sa semence n'existe plus ». Si, comme on l'a souvent pensé, Merenptah est le Pharaon de l'Exode, ce passage serait une confirmation remarquable des Livres Saints, excepté bien entendu pour le trait ajouté par l'orgueil juif et qui fait périr dans la mer Rouge, non seulement l'armée égyptienne, mais encore Pharaon lui-même. Malheureusement Merenptah a oublié de nous dire où se trouvaient à ce moment les gens d'*Isiraël*. Les uns pensent qu'ils étaient encore en Egypte ; d'autres qu'ils se trouvaient déjà depuis longtemps en Palestine ; d'autres encore qu'ils parcouraient alors la route interminable qui, en quarante ans, conduisit Moïse du Sinaï au Mont Nébo. Où est la vérité, et comment la discerner avec des textes aussi laconiques ?

En résumé, j'ai voulu vous montrer aujourd'hui toutes les clartés que la littérature égyptienne permet de jeter sur la composition du Pentateuque. De nombreux travaux dont le plus célèbre, *Babel und Bibel*, a déchaîné outre-Rhin une véritable guerre, ont montré tout ce que la législation mosaïque a emprunté aux peuples de la vallée de l'Euphrate et du Tigre.

Si le folklore comparé a renouvelé l'étude des religions primitives, ne peut-on pas espérer aussi que l'étude des Livres Saints s'éclairera également de lumières nouvelles, grâce à l'exhumation incessante des œuvres littéraires écrites par des peuples dont les Israélites furent tour à tour les amis et les ennemis, les clients, les rivaux et les esclaves ?

LES RUINES

PAR

M. PHILIPPE BERGER

Les ruines, quelles pensées mélancoliques ce mot éveille en nous! Les ruines, c'est le nid abandonné, c'est le pan de mur de la maisonnette qui abritait jadis de joyeuses chansons, c'est la tour de l'église qui s'écroule, laissant voir le ciel bleu à travers les contours festonnés de ses ogives, c'est le donjon du vieux château qui domine le village, c'est le fragment de poterie antique que le soc de la charrue heurte en labourant le sol, et dont la présence révèle une ville qui se dressait jadis pleine de vie à l'endroit que la terre recouvre de son linceul.

L'indifférent le pousse du pied et passe; mais l'homme qui pense s'arrête et médite, car ces ruines c'est tout le passé qui se dresse

soudain devant lui, et ce passé revêt un caractère de grandeur épique quand il s'appelle Rome, Athènes, Eléphantine, Troie, Babylone ou Jérusalem.

Deux forces, toujours en lutte, se partagent le monde : le passé et l'avenir. Le présent est en lutte avec le passé qu'il cherche à détruire pour s'élever sur ses ruines et pour préparer l'avenir, et c'est de la lutte de ces deux forces que naissent les ruines.

Mille causes contribuent à les produire : les tremblements de terre, les incendies, les éruptions de volcans, les grands cataclysmes de l'humanité et ceux de la nature : mais le plus grand adversaire des monuments du passé, ce ne sont ni les tremblements de terre, ni les volcans, ni les incendies, ni les invasions de peuples, ces tourbillons humains qui, comme une invasion de sauterelles, fauchent tout sur leur passage. Leur plus grand adversaire c'est la civilisation qui reconstruit et qui se sert des matériaux anciens pour cette reconstruction.

Le sable du désert, qui se soulève en vagues immobiles et recouvre de sa poussière impalpable les caravanes et les monuments, a sauvé l'Égypte de la destruction, et nous retrouvons

encore intacts, sous son linceul blanc, les temples de l'ancien Empire, les édifices et les tombeaux de ses rois. La pluie de cendres qui a enseveli Pompéï, le flot de lave sous lequel dort Herculanum depuis 18 siècles, nous ont livré, avec les dernières convulsions de leurs habitants, la vie subitement interrompue de ces villes de plaisir, les traces des chariots dans leurs rues, la disposition intérieure de leurs maisons et jusqu'aux peintures qui en décoraient les murs.

Les tremblements de terre renversent les colonnes, mais elles en laissent les soubassements sur place. Les incendies mêmes ne détruisent qu'à la surface.

Le mal commence lorsqu'une ville nouvelle s'élève à côté de l'ancienne. On utilise les anciens matériaux. On prend les colonnes, on retaille les pierres pour en faire disparaître les inscriptions, ou bien on engage la partie écrite dans la maçonnerie. Heureux quand un édifice nouveau ne s'élève pas sur la place de l'ancien. A Sousse, l'ancienne Hadrumète, en Tunisie, au-dessus de la porte de l'église, le curé a fait graver ces mots : « *Super Phœnicum holocausta sedeo* ». — « Je suis assise sur les holo-

caustes des Phéniciens. » Il avait raison. En faisant des fouilles pour asseoir les fondations de l'Église, on a retrouvé des stèles votives et des urnes remplies d'ossements calcinés. C'est la loi universelle de toutes les religions. Les sanctuaires nouveaux s'élèvent sur l'emplacement de ceux qu'ils viennent remplacer, et les cultes continuent sous un autre vocable. Il n'y a que le nom de changé; mais, par là même, les fouilles deviennent impossibles et ce qui est gagné pour la religion est perdu pour la science.

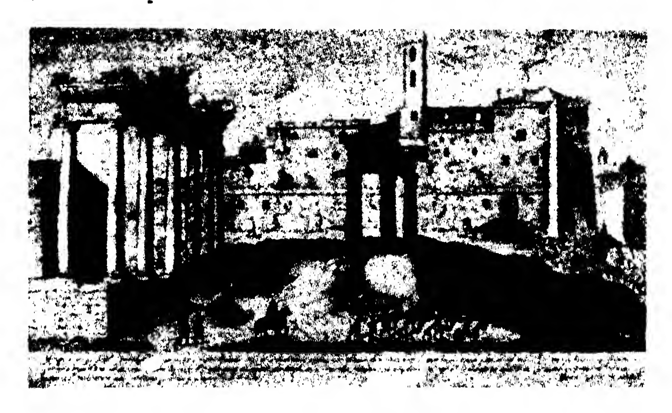
En élevant sa cathédrale sur l'emplacement de Byrsa, le cardinal Lavigerie, à qui l'archéologie africaine doit tant, par d'autres côtés, a plus contribué à faire disparaître les restes de Carthage que le *delenda Carthago* de Caton. Aujourd'hui toute la colline sur laquelle s'élevait l'Acropole de Carthage est couverte d'édifices religieux, et nous sommes réduits à fouiller les tombes qui entouraient le sanctuaire. Il faudra un nouveau cataclysme pour que, dans quelques centaines ou dans quelques milliers d'années, sous les ruines de la cathédrale, on retrouve celles du temple de la Vierge Céleste, de même que sur l'emplace-

ment de Troie, Schliemann a retrouvé les ruines de sept villes superposées.

Ce que le Christianisme a fait pour Carthage, l'Islam l'a fait pour Jérusalem. Lorsqu'on franchit la porte de l'enceinte sacrée, on est frappé de l'aspect grandiose de cette plate-forme qui termine Jérusalem. On reconnait encore l'emplacement des portiques qui entouraient le temple. On voit encore la porte dorée et le mur d'Hérode qui dominent la vallée du Cédron. Au milieu de l'esplanade, un édifice se dresse solitaire. C'est la mosquée d'Omar. Quand on y pénètre, sous la demi-obscurité des cabochons de verre qui laissent pénétrer dans l'édifice leurs rayons multicolores, on voit, entouré d'une barrière, un bloc noir, informe, imposant, gigantesque : c'est la pierre sacrée à laquelle se rattache la légende de l'enlèvement au ciel de Mahomet. Cette pierre est à peu près tout ce qui reste de l'ancien temple. Avant d'avoir été consacrée par l'Islam, elle avait sans doute été adorée par les Hébreux. C'était la pierre de Morija, célèbre par le sacrifice d'Isaac. Du reste du temple rien ne subsiste, hors des fondations; et l'on ne peut même pas pénétrer dans les conduites sou-

terraines qui devaient mener aux tombeaux des rois, sans provoquer une explosion du fanatisme musulman.

L'homme pourtant n'est pas le seul facteur des ruines. Son œuvre est complétée par la nature, qui achève de détruire ce que la civilisation avait laissé debout. Longtemps on a cru que les transformations de notre globe étaient



Le Forum au XVII[e] siècle.

le résultat de grands cataclysmes qui en avaient, à certains moments, bouleversé la surface. Aujourd'hui on s'accorde à reconnaître qu'elles ont été le plus souvent produites par un travail long et incessant qui se poursuit sans trêve de siècle en siècle.

Il en est de même des ruines. Elles se forment tous les jours sous nos yeux par le travail de désagrégation et de décomposition de



Etat actuel du Forum.

la nature. Les ruines de Rome et d'Athènes ne sont plus ce qu'elles étaient il y a deux cents ans. Quand l'homme n'est pas là pour réparer les brèches du temps, chaque jour enlève une

pierre à l'édifice. L'implacable nature achève l'œuvre de l'homme, et la végétation, qui nous paraît si frêle et si inoffensive, disjoint les pierres et renverse les murs que la force des armées n'avait pu ébranler.

Les ruines se trouvent donc partout. Elles nous enveloppent de toute part. Elles commencent là où la vie cesse. Ce sont les enveloppes successives dont se dépouille l'humanité, et qu'elle laisse derrière elle dans son effort pour s'élever vers une forme supérieure : elles sont les débris des civilisations mortes, et si l'on me permet cette expression, elles sont la galerie des portraits des ancêtres de l'humanité. Ce n'est pas une vanité que d'avoir des ancêtres. Ils témoignent de la vitalité de la race et des services qu'ils ont rendus à leur pays. On les regarde avec orgueil, parce qu'ils portent chacun la trace de leurs exploits, comme aussi des blessures qu'ils ont reçues.

On pourrait croire que l'humanité a toujours eu le culte de l'antiquité ; c'est une erreur. C'est une idée qui ne date que d'hier. Sans doute les ruines du moyen-âge, au milieu desquelles nous vivons, ont toujours été familières aux esprits curieux du passé. Encore étaient-

elles entourées d'un dédain fait d'ignorance. Il a fallu Walter Scott pour comprendre la beauté des ruines de l'abbaye de Melrose, dont les ogives s'élancent avec la pensée vers le ciel. Mais Ninive, mais Babylone, mais Thèbes. mais tous ces empires, dont le bruit a rempli le monde, n'existaient plus que dans les récits mutilés des auteurs anciens. Ce n'est que d'hier qu'on a rendu leurs ruines à la lumière, et derrière elles, en creusant encore plus profondément, on a retrouvé les traces de civilisations antérieures qui nous ramènent presque jusqu'aux origines de l'humanité.

Il peut ne pas être inutile, après un siècle dont le labeur immense a rendu à la lumière un passé de plusieurs milliers d'années, de se placer en face de l'œuvre accomplie, et d'en mesurer l'étendue pour en tirer quelques instructions en vue de l'avenir.

Le savant professeur de Strasbourg, Adolphe Michaëlis, a tracé de main de maître dans ses *Découvertes archéologiques du* XIX[e] *siècle*[1] le cadre de cette page vraiment imposante de l'histoire de l'humanité.

1. A. Michaëlis, *Die archæologischen Entdeckungen des 19ten Jahrhunderts*. Leipzig, 1906, in-8° (2e éd., 1909).

On me pardonnera de suivre le plan général de son ouvrage. Familiarisé avec ces découvertes, que j'ai vécues et que j'ai vu se produire sous mes yeux, par de longues années de travaux et de recherches personnelles, je me crois le droit de suivre un homme qui est un maître en ces matières, en reconnaissant la grande part qui lui revient dans le rapide exposé que je vais essayer de faire passer sous vos yeux, et en me bornant à dire comme La Fontaine quand il parlait de ceux qui l'avaient précédé : « Je l'ai dit comme mien ».

L'archéologie est une conquête du XIXe siècle. Ce siècle, qui s'est rué avec une ardeur sans précédent vers l'avenir, multipliant les découvertes dans tous les domaines, est aussi celui qui a le plus fait pour la reconstitution du passé.

Il est certains pays où le passé a toujours continué de vivre à côté du présent. Rome est dans ce cas. Quand Montesquieu, parlant de la *Cloaca Maxima*, disait : « On bâtissait déjà la ville éternelle », il disait vrai. La papauté a pris la succession de l'Empire Romain. L'ancienne civilisation romaine a laissé de telles

traces, elle est si intimement liée à la Rome des Papes, et celle-ci est tellement inséparable de la Renaissance, que l'on peut dire que ces trois civilisations coexistent encore aujourd'hui. Le Panthéon, dont l'histoire a été si heureusement reconstituée par Louis Chedanne et Joseph Dell, est-il une ruine ou un édifice encore vivant ? On pourrait en douter en voyant l'harmonie de ses formes avec les monuments qui l'entourent. Le Château Saint-Ange a été le mausolée d'Hadrien avant d'être le Château-Fort des Papes. Le Capitole et les parois de la prison Mamertine dominent encore aujourd'hui le Forum. Seules les innombrables statues de bronze et de marbre qui existaient encore dans les premiers siècles de notre ère, même après les invasions des Barbares, ont peu à peu disparu. Et quand, à l'époque de la Renaissance, les Jules II, les Léon X entreprirent de réunir au Vatican ce qui en restait, ce n'est plus que quelques débris isolés qu'ils ont pu sauver de la destruction.

Mais Rome est une exception. Personne ne songeait à la Grèce avant le grand réveil de la fin du XVIIIe siècle. A Athènes, le Parthénon disparaissait sous les constructions que les siècles

avaient élevées autour de lui. L'Egypte était inconnue. L'Orient tout entier dormait d'un sommeil de mo

Ici encore, comme dans tant d'autres domaines, c'est la France qui a joué le rôle d'initiatrice, et qui a créé ce mouvement de reconstitution du passé dont le XIXe siècle nous a montré le merveilleux épanouissement ; la France, ou plutôt, comme Michaëlis le dit très justement, Bonaparte.

Ce génie prodigieux qui a bouleversé le monde et qui a fait pénétrer dans toute l'Europe les idées de la Révolution française, qui a organisé notre Société Moderne en créant tout d'une pièce le Code Napoléon, avait compris toute l'importance qu'il y avait pour lui à se rattacher aux traditions les plus glorieuses du passé de l'humanité. Il fit ce que nul conquérant n'avait fait depuis Alexandre. Il voulut associer la science à la conquête du monde, et par la science, il entendait non seulement la connaissance de l'état présent des contrées où il s'engageait, mais l'histoire de leur passé.

Le mot célèbre qu'on lui prête : « Soldats, du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contempleront » n'était pas seulement

une parole à effet, c'était l'expression vraie du lien qui rattache le passé de l'humanité au présent. Quand il partit pour l'Égypte, il emmenait avec lui deux savants, Denon et Dolomieu, et l'un de ses premiers soins fut de fonder cet Institut d'Égypte d'où sont sorties, par une série de transformations successives, la Direction des Antiquités de l'Égypte et l'École française du Caire, auxquelles M. Maspero a donné dans ces dernières années une si puissante impulsion. La conquête scientifique marchait de pair avec celles de nos armes. Successivement, les pyramides, le Colosse de Memnon, Thèbes, Assouan, Philæ, furent autant de découvertes qui jetaient ceux qui en étaient les auteurs et les témoins dans l'admiration. La défaite de notre flotte par les Anglais mit fin à la campagne d'Égypte, et les antiquités que la mission scientifique avait recueillies prirent le chemin de l'Angleterre ; mais les résultats scientifiques nous sont restés, sous la forme de la *Description de l'Égypte*, et si la pierre de Rosette est un des ornements du British Museum, c'est à Champollion qu'elle a fourni la clé des hiéroglyphes.

Quelle était la pensée qui présidait à cette reconstitution de l'ancien Empire d'Égypte ? C'était, non pas de réunir quelques morceaux d'art isolés, quelques pièces de musées, mais de découvrir, sous le sable qui la recouvrait, les traces d'une civilisation vieille de plusieurs milliers d'années et de se retrouver face à face avec un des plus grands empires de l'antiquité. Il a fallu cinquante ans pour que cette conception prévalût dans l'archéologie. A Pompéï, à Herculanum, sous l'inspiration de l'Empereur, sa sœur Caroline, la femme de Joachim Murat, roi de Naples, poursuivait la même œuvre, et présidait à ce déblaiement qui amène chaque jour de nouvelles surprises.

Pourquoi faut-il que Napoléon ait amoindri le caractère véritablement humain de cette reconstitution du passé, en enlevant aux pays que lui livraient ses conquêtes des chefs-d'œuvre qui leur appartenaient, pour en faire l'ornement du Musée français ? Le traité de Tarente, qui suivit l'armistice de Bologne, très heureusement reproduit par Michaëlis, nous l'explique :

« Le Pape livrera à la République Française cent tableaux, bustes, vases ou statues, au choix

des commissaires qui seront envoyés à Rome; parmi lesquels objets seront notamment compris le buste de bronze de Junius Brutus et celui en marbre de Marcus Brutus, tous les deux placés au Capitole; et cinq cens manuscrits au choix des mêmes commissaires. »[1] — Nous ne voulons pas justifier ce que l'on considère aujourd'hui à juste titre comme une spoliation: L'excuse de Napoléon est dans la grande pensée qui avait présidé à la fondation du Musée français.

Le choix des marbres qui figurent dans les lignes qui précèdent, montre quel devait en être le caractère : Junius Brutus, Marcus Brutus, l'homme qui avait fait la République à Rome et celui qui l'avait sauvée. Ajoutez, pour compléter la pensée de l'œuvre de Napoléon, que, pour la première fois, le Musée français était un musée ouvert au public.

Mais, la guerre enlève ce que la guerre a donné, et les chefs-d'œuvre qu'il avait pris à Rome, comme ceux qu'il avait pris dans les diverses villes d'Allemagne au cours de ses conquêtes, en violation du sentiment artistique et national qui les avait créés, ont fait retour à leurs lieux d'origine.

1. *Traité de Tarente*, art. VIII. Martens, t. VI, p. 641.

Que n'en fût-il de même à Athènes, où la résurrection du Parthénon a été payée par l'enlèvement de ses frises et de ses métopes qui



Le Parthénon.

gémissent encore aujourd'hui dans la pénombre d'une salle du Musée britannique, laissant voir, sous la grande lumière du ciel de la Grèce, le fronton dévasté du temple

d'Athènè. Ne soyons pas trop sévères pour lord Elgin. Lorsqu'il entreprit, comme ambassadeur à Constantinople en 1799, de sauver ce qui restait du Parthénon et de rendre à l'humanité les chefs-d'œuvre de Phidias, ce merveilleux ensemble qui remplit encore aujourd'hui notre âme d'admiration, n'existait pour ainsi dire plus. Les colonnes et les bas-reliefs gisaient par terre au milieu des décombres, ou bien disparaissaient sous des constructions plus modernes.

Réduit à ses propres ressources, ayant à lutter contre l'hostilité du Sultan, il réussit à force d'efforts à triompher de toutes les difficultés qui se dressaient devant lui. Il dut lutter pied à pied pour obtenir l'autorisation de pénétrer dans l'enceinte de la citadelle et de copier les principaux motifs de sculpture et d'architecture du Parthénon.

Chose triste à dire, là encore c'est la raison du plus fort qui décida du sort des sculptures du Parthénon. La victoire d'Aboukir assura aux Anglais la prépondérance auprès du Sultan, et lord Elgin finit par obtenir un firman, qui l'autorisait à faire des fouilles, et même à enlever des pierres portant des inscrip-

tions ou des sculptures. Alors commença l'œuvre de démolition. Trois cents ouvriers mirent la pioche au Parthénon, et pendant plus d'un an travaillèrent à démolir le fronton et à enlever les frises et les métopes qui vinrent

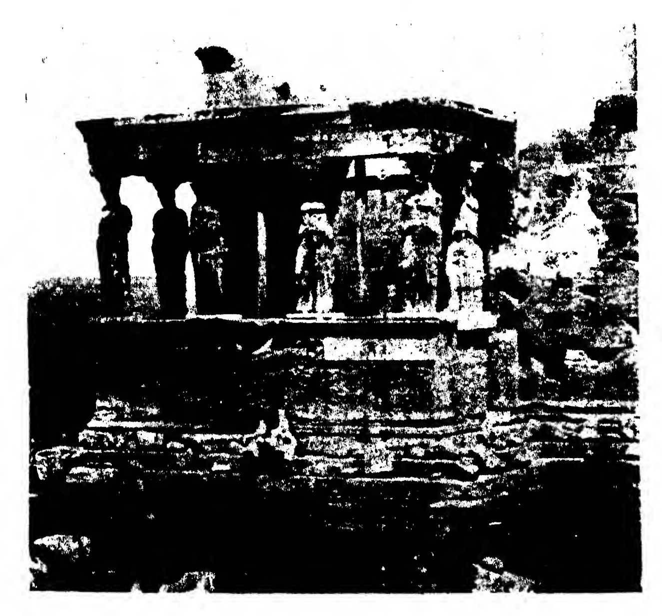


Frise du Parthénon.

s'entasser dans des caisses pour être transportées en Angleterre.

A côté du Parthénon se dressait un petit temple précédé d'un portique que supportaient huit figures de femmes d'une beauté merveilleuse : l'Erechteion. Il en enleva une qui fut

remplacée par une copie grossière. 80 caisses furent ainsi expédiées en Angleterre, où elles



Erechteion (colonnade des Vierges).

finirent après bien des péripéties par être achetées par le gouvernement.

L'enthousiasme provoqué par ces chefs-d'œuvre fut universel. C'était la beauté antique qui se révélait dans toute sa splendeur. Ce ne fut

qu'un cri d'admiration dans toute l'Europe lettrée et amie des arts. Mais ces révélations étaient le fruit d'une profanation. En 1811, parut le cri vengeur de lord Byron : « *La malédiction de Minerve* » ; et depuis lors, une note de réprobation n'a cessé de peser sur l'acte de vandalisme qui a déshonoré l'œuvre de Phidias.

C'est à la même époque à peu près que Louis de Bavière fondait sa Glyptothèque, avec d'autres chefs-d'œuvre pris à la Grèce, mais qui n'avaient pas été comme les marbres d'Elgin arrachés aux monuments dont ils faisaient partie, et que la Vénus de Milo était acquise par le Musée du Louvre.

Nous touchons au moment où la recherche des antiquités va devenir l'œuvre, j'oserais presque dire internationale, de la science, et sera soumise à des règles auxquelles il ne sera plus permis de se soustraire, et dont la première sera le respect des ruines antiques. Au lieu de se borner à jeter un regard curieux sur certains points désignés d'avance à leur attention, les travaux des savants tendront de plus en plus à soulever le voile qui recouvre les villes mortes, à dégager les restes des anciennes civilisations

de la couche d'alluvions que les siècles ont accumulées sur leurs ruines et à nous montrer non plus seulement sur un point ou deux de l'ancien monde, mais en Grèce, en Italie, en Égypte, en Orient, jusqu'en Extrême-Orient et au centre de l'Amérique, les anciennes civilisations se dressant à côté des civilisations modernes.

Les circonstances matérielles ont contribué à faciliter cette nouvelle conception de l'archéologie. Pour pouvoir enlever les milliers de mètres cubes qui recouvraient les ruines de Delphes et de Délos, comme celles du Palais de Suse, il fallait toute la puissance des moyens que la science moderne met à notre disposition.

Sans doute, en Égypte M. Maspero, pour faire ces restitutions qui confondent l'imagination et nous montrent les palais des anciens Pharaons et leurs temples, avec leurs longues avenues de sphinx et d'obélisques, debout comme aux jours d'autrefois, ne s'est que servi des moyens dont disposaient les anciens Égyptiens. Ceux qui ont visité l'Égypte dans ces dernières années ont encore présentes à l'esprit ces longues files d'hommes et de femmes portant chacun un petit panier sur leurs épaules

pour aller le vider à quelques centaines de mètres de là, comme on les voit sur les bas-reliefs et sur les peintures des tombes de l'ancien Empire. La population d'Égypte n'a pas changé depuis l'époque des Pharaons. En Grèce il n'en est pas de même, et les ouvriers ne se prêteraient pas à cette sorte de travail. Les travaux archéologiques dont la Grèce a été le théâtre ne s'expliqueraient pas sans le chemin de fer Decauville.

Il faut aussi de l'argent, et il faut pour cela que les États comprennent l'importance de ces recherches et s'y intéressent. Depuis le milieu du XIX[e] siècle, nous voyons les différents États prendre une part directe aux fouilles. Il y a dans cette prise de possession du monde antique, une sorte de rivalité qui n'est pas sans points de contact avec celle qui met aux prises les grands États de l'Europe dans leur politique coloniale. On cherche à s'assurer les meilleures positions et les meilleurs points d'appui. On donne des sommes considérables pour les missions scientifiques, on fonde des écoles : en Allemagne l'Institut archéologique, en France l'École d'Athènes; plus tard ce sera l'École de Rome, l'École du Caire, enfin l'École d'Extrême-

Orient. La France a toujours tenu une place considérable dans cette étude désintéressée de l'antiquité. Et il faut y ajouter le *Palestine*, l'*Egypt*, bientôt l'*Asia Minor Exploration Fund*, toutes ces sociétés puissantes d'Angleterre, d'Amérique, qui rivalisent d'émulation pour retrouver le passé de l'humanité.

En tête de ce mouvement, nous trouvons Conze, le fondateur de l'Institut archéologique, qui a joué, pour l'archéologie au milieu du XIX[e] siècle, le même rôle que Winckelmann à la fin du XVIII[e]. Les deux images du Forum romain que nous avons données plus haut[1], l'une faite en 1606, l'autre dans ces dernières années, donnent l'idée la meilleure de la nouvelle méthode adoptée pour les fouilles, et de la transformation qu'a subie l'aspect des ruines antiques. D'un côté, quelques fûts de colonnes qui s'élancent vers le ciel, ouvrant un vaste champ à l'imagination et à la poésie des ruines. De l'autre, c'est le Forum reconstitué avec ses temples, sa voie sacrée, ses rostres et ses corniches.

Sous l'impulsion d'Helbig et de Fiorelli, les

1. P. 190-191.

fouilles de Pompéi ont suivi une marche parallèle, et c'est d'elles qu'est sortie la ville telle que nous la voyons aujourd'hui, avec son plan, les artères de ses rues, les maisons de ses patriciens et sa voie des tombeaux, qui vous donnent l'illusion d'une cité vivante, quand on la voit, le soir, dorée par les rayons du soleil couchant.

L'influence personnelle de Napoléon III et le plan qu'il avait conçu d'écrire l'histoire de Jules César et de se rattacher ainsi à la grande lignée du fondateur de l'Empire Romain, n'ont pas non plus été étrangers au mouvement archéologique qui a lancé sur le monde toute une nuée de savants sortis de l'École d'Athènes, dont ils ont été les directeurs ou les élèves, parfois successivement l'un et l'autre, et dont les noms, déjà célèbres, sont des noms de contemporains.

C'est Beulé qui étudie le Parthénon et les ruines de Carthage ; Heuzey déjà connu par son étude sur le Mont Olympe et l'Acarnanie, et dont la mission en Macédoine nous révèle toute une Grèce inconnue ; Perrot, qui nous rend le monument d'Ancyre et appelle le premier l'attention sur les antiquités hittites ; Miller, qui

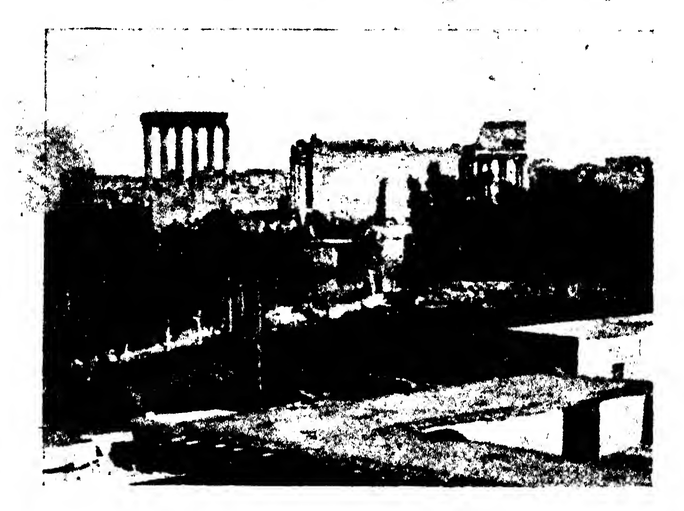
relève les inscriptions grecques de l'île de Thasos, Albert Dumont, Foucart, Homolle, Collignon, Haussoulier, et tant d'autres.

Il convient d'ajouter, à l'honneur de l'empereur, que non seulement il a fait aux savants étrangers et en particulier aux savants allemands l'accueil le plus large, mais qu'il a su faire l'appel le plus intelligent à leur collaboration scientifique. Il en a été bien mal récompensé.

A la même époque, l'expédition de Syrie ouvrait aux recherches archéologiques la Phénicie, d'où le duc de Luynes avait rapporté peu auparavant la célèbre inscription du sarcophage du roi Echmounazar. Si la *Mission de Phénicie* d'Ernest Renan, pour laquelle il avait eu à sa disposition les troupes du corps expéditionnaire, n'a pas amené les découvertes sensationnelles qu'on en aurait pu attendre, grâce à la méthode rigoureuse de Renan et à la profondeur de son sens historique, ses fouilles nous ont donné sur Tyr, Sidon, Byblos, Aradus, des lumières qui ont renouvelé notre connaissance de la côte de Phénicie.

En même temps, Guillaume Rey explorait l'île de Chypre, qui est le milieu où sont

venues se fondre les anciennes civilisations orientales de l'Égypte et de l'Assyrie avec la civilisation hellénique ; Waddington et le marquis de Vogüé étudiaient le temple de Jérusalem et étendaient leurs investigations en Syrie,



Le grand Temple de Baalbeck.

d'une part jusqu'au Hauran, de l'autre jusqu'au delà de Baalbek et à Palmyre découvertes au XVIII[e] siècle par Wood.

Ce n'était pas aux monuments figurés que se bornaient ces découvertes ; elles s'étendaient à ces témoins sincères du passé, qui se trou-

vent écrits dans les tombes, sur les portes des temples et des palais, et qui mieux que tout le reste nous révèlent l'âme des peuples qui les ont gravés sur la pierre ou sur le marbre. Je veux parler des inscriptions. Déjà l'Académie de Berlin s'était emparée du recueil des inscriptions grecques, du *Corpus inscriptionum græcarum*, suivant l'expression consacrée par Bœckh, l'auteur de ce grand recueil qui est devenu la loi du genre. Léon Renier avait entrepris la publication des inscriptions latines, et il avait commencé par le recueil des inscriptions d'Afrique. Mais là encore nous nous sommes laissés devancer par les Allemands, et c'est Mommsen, ce Moltke de l'épigraphie, qui eut l'honneur de prendre en mains et de mener à bonne fin le *Corpus inscriptionum latinarum,* œuvre immense qui nous appartenait par droit de naissance.

Les découvertes dont la Phénicie et la Syrie centrale avaient été le théâtre donnèrent à Renan et à Waddington l'idée, bientôt adoptée par l'Académie des Inscriptions, de faire pour les inscriptions sémitiques ce que les Allemands avaient fait pour les inscriptions grecques et latines, et d'assurer à la France le *Corpus ins-*

criptionum semiticarum. A peine le plan adopté, la découverte de la Stèle de Mésa à laquelle est attaché le nom de Clermont-Ganneau, la plus ancienne inscription écrite en caractères alphabétiques et celle que Renan a pu appeler à juste titre la Reine des inscriptions sémitiques, prouvait l'utilité de l'entreprise. D'autres découvertes faites dans l'île de Chypre, à Malte, en Sicile, en Sardaigne, vinrent successivement augmenter le nombre des inscriptions sémitiques. Enfin, la conquête de la Tunisie est venue ouvrir une nouvelle veine presqu'inépuisable à l'épigraphie phénicienne.

C'est encore à la période extrêmement féconde qui a suivi 1850 qu'il faut nous reporter pour trouver le point de départ des travaux archéologiques dont l'Égypte a été le théâtre, et qui rappellent, avec plus d'ampleur et de méthode, les temps de l'expédition de l'Égypte. Dès avant cette date, Lepsius avait entrepris une véritable exploration scientifique de l'Égypte, pour en relever les inscriptions. Le percement du canal de Suez provoqua un grand courant d'intérêt pour cette terre mystérieuse. Mariette lui donna corps, et une de ses premières découvertes fut celle du fameux Sérapéum de Memphis, cette

imposante nécropole où étaient enterrés les bœufs Apis. Puis successivement il déblaya les



La statue de Mariette.

temples de Karnak, de Dendérah, de Deir-el-Bahari, et au milieu de ces fouilles, portant pour la plupart sur des monuments appartenant au nouvel Empire d'Égypte ou à l'époque des

Ptolémées, il mit la main sur des monuments de la plus haute antiquité, comme la statue en pied, qu'on a baptisée du nom de *Cheikh el*

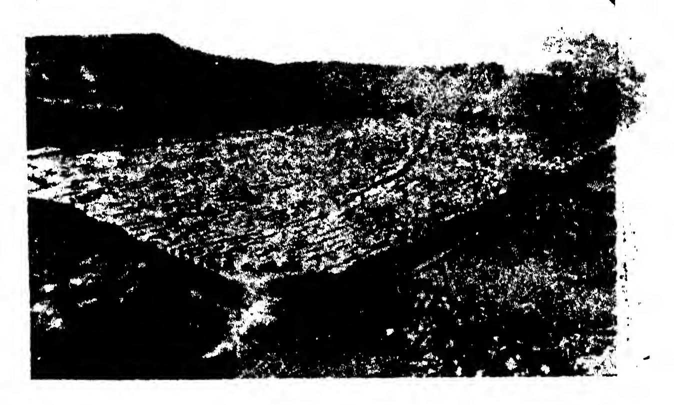


Salle hypostyle.

Beled, et celle du scribe accroupi, ces merveilles de la sculpture sur bois, où se révèle tout le réalisme de l'ancien art égyptien.

Après Mariette, toute une nuée de savants de différents pays s'abattit sur l'Égypte pour conti-

nuer son œuvre : Naville, Flinders Petrie, d'autres encore. L'*Egypt Exploration Fund* prit la direction générale de recherches larges et fructueuses. Des villes entières furent découvertes : Naukratis, Tell-Amarna, la capitale du roi hérétique Aménophis IV, dans les ruines de laquelle

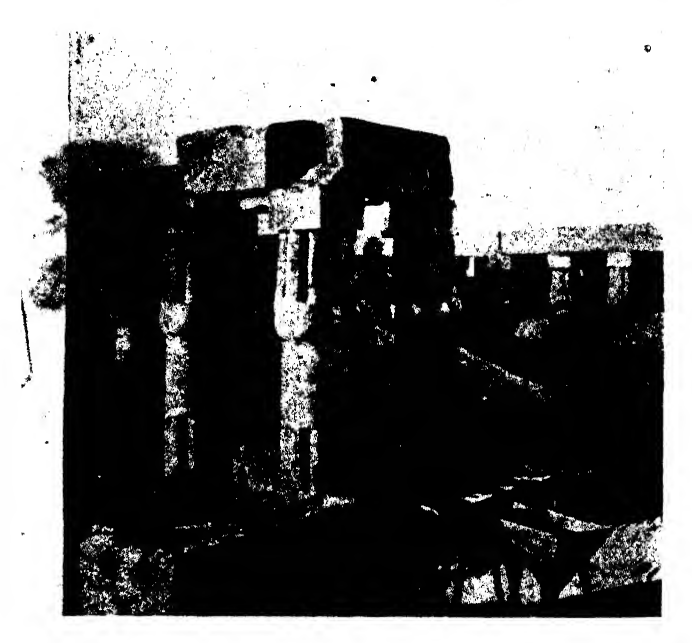


Un mur du Temple d'Edfou étalé à terre.

où a retrouvé écrite en caractères cunéiformes, sur des briques analogues à celles que nous livre par milliers l'Assyrie, la correspondance des Pharaons avec les princes et les gouverneurs de la Palestine et de la Phénicie ou avec les princes de Ninive et les rois de Babylone.

Mais l'homme qui a donné à cette restaura-

tion de l'ancienne Égypte un caractère d'une véritable résurrection est Gaston Maspero. Maspero ne s'est pas borné à explorer les



Portiques de Louxor envahis par le sable.

pyramides de Sakkara, qui remontent à la Ve dynastie. Grâce à lui, tous les temples déjà explorés, en partie déblayés par ses prédécesseurs, ont été restaurés dans leur état an-

tique avec une perfection et une conscience archéologique dont on a peine à se faire idée. Des parois entières ont été abattues pour en consoli-



Les Portiques de Louxor déblayés

der les fondements, toutes les pierres numérotées une à une, puis redressées à la place qu'elles occupaient auparavant ; les longs alignements de colonnes ont été redressés sur leurs bases,

les chapiteaux remis en place, et nous assistons à ce spectacle qui confond l'imagination, de voir le temple de Karnak et bien d'autres se dresser devant nous dans l'état où les voyaient les anciens Égyptiens. Et tout cela il l'a fait, ainsi que nous l'avons dit, en se servant des moyens dont se servait l'antique Égypte, c'est-[illegible] en utilisant les bras et les épaules des [illegible] que l'on voit en longues files, comme a[illegible]ois les Hébreux, gravir des plans inclinés, en portant les matériaux d'édifices vieux aujourd'hui de 4 et 5.000 ans.

On ne s'en est pas tenu là. Nous touchons ici à des découvertes atteignant les origines mêmes de la civilisation égyptienne, et qui ont leur parallèle dans les travaux non moins remarquables dont ont été le théâtre, le vieil Empire Chaldéen ressuscité par M. de Sarzec, M. de Morgan et le Père Scheil, et les fouilles, opérées sur l'emplacement de Troie, de Tirynthe, de Mycènes, par Schliemann, et qui nous ont rendu la Grèce préhistorique.

Jusqu'à ces dernières années, les monuments ne nous avaient pas permis de remonter au-delà de la IIIe, peut-être de la fin de la IIe dynastie égyptienne, c'est-à-dire, d'après les tables

de Manéthon, environ à l'an 4500 avant notre ère ; et à cette époque déjà l'art égyptien nous apparaissait aussi parfait qu'au moment de son plus grand épanouissement. Depuis lors, MM. de Morgan, Amélineau, Flinders Petrie nous ont révélé tout un passé préhistorique, où les hiéroglyphes à leur naissance nous rappellent encore vaguement les figures qui leur ont donné naissance et se confondent presque avec les plus anciens essais d'écriture de la Chaldée et de la Chine.

La haute antiquité de leurs découvertes a été mise hors de doute par les fouilles d'Amélineau (1895-1898). Ces fouilles nous ont mis en présence de monuments qui nous reportent à une époque contemporaine des premières dynasties d'Égypte, c'est-à-dire à 5.000 ans avant l'ère chrétienne, peut-être plus haut encore.

Les fouilles exécutées en Mésopotamie, sans avoir la même extension, ont conduit à des résultats non moins surprenants, et, depuis le milieu du XIXe siècle, elles ont suivi, quoique avec moins d'éclat peut-être, une marche parallèle aux fouilles d'Égypte.

C'est à Botta, consul de France à Mossoul,

que revient l'honneur d'avoir le premier rendu à la lumière les ruines de Ninive. Contrairement à ce que nous avons vu en Égypte, rien ne subsistait, à la surface du sol, de la capitale de l'ancien Empire d'Assyrie : une série de monticules de sable, aux parois abruptes, s'étendant à perte de vue sur la rive gauche du Tigre, semblables à ceux qui recouvrent, de place en place, comme d'immenses taupinières, toute la vallée du Tigre et de l'Euphrate, et non seulement la Mésopotamie, mais la Syrie centrale, depuis Baalbek jusqu'au Hauran et jusqu'au Nord de l'Arabie. Déjà d'anciens voyageurs avaient deviné, sous le Nébi-Younous, près du village actuel de Kouyoundjik, les ruines de Ninive. Après une tentative infructueuse faite à Kouyoundjik, en 1840, Botta entreprit à quelques kilomètres de là, à Khorsabad, de 1843 à 1846, des fouilles qui ramenèrent au jour le palais du roi Sargon, vieux d'environ 700 ans avant notre ère. C'était un palais de plaisance, avec des terrasses superposées que couronnait un temple à étagés. Les murs ont en grande partie disparu. L'Assyrie était pauvre en pierres et ne possédait pas les granits d'Égypte qui résistent à l'at-

teinte des siècles ; mais des parois entières de stuc ou de brique vernissée, comme à Suse, couvertes des bas-reliefs les plus fins, représentant des scènes de guerre, de chasse, des sujets mythologiques, tous les dieux de l'Assyrie et devant eux des rois et des princes en adoration ; et puis, en avant des portes, des lions, ou des taureaux gigantesques à tête humaine comme ceux qui décorent l'entrée de la galerie assyrienne au Musée du Louvre.

La plus grande partie des trésors recueillis par Botta sombra dans les eaux du Tigre, avec les radeaux qui les transportaient en France ; mais son œuvre scientifique au moins ne périt pas ; elle a pris corps dans l'*Atlas* de Botta et Flandin, et dix ans après, Victor Place, qui lui avait succédé comme consul, acheva, avec l'aide de l'architecte Thomas, la restauration qu'il avait tentée du Palais de Khorsabad.

Presque en même temps, en 1845, encouragé par les succès de Botta, Layard mettait la pioche, une trentaine de kilomètres plus au sud, au monticule de Nimroud qui recouvrait l'ancienne ville de Kalah. Il en vit sortir successivement deux palais couverts de bas-reliefs et de sculptures analogues à ceux de Khorsabad, mais



plus anciens : le « Palais du Nord-Ouest », construit en 870 par Assurnasirpal, le premier des grands conquérants assyriens, et le « Palais du Centre », de son fils Salmanazar II. Plus heureux que Botta, il put ramener en Angleterre les résultats de ses fouilles et entre autres le célèbre petit obélique de basalte noir, qui représente, en une série de bas-reliefs accompagnés d'un texte explicatif, les victoires de Salmanasar, et, parmi les tributs de toute sorte que lui apportent ses vassaux, un prince prosterné, avec la légende « *Jehu, roi de Juda* ».

En 1849, une nouvelle campagne de fouilles livra à Layard le secret de Kouyoundjik. Après Assurnasirpal, après Sargon, c'était Sardanapale, c'est-à-dire le dernier éclat de la puissance assyrienne.

Ainsi donc, en quelques années, les fouilles de Botta et de Layard nous avaient rendu Ninive tout entière, s'étendant avec ses palais de plaisance sur un espace de plus de 30 kilomètres, de Khorsabad jusqu'à Kouyoundjik et jusqu'à Nimroud. Depuis lors, les fouilles sur l'emplacement de l'ancienne capitale d'Assyrie n'ont pas cessé et les successeurs de Botta, de Place, de Layard, en particulier sir Henry Rawlinson et

sir Rassam, se sont acquis des titres particuliers à la reconnaissance du monde savant, en complétant leur œuvre. Mais parmi eux il faut faire une place particulière à Georges Smith, enlevé trop tôt à la science, à la suite d'une chute dans un puits, au milieu de ses découvertes.

Smith, un jeune apprenti, qui avait appris l'assyrien en portant des épreuves à sir Henri Rawlinson, eut, je ne dirai pas la bonne fortune, mais le mérite, car cette fortune était voulue, de retrouver toute la bibliothèque du roi Sardanapale, formée de tablettes en terre cuite, couvertes des deux côtés de caractères cunéiformes, et parmi ces textes innombrables, historiques, juridiques, grammaticaux, le récit du Déluge et tous ces récits mythologiques, recopiés sur des originaux infiniment plus anciens, et que l'on a appelés la « Genèse chaldéenne » à cause de la parenté étonnante qu'ils présentent avec les premières pages de la Bible.

Toutes cés découvertes nous font remonter au delà du IXe siècle avant notre ère, c'est-à-dire jusqu'aux débuts de l'époque de la grande puissance assyrienne. Mais l'histoire d'Orient remonte infiniment plus haut, et les siècles, ou plutôt les dizaines de siècles, qui ont pré-

cédé ont été remplis par l'éclat d'une autre puissance, rivale de l'Assyrie, qui a laissé dans l'histoire un souvenir impérissable, Babylone, la capitale de la Chaldée et du pays situé au Sud de la Mésopotamie, comme Ninive en occupait le Nord.

De Babylone il restait beaucoup moins encore que de Ninive. Babylone, située dans la basse vallée de l'Euphrate, ne connaissait que la brique, et ses ruines rappellent d'une façon frappante le vieux récit du chapitre XI de la Genèse :

« Alors ils se dirent l'un à l'autre : Allons, briquetons des briques et les cuisons au feu. Et la brique leur servit de pierre et le bitume de mortier. Et ils dirent encore : Allons, faisons-nous une ville et une tour dont le sommet touche au ciel. »

C'est sur cet emplacement que Jules Oppert, chargé par le gouvernement français d'une mission avec Fresnel et l'architecte Thomas, entreprit des fouilles de 1851 à 1855. En même temps que lui, deux Anglais, Loftus et Taylor, exploraient la Mésopotamie au point de vue géologique. Les fouilles d'Oppert n'ont pas donné lieu à des découvertes sensationnelles,

et une partie des résultats de sa mission comme de celle de Botta ont péri dans les eaux de l'Euphrate ; mais il eut le grand mérite de déterminer l'emplacement des principaux édifices de Babylone, de l'ancien palais des rois qui occupait tout le quartier situé sur la rive droite de l'Euphrate, avec ses jardins suspendus, puis, à Borsippa, de la fameuse tour de Babel, dont les ruines forment un monticule de 30 mètres de haut ; enfin, des deux temples, que les briques de Nébucadnetsar appellent la Tour et la Pyramide, E-Sagil, le temple de Marduk, et E-Zida, la célèbre tour à étages, dont chaque étage était occupé par le temple d'une des planètes, avec, au sommet, le temple d'or du dieu Bel.

Pendant longtemps les fouilles sur l'emplacement de Babylone furent abandonnées ; mais elles ont été reprises en 1898 avec un éclat particulier par la Société Orientale allemande sous la direction de l'architecte Koldewey, avec le concours d'Andræ et de Nöldeke. Grâce à eux, pour la première fois, le plan général de la Babylone de Nebucadnetsar a pu être établi d'une façon scientifique, avec ses murs, la voie sacrée ornée de lions en brique vernissée,

qui rappellent ceux découverts à Suse par M. Dieulafoy, le portique de la déesse Istar couvert de bas-reliefs, le temple de Nimnach et le tombeau d'Alexandre.



Stèle d'Hammourabi (Louvre)

Les ruines de la Babylone actuelle n'appartiennent pas à l'ancien Empire de Babylone, mais au prince qui a édifié sa puissance sur les ruines de l'Empire assyrien, Nebucadnetsar. Avant la domination de l'Assyrie, Babylone, ou du moins la Chaldée, avait, pendant de longs siècles, possédé l'Empire de l'Asie Occidentale. Récemment, les fouilles de M. de Morgan et du Père Scheil à Suse nous ont rendu la stèle en basalte sur laquelle est tracé le code rédigé par le fondateur de l'Empire Babylonien, le roi Hammou-



rabi, environ 2.200 ans avant notre ère.

Pour retrouver les restes de cet ancien Empire, il faut quitter Babylone et se transporter à Tello en basse Chaldée, où nous conduisent les fouilles poursuivies par M. de Sarzec de 1877 à 1881, et continuées depuis la mort de M. de Sarzec par le commandant G. Cros, sous la haute direction et grâce au concours infatigable de M. Léon Heuzey.

Ces fouilles nous ont révélé toute une civilisation naguère encore entièrement inconnue, celle du vieil Empire Chaldéen, de 3 à 4.000 ans antérieure à notre ère, civilisation déjà arrivée à un degré de perfection qu'on n'aurait pas supposé à ces époques reculées. La pose des personnages a une raideur hiératique qui rappelle celle des statues du moyen-âge : les mains jointes sur la poitrine, les pieds posés symétriquement l'un à côté de l'autre ; mais l'ensemble donne l'impression d'un réalisme puissant, et d'une finesse dans l'exécution qui ne laisse la forme d'aucun muscle au caprice du hasard. C'est de Tello que proviennent les statues, taillées dans un basalte noir plus dur que du fer, et couvertes de caractères cunéiformes, qui décorent aujourd'hui la grande

salle assyrienne du Musée du Louvre : la statue de Goudéa, celle d'un roi assis tenant sur ses genoux le plan de sa ville, enfin cette magnifique Stèle des Vautours, que M. Heuzey a réussi à recueillir, fragment par fragment, et à reconstituer en grande partie.

Encore Tello n'est-il qu'un des mille monticules qui couvrent la basse Mésopotamie et dont chacun recouvre une ville morte. Ainsi donc la Chaldée nous permet de remonter aussi haut que l'Égypte dans l'histoire antique, et nous ramène jusqu'à l'époque où naissait l'humanité actuelle et où elle essayait d'exprimer pour la première fois sa puissance par des monuments où se révèle déjà un haut sentiment du beau, joint à la force un peu rude qui caractérise les époques primitives.

Je n'aurais pas fini ce qui a trait à cette période si féconde pour l'histoire des fouilles, si je ne mentionnais les fouilles poursuivies par les Allemands dans le Nord de la Syrie à Zendjirli, et d'autre part par M. et Mme Dieulafoy, puis par M. de Morgan et par le Père Scheil sur l'emplacement de Suse, aux confins de la Perse.

Les découvertes retentissantes de M. et

Mme Dieulafoy appartiennent à une époque beaucoup moins reculée, mais elles n'ont pas une moindre importance au point de vue de la reconstitution du passé. En fouillant la colline de sable qui recouvre les ruines de la ville de Suse, ils ont mis au jour le palais des rois de Perse avec son Apadana, supporté par des colonnades que couronnaient des chapiteaux formés de taureaux adossés, et ces magnifiques rangées de guerriers en briques vernissées, portant la lance et vêtus de costumes aux armes royales, dont les couleurs semblent sortir du four.

C'est sur le même emplacement, sur un monticule voisin de celui qu'avait fouillé M. Dieulafoy en 1885-1886, mais appartenant également à la ville de Suse, que M. de Morgan, accompagné du Père Scheil, a trouvé depuis lors la Suse antique, antérieure à l'époque de Darius, et qu'ils ont découvert dans ses ruines ces monuments merveilleux, véritable musée des antiques, réuni dans son palais par un des rois de cette dynastie, et, parmi eux, la stèle du roi babylonien Hammourabi, dont nous avons parlé plus haut, et que l'on peut considérer comme un prototype du code mosaïque.

De l'autre côté de la Mésopotamie et plu

près de la mer, la Palestine et la Phénicie ont continué à être l'objet de fouilles qui se poursuivent encore aujourd'hui et malgré la pauvreté relative des découvertes dans ces contrées, qui ont été tant de fois bouleversées et qui ont passé successivement par les mains des Romains, des Arabes, puis des Croisés, puis des Turcs, on y trouve çà et là des monuments dont les puissantes assises restent comme des témoins de la civilisation hébréo-phenicienne. La nécropole de Sidon, en particulier, a livré les magnifiques sarcophages couverts de bas-reliefs qui sont aujourd'hui l'un des plus beaux ornements du Musée de Constantinople.

Plus au Sud, l'Arabie Pétrée avec ses tombes creusées dans le roc, et Palmyre au Nord, font revivre l'époque de Zénobie, l'Empire des Nabatéens qui ont précédé les Arabes et l'ancienne civilisation araméenne.

Les noms de ceux à qui l'on doit ces découvertes sont si nombreux que je ne puis en citer, de peur de trop en omettre : Aux noms de Renan, Guilaume Rey, M. de Saulcy, du marquis de Vogüé et d'autres que j'ai cités plus haut, il me faudrait ajouter en première ligne Clermont-Ganneau, puis Euting, Sachau, le Père

Lagrange, le Père Séjourné, René Dussaud, le Père Vincent, le savant auxiliaire de la mission Parker et tous les savants anglais, américains et allemands, qui travaillent encore aujourd'hui à nous rendre les lieux illustrés par l'histoire biblique.



Le Temple de Jérusalem.

Enfin, au Nord de la Syrie, des voyages d'exploration auxquels nous avons déjà fait allusion, nous ont rendu l'Empire Hittite qui, dominant le centre de l'Asie Mineure et débordant jusqu'en Mésopotamie le long des gorges du

Taurus, balança un moment la fortune de l'Égypte et arrêta ses conquêtes sur le chemin de l'Asie.

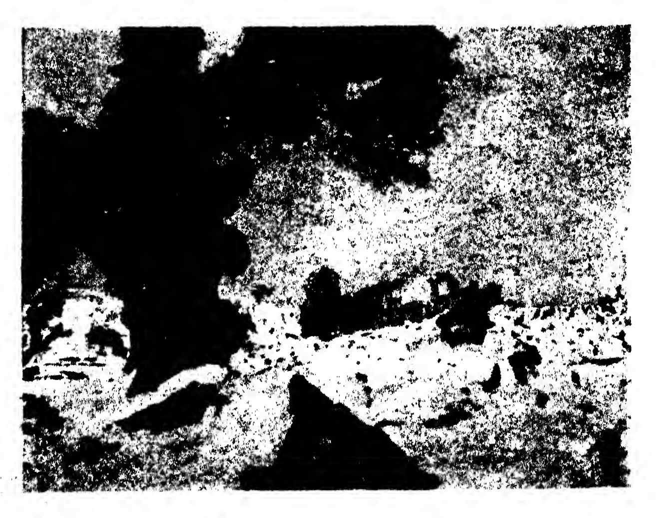
Sur les pentes du Taurus, à Boghaz-Keui, à Iasili-Kaïa, à Euiuk, M. Perrot, l'un des premiers, découvrit des bas-reliefs étranges, qui, malgré leur grossièreté, rappellent de loin l'art assyro-babylonien, accompagnés de caractères dont le sens nous échappe encore.

Les fouilles pratiquées sous les auspices du Musée de Berlin, de 1888 à 1894, par une mission allemande, dirigée par Humann et Félix von Luschan, à Zendjirli, entre Alexandrette et le haut Euphrate, ont amené des découvertes qui nous permettront peut-être d'élucider ce problème. Ce ne sont plus seulement quelques grands bas-reliefs tracés sur des rochers, mais une ville fortifiée, qui pourrait avoir été l'un des centres de la domination hittite.

Nous nous trouvons ainsi ramenés à la Grèce, et à l'ensemble de découvertes qui ont eu pour théâtre les côtes de l'Asie Mineure et les îles qui relient l'Europe et l'Asie, et qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire des origines de la civilisation grecque.

Nous avons laissé la Grèce, au moment où

la création de l'École d'Athènes, d'une part, de l'autre de l'Institut archéologique allemand devenait le point de départ de cette émulation scientifique qui a transformé notre connaissance de l'antiquité grecque.



Ruines de Phigali par la neige.

De tout temps, la Grèce a été le terrain d'élection des recherches archéologiques, parce qu'elle a toujours eu le privilège, par la célébrité et la perfection de ses chefs-d'œuvre, de fixer plus qu'aucun autre pays l'attention du monde civilisé.

Cette conquête scientifique a eu aussi ses victimes : Otfried Müller, mort en 1840 au cours du voyage archéologique qui a placé son nom si haut dans l'admiration de ses contemporains ; Charles Lenormant, frappé d'insolation tandis qu'il explorait le temple d'Eleusis et qui vint succomber à Athènes en 1859. Mais quelles victoires remportées sur le passé qui nous cachait jalousement les restes de l'ancienne civilisation héllénique.

Je ne puis retracer en détail l'histoire de cette conquête scientifique, ni rappeler tous les savants qui y ont attaché leur nom. Deux ou trois exemples me permettront de mettre en lumière la méthode de recherches qui a étendu son réseau sur toute la Grèce, chaque nation faisant ses découvertes et laissant à la Grèce les chefs-d'œuvre qui étaient mis au jour, et ne gardant pour elle que la gloire de les avoir découverts : Délos et Delphes pour la France, Olympie pour l'Allemagne.

Délos, l'île où est né Apollon, le sanctuaire où l'on accourait en pélerinage de toutes les parties du monde. Quand Albert Dumont prit la direction de l'École d'Athènes en 1876, pas un arbre, pas une maison ; un

seul invalide comme gardien, une ou deux chèvres et un ou deux cochons qui se vautraient



Délos. L'Antre d'Apollon.

dans la vase sacrée, tel était le spectacle qu'offrait Délos. La place du sanctuaire marquée par un monceau de ruines; la ville avec le théâtre s'étageant sur la pente de la montagne; plus

haut un chemin de rochers couvert de grandes dalles de pierre et une grotte dans laquelle Lebègue avait reconnu un ancien sanctuaire, sans doute le sanctuaire primitif d'Apollon.



Délos. Le déblaiement.

Albert Dumont chargea un des membres de l'École d'Athènes, Homolle, dont il avait compris dès le premier moment les rares qualités d'archéologue, du déblaiement méthodique des anciens sanctuaires de l'île.

Les premières fouilles, de 1877 à 1879, amenèrent la découverte du temple d'Apollon et, dans ce temple, de statues archaïques, du plus haut intérêt par les liens qu'elles établissaient entre la civilisation grecque et les civilisations antérieures. Le temple et ses alentours livrèrent en outre une quantité d'inscriptions d'une grande importance. Elles ne sont pas encore toutes publiées. Mais Homolle comprit que pour mener à bien un semblable travail de restitution, il fallait le concours d'un architecte. Il s'adjoignit Nénot et, tous deux ensemble, ils firent sortir du sol l'ancienne Délos et tous les édifices qui gravitaient autour du sanctuaire d'Apollon. Ces fouilles, commencées par lui, furent continuées par ses élèves, à partir du moment où il fut lui-même directeur de l'École d'Athènes. Elles ont été reprises par M. Holleaux dans ces derniers temps, grâce au concours généreux du duc de Loubat, qui n'a jamais ménagé ses libéralités toutes les fois qu'une découverte intéressant le passé était en jeu.

A Delphes, c'est la ville sacrée tout entière, avec ses édifices et le souvenir de ses offrandes de ses ex-voto et des théories sacrées qui affluaient de tous les points de la Grèce, qu

les fouilles de l'École d'Athènes ont rendue à la lumière. On connaît la situation du célèbre oracle, sur les pentes abruptes du Parnasse. Au



Delphes.

Nord, les deux Phædriades séparées par la faille du Castali, que longe le sentier qui monte à l'Antre Corcyréen. Au pied coule le Pléistos. C'est là qu'était mort Otfried Müller en 1840. — En 1880 Foucart, alors directeur de l'École d'Athènes, avait chargé Haussoulier d'aller

reconnaître les lieux et d'y pratiquer des fouilles. Haussoulier fut assez heureux pour mettre au jour la voie sacrée qui grimpe le long de la montagne, bordée d'une série d'édifices religieux.

Le succès de ces premières fouilles engagea la direction de l'École à entreprendre le déblaiement complet de Delphes. Après des négociations longues et laborieuses avec le gouvernement héllénique, un accord intervint, et le travail commença. Il fallut tout d'abord exproprier le village de Castali, bâti sur les ruines, puis enlever des milliers de mètres cubes de terre. Surtout, il fallait trouver. Homolle, qui avait succédé à Foucart en 1891, se mit à l'œuvre. aidé de membres de l'École, Couve, Perdrizet, et des architectes Henri Convert et Tournaire. Et alors, une suite de découvertes plus saisissantes les unes que les autres leur permit de restituer les trois étages sur lesquels s'échelonnaient les monuments de la ville sacrée Au milieu, la terrasse du temple ; puis le trésor des Athéniens décrit par Pausanias, et sur ses parois l'hymne à Apollon, qui nous a livré le premier exemple de notation d'un hymne antique. Le trophée de Marathon n'existait plus.

mais on en retrouva la base, à la place indiquée par les anciens. Puis les actes officiels des processions athéniennes, et le trésor des Cnidiens, préface de l'Erechtheion. Au-dessus de la terrasse du temple, le théâtre, le stade et la lesché des Cnidiens, où se trouvaient les deux célèbres peintures de Polygnote, la prise de Troie et la descente d'Ulysse aux Enfers. C'est là qu'on a retrouvé récemment le magnifique groupe en bronze du conducteur de char, érigé par le prince de Syracuse, Polysalos, à son père Gélon, en 480.

Les fouilles d'Olympie poursuivies par l'Institut archéologique allemand n'ont pas été moins remarquables. Olympie en Elide sur le fleuve Alphée, est la patrie des jeux Olympiques, l'un des centres principaux du culte de Zeus. C'est là que se dressait sa statue d'or et d'ivoire, chef-d'œuvre de Phidias.

Des fouilles, entreprises en 1828 par Blouet, avaient révélé toute l'importance de ce centre religieux, déjà reconnu, en 1801, par Fauvel, puis par Leake. En 1873, l'Institut Archéologique Impérial allemand se fit concéder les fouilles sur l'emplacement d'Olympie. Elles se poursuivirent sous la direction de Curtius, puis de

Hirschfeld, de Bötticher et enfin de Dörpfeld, de 1875 à 1880, avec cette méthode impeccable qui caractérise la science allemande, ne lais-



Olympie.

sant pas un coin qui ne fût exploré ; et elles aboutirent à la restitution d'un ensemble qui nous montre juxtaposées toutes les époques de l'art hellénique. Peu de ruines présentent un aspect aussi saisissant.

C'est d'abord le temple de Zeus, ce monument de l'art dorique, avec ses colonnes puis-

santes et les énormes blocs de pierre de ses soubassements ; puis, à côté, l'Heræon, le temple d'Hera, le plus ancien temple d'Olympie, qui date du VIIIe siècle avant notre ère, et nous permet de saisir le passage de la construction en bois à la construction en pierre ; enfin, le plus jeune de tous, le temple de la Mère des dieux, où se fait déjà sentir la décadence de l'art hellénique. Et au cours de ces fouilles on a retrouvé un nombre incalculable d'inscriptions et de statues, et entre autres, le célèbre Hermès de Praxitèle, la seule peut-être des statues mentionnées par les auteurs anciens qui soit parvenue jusqu'à nous.

Ce ne sont là que deux ou trois points entre cent sur lesquels s'est portée l'émulation scientifique de toutes les nations. Je devrais parler encore de l'oracle de Dodone, qui nous a été rendu par Karapanos, et d'Eleusis, où les fouilles de l'École Italienne ont mis à jour la salle souterraine des mystères, avec les gradins de pierre sur lesquels prenaient place les initiés ; enfin de Samothrace, où l'expédition autrichienne, complétant la découverte de Champoiseau, a reconstitué la proue de navire qui formait la base de la fameuse Victoire de Samo-

thrace, érigée par Démétrius, en souvenir de sa victoire navale de l'an 306 à Salamine dans l'île



Eleusis.

de Chypre. Et les fouilles de Humann à Magnésie du Méandre, et celles d'Éphèse, de Pergame d'Hiérapolis, de Théra, qui nous ramènent jusqu'aux origines de la civilisation hellénique, tandis que les terres cuites de Tanagra, et celles de Myrina, par lesquelles se sont fait connaître Pottier et Salomon Reinach, nous montrent la diffusion par l'art industriel des chefs-d'œuvre

de l'époque la plus brillante de la civilisation grecque.

La Grèce ne naît pas avec l'époque Hellénique. Avant la période de sa plus grande gloire, immortalisée par les noms de Phidias, d'Apelles, de Praxitèle, la Grèce a eu un long passé, l'époque Homérique.

La restitution de cette Grèce préhistorique, perdue jusqu'à ces dernière années et qui ne nous était connue que par les poésies d'Homère, est l'œuvre de Schliemann. L'homme à qui l'on doit cette révélation de la Grèce homérique et préhistorique, n'était pas un disciple de l'école scientifique à laquelle nous devons tant de grandes découvertes. Tout au contraire, il est le représentant, mais un représentant génial, de l'inspiration dans la recherche de l'antiquité. Il appartient à cette rare catégorie d'hommes qui ont une sorte d'intuition de l'endroit où il faut chercher et qui, cherchant, trouvènt. On pourrait dire qu'il est le représentant de la foi dans la recherche.

Dès son enfance, en 1836, âgé de 14 ans à peine, apprenti chez un petit boutiquier, il s'était épris de l'Iliade et de l'Odyssée et, dès lors, il

n'eut plus qu'une pensée : faire fortune pour pouvoir se rendre en Orient et consacrer sa fortune à retrouver la Troie d'Homère. Après vingt-sept ans, nous le retrouvons grand commerçant à Saint-Pétersbourg et c'est à partir de ce moment qu'il commence ces fouilles étonnantes qui lui ont fait retrouver Troie, puis Mycènes en Argolide, la patrie d'Agamemnon, puis Orchomène, puis Tirynthe, ces découvertes merveilleuses qui ont conduit d'étonnement en étonnement nos contemporains. Ce n'est pas seulement, en effet, une ou deux villes antiques qu'il rendit à la lumière, c'est tout un monde perdu, antérieur à tout ce que l'on connaissait de la Grèce classique, le monde homérique. Aussi son nom restera-t-il attaché à celui d'Homère.

Au lieu de chercher à l'emplacement que tous les savants désignaient comme l'emplacement de l'ancienne Troie, et où des fouilles antérieures n'avaient donné aucun résultat, il eut l'heureuse inspiration de porter la pioche sur la colline d'Hissarlik, et là il mit à découvert, non pas une ville, mais neuf villes superposées. Il alla même si loin dans sa préoccupation de retrouver la ville détruite par les

Grecs, qu'il passa sans s'en douter au travers de la Troie homérique, et s'arrêta beaucoup plus bas aux restes d'une ville brûlée, dans laquelle il crut reconnaître les restes de l'incendie allumé par Ulysse. Cette Troie était beaucoup plus ancienne et plus primitive que celle d'Homère. Elle remontait à deux ou trois mille ans avant notre ère.

Je ne m'arrête pas à la quantité d'objets de grand prix qu'il retrouva dans ces fouilles et auxquels, dans sa naïvete d'enfant, il donnait des noms célèbres dans l'histoire, le Miroir d'Hélène et maint autre de ce genre. Ses découvertes sont assez grandes pour qu'on puisse lui pardonner des identifications enfantines où entrait peut-être une certaine part inconsciente de réclame, et qui, il faut le reconnaître, ont plus contribué que tout le reste à l'éclat de sa réputation.

Ses fouilles sur l'emplacement de Mycènes eurent plus d'importance encore. Là, en creusant derrière la fameuse Porte des Lions, contrairement à l'opinion reçue, il mit à découvert des tombes plus anciennes que celles des Atrides, tombes avec des cercueils dorés, des coupes d'or, des masques d'or, des bijoux

d'or, représentant des seiches, des papillons et ce bel autel aux colombes qui a servi de modèle à notre bijouterie moderne.



Mycènes. La Porte des Lions.

La civilisation de Mycènes à cette époque se caractérise par une profusion d'objets en or, si bien qu'on a pu l'appeler le siècle de l'or. Elle se caractérise surtout par une architecture grandiose, et par un art tout à fait à part, dans lequel, à la hardiesse souvent encore enfantine des formes, se joint une chose nouvelle qui sera la caractéristique de l'art grec : le mouvement

On se rappelle l'histoire de Pygmalion devenant amoureux de la statue qu'il avait faite et lui donnant la vie. Elle est le symbole de l'art grec. Le génie grec a donné la vie et le mouvement aux chefs-d'œuvre de l'Égypte et de l'Asie Occidentale qui lui avaient servi de modèle.

Une fois l'art mycénien trouvé et caractérisé dans ses grands traits, on en retrouva les traces partout. C'était un art plus ancien que le dorien, plus ancien que celui dont l'Iliade nous donne la peinture, c'est l'art des anciennes traditions homériques du deuxième millénaire avant notre ère, que les bardes ioniens trouvèrent déjà installé en Grèce et d'où ils tirèrent l'Iliade et l'Odyssée, art d'une remarquable unité, qui a permis de lui donner le nom d'art mycénien.

Cet art nous permet de remonter jusqu'aux origines de la civilisation grecque et de saisir sur le vif les liens qui le rattachent soit à l'Égypte, soit à l'Asie. Chypre est restée le centre de la pénétration de l'Asie et de l'Europe; mais on a retrouvé plus récemment un art, semblable en tout à l'art mycénien, en Crète, dans le fameux labyrinthe et dans le palais de Minos. Une écriture que nous ne comprenons pas encore, mais dont les caractères présentent des

analogies frappantes, tant avec l'écriture hittite qu'avec les formes les plus anciennes de l'alphabet phénicien, répandue partout où nous trouvons l'art mycénien, nous montre une civilisation qui régnait dans les îles et sur les côtes de la mer Egée.

La Grèce préhistorique nous mène ainsi jusqu'aux confins de l'âge de pierre et de ces monuments primitifs que l'on trouve disséminés dans l'Ouest, le centre et le Midi de la France, dans une partie de l'Allemagne, et jusqu'en Afrique et même en Asie. Mais, avant de parler des vestiges les plus anciens de notre civilisation, il nous faut reprendre le cours des découvertes qui se sont multipliées depuis cinquante ans d'une façon si étonnante tant en Arabie que dans le bassin occidental de la Méditerranée et en particulier dans l'Afrique du Nord.

Au Sud de l'Arabie se trouvait un puissant empire, bien connu des anciens, et qui passait pour avoir jeté un grand éclat, le royaume de Saba. Il avait pour capitales Saba et Mariaba à l'Est, Raïdan à l'Ouest. Le nom d'Himyarite ne date guère que des environs de l'ère chrétienne,

et ne désigne qu'une partie des habitants du Sud de l'Arabie. Toute cette contrée, qui paraît avoir été très florissante, était occupée par un grand nombre de tribus constituées en royaumes indépendants : Minéens, Homérites, Hatramautites, Sabéens. Les ruines considérables que l'on rencontre à chaque pas dans cette contrée, devenue aujourd'hui l'une des plus inhospitalières du globe, attestent l'importance de cette vieille civilisation.

Des inscriptions d'un caractère monumental, formées de lettres de grandes dimensions, nettement séparées les unes des autres et d'un aspect carré, presque sans aucune analogie avec les diverses formes de l'alphabet phénicien, couvraient ces monuments.

D'où venaient ces populations ? Une tradition rapportée par la Genèse semble les rattacher aux peuples de race couchite. Sont-elles, comme on l'a supposé, le produit d'une émigration partie du golfe Persique, qui aurait occupé le Sud de l'Arabie et passé de là en Afrique par l'Éthiopie ?

L'étude des inscriptions semble confirmer cette manière de voir. Leur découverte est due ainsi que l'a dit Gesenius, à deux Anglais et à un Français. En 1835, deux officiers de

la marine royale, Wellsted et Cruttenden, en station près d'Aden, trouvèrent à Sanaâ, la capitale de l'Yémen, plusieurs inscriptions tracées en caractères inconnus analogues à l'éthiopien. Leur découverte, qui mit en émoi le monde savant, fut publiée en 1838 dans le *Journal of the R. Geographical Society*.

Presque en même temps, un homme d'autant d'esprit que de science, Fulgence Fresnel, publiait les *Lettres sur l'histoire de l'Arabie avant l'islamisme*, dans lesquelles il démontrait que l'ancien idiome himyarite n'avait pas cessé d'exister, et qu'il tenait de l'hébreu et de l'arabe, sans se confondre avec eux.

De nouvelles découvertes vinrent confirmer ces vues. En 1843, le Dr François Arnaud arriva chez Fresnel, alors agent consulaire de France à Djeddah, et lui parla d'inscriptions nombreuses admirablement gravées qu'il avait vues pendant un séjour à Mareb. Sur les instances de Fresnel, Arnaud repartit, et l'année suivante il revint, rapportant d'un nouveau voyage qui faillit lui coûter la vie, cinquante-six inscriptions himyarites. Fresnel se mit à l'œuvre, et en 1845 la traduction de ces inscriptions parut au *Journal Asiatique*.

A partir de ce moment la connaissance des ruines de l'ancien Empire Himyarite ne cessa de se développer. En 1869, le courageux explorateur de l'Arabie du Sud, Joseph Halévy, chargé par l'Académie des Inscriptions d'une mission dans l'Yémen, pénétra, au péril de sa vie et au travers de mille fatigues et misères de tous genres, beaucoup plus avant qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, et rapporta de son voyage six cent quatre-vingt-six inscriptions. Il en rapportait surtout la vision de ces ruines colossales qui couvrent le sud de l'Arabie; mais ne sachant pas dessiner, il ne put retirer de son voyage tout le profit que la science était en droit d'en attendre. Depuis lors, Glaser a parcouru, en suivant la route qu'il avait ouverte, les mêmes contrées, et il en a rapporté deux mille inscriptions.

La civilisation himyarite a lancé des rameaux, par ses pélerins, ses commerçants et ses voyageurs, jusqu'au centre de l'Arabie, où elle venait se heurter à la civilisation nabatéenne, cette sœur cadette de l'ancienne civilisation araméenne, qui a laissé un monument impérissable, la ville de Petra, creusée dans les parois de rochers de l'Arabie Pétrée, où le style orien-

tal se mêle aux influences romaines. Découverte par Burckhardt en 1812, Petra a été étudiée successivement par Léon de Laborde (1827), Roberts (1839), le duc de Luynes (1864), Wilson (1882), par Brünnow et Domaszewski (1897-98), par Dalman.

Les voyages d'exploration de l'Anglais Doughty, puis d'Euting et de Hubert, qui y a laissé la vie, nous ont prouvé que la domination Nabatéenne s'étendait jusqu'aux environs de Médine. Ils ont découvert à El-Hedjr, la « Ville du Prophète Saleh », Medaïn Saleh, un grand nombre de tombeaux monumentaux creusés dans le roc, qui par leur aspect et toute leur architecture rappellent au point de se confondre avec elles, les ruines de Petra. Les Pères dominicains de Jésusalem, les Pères Lagrange, Jaussen et Savignac, se sont livré depuis à une série d'explorations de ces contrées qui ont considérablement augmenté la connaissance que nous en avions.

Du côté du Sud, la civilisation himyarite a traversé la mer Rouge, et nous la retrouvons dans l'Ethiopie, dont l'alphabet n'est qu'un rameau détaché de l'ancien tronc arabe. A-t-elle été encore plus loin, et faut-il en trouver la trace dans ce

monde berbère, qui forme le substratum des populations indigènes du Nord de l'Afrique ? On a pu se le demander, mais les différences des deux écritures sont trop grandes et les points de contact trop peu nombreux pour qu'on puisse forger autre chose que des conjectures à ce sujet.

Non moins importante a été l'influence de la civilisation phénicienne, dans le Nord de l'Afrique.

Antérieurement à l'islamisme, avec lequel la civilisation arabe s'est étendue à toute la côte méridionale du bassin de la Méditerranée et jusqu'à l'Espagne, une série de colonisations, parties de la côte de Phénicie, ont peuplé l'Afrique du Nord et se sont emparées des îles du bassin occidental de la Méditerranée. Elles se sont étendues jusqu'aux côtes méridionales de la Gaule et jusqu'à l'Espagne, qui a été, avant la conquête arabe, une terre en grande partie phénicienne.

La civilisation punique, dont Carthage était le centre, se rattache à Tyr et à Sidon. On se rappelle la légende de la fondation de Carthage par Didon. Toute l'histoire ancienne est pleine

de ses luttes avec Rome. Et pourtant peu de pays ont laissé aussi peu de traces de leur civilisation que la ville qui a balancé la



Les Citernes de Carthage.

fortune de Rome et lui a disputé l'empire des mers. Le mot de Caton : « *Delenda est Carthago* », « Il faut détruire Carthage », a été appliqué à la lettre. Pas un monument ; les inscriptions mêmes que nous trouvons sont mutilées. Il ne reste de l'ancienne Carthage que le site qui est grandiose, la colline de Byrsa

dominée par la cathédrale qu'a élevée le cardinal Lavigerie, les citernes où viennent aboutir une longue file d'aqueducs qui traversent la plaine, et les ports.

La forme des ports se reconnaît aujourd'hui encore au premier coup d'œil et répond exactement à la description qu'en ont donnée les auteurs anciens. Beulé en avait déjà déterminé l'emplacement et les contours. A l'intérieur, le port militaire, rond avec l'îlot amiral au centre ; plus loin, vers Tunis, le port de Commerce. Tout cela étonnamment petit. Des fouilles toutes récentes faites par nos officiers, ont permis de retrouver les quais dont était entouré le port militaire, et, au milieu, les restes du palais Amiral reconnaissable à ses pierres en gros appareil sur lesquelles se voient encore des lettres phéniciennes.

De son côté, le docteur Carton, continuant les travaux du lieutenant de Roquefeuille, a pu retrouver dans la mer même les soubassements de murs énormes dans lesquels il faut voir, très probablement, non pas des quais, mais les restes des anciennes fortifications de la ville, qui contournaient la côte, franchissaient la Tænia et allaient rejoindre

dans le lac de Tunis le point d'où partait le fossé de Scipion.

Des temples, plus aucune trace. Ceux dont on aurait pu espérer retrouver les ruines sont ensevelis sous les fondations de la cathédrale. Seuls le théâtre et l'ampithéâtre, ce qui ne peut pas être démoli. On dirait que les monuments les plus durables sont ceux qui ont été le théâtre des plaisirs de l'homme ou les témoins de sa fin ; les théâtres et les tombeaux. Il faut ajouter les mosaïques qui pavaient les habitations luxueuses et les thermes dont toute la région est couverte ; mais toutes appartiennent à l'époque romaine.

Ce n'est pas que la topographie de Carthage n'ait été l'objet de travaux importants. Successivement Falbe, Dureau de La Malle, Beulé, Tissot, se sont appliqués à identifier, avec les données des auteurs anciens, les mouvements de terrain sous lesquels se cache l'ancienne ville punique. Daux aussi, dont les identifications, moins heureusesque sa restitution du port d'Utique, dénotent peut-être plus d'ingéniosité que de méthode. Les inscriptions, ces témoignages écrits, faisaient toujours défaut.

Enfin, en 1873, Pricot de Sainte-Marie, chan-

celier du Consulat de France à Tunis, chargé d'une mission par l'Académie des Inscriptions, tomba sur un mur formé en grande partie de stèles votives, toutes dédiées à Tanit et à Baal-Hammon, analogues à celles qu'avait déjà trouvées Davis. Il en envoya plus de deux mille à l'Académie, dont la moitié environ portaient des dédicaces. Depuis sa mort, le sol de Carthage n'a cessé de fournir de ces inscriptions, véritable mystère épigraphique, qui s'élèvent aujourd'hui au chiffre énorme de 3.000.

L'importance de ces découvertes a été de beaucoup dépassée par celles qui ont été faites dans les nécropoles de Carthage.

Les fouilles dirigées depuis de longues années par le Père Delattre, puis par le Service des Antiquités, sous la direction de La Blanchère, de Gauckler, enfin en dernier lieu, de M. Merlin, ont fait retrouver à des profondeurs souvent de quinze à vingt mètres, des nécropoles antérieures à la chute de Carthage, quelques-unes même remontant au VIIe ou au VIIIe siècle avant notre ère, et dont le mobilier funéraire, terres cuites, statuettes, sarcophages anthropoïdes, bijoux, pierres précieuses, constituent la meilleure part des richesses incomparables

du Musée de Saint-Louis de Carthage. Ce Musée, avec le Musée organisé dans le palais du Bardo par la Direction des antiquités, et où sont réunis les monuments recueillis par le Service des Antiquités soit à Carthage, soit dans le reste de la Tunisie, forment un ensemble d'un intérêt archéologique de premier ordre.

Aux causes qui ont amené la destruction presque totale de Carthage et que j'ai signalées plus haut, il faut en ajouter une autre. Carthage paraît avoir été très pauvre en pierres. Les marbres de Tunisie servaient à la décoration des édifices, mais n'entraient pas ou peu dans la construction des maisons, avant la domination romaine.

La question de l'aménagement des eaux qui préoccupe tant ceux qui s'intéressent à la fois au passé de la Tunisie et à son avenir[1], a même eu son contre-coup dans les recherches sur la topographie de Carthage. En poursuivant les fouilles du théâtre retrouvé par lui, et en se guidant d'après les égouts qui devaient suivre la direction des voies principales,

1. Successivement La Blanchère, Gauckler, Merlin, en ont fait l'objet d'études approfondies.

Gauckler est arrivé à retrouver de longues suites de maisons, bordant des deux côtés des chaussées dont les pavés sont encore visibles. Je les ai vues au moment où elles venaient de sortir de terre. Or, la plupart de ces maisons paraissent avoir été construites en briques crues ou en béton. La Carthage romaine elle-même, qui s'était élevée sur l'emplacement de la ville punique, a disparu sous le flot des civilisations qui se sont succédé en ce point capital pour l'histoire du monde. Les colonnes des temples et des palais de Carthage ornent aujourd'hui les cathédrales de l'Italie et du Midi de la France.

Le même phénomène s'observe en dehors de Carthage, dans la Province romaine d'Afrique qui est aujourd'hui la Tunisie, et en Algérie. Là encore, les sites sont phéniciens, les monuments romains. En longeant la côte de Tunisie, à Sousse, à Mahdia, ce Monaco africain, à Sfax, à Djerba, on reconnaît presque à première vue le vieux port phénicien, creusé dans le roc par la mer, à l'abri d'un promontoire que dominent encore parfois des assises de pierres de gros appareil surmontées d'un fortin ou d'un phare, restes des ruines du temple antique.

Le contraste est frappant avec les villas romaines, qui se suivent pour ainsi dire sans interruption depuis Tunis jusqu'à Sfax, et dont les thermes, pavés de mosaïques, — j'ai eu l'honneur de vous en entretenir dans une autre conférence, — nous permettent d'assister à la vie des grands propriétaires qui exploitaient la richesse de ce pays.

La civilisation romaine se retrouve dans l'intérieur des terres et souvent bien au delà des endroits où avaient pénétré les Carthaginois, grâce aux routes dont les Romains ont sillonné le pays. Là encore, si nous trouvons certains endroits, comme Thougga ou Constantine, où l'influence phénicienne se fait plus particulièrement sentir, la plupart des ruines sont des ruines romaines et quelques-unes sont dans un état de conservation qui rappelle les belles ruines d'Athènes et de Rome.

L'amphithéâtre d'El-Djem, vu au clair de lune, ou le soir, quand ses murs, dorés par les dernier rayons du soleil couchant, se dessinent sur l'azur d'un ciel bleu foncé, est d'une beauté qui peut rivaliser avec celle du Colisée. Les ruines de Tebessa, de Thougga, de Maktar, de Lambèse, peuvent compter parmi

les plus saisissantes que nous connaissi
La restauration de Timgad, l'œuvre de MM.
gnat et Roger Ballu, est d'une telle per



El-Djem. L'Amphithéâtre.

tion, qu'elle excite l'admiration des esprits les moins enthousiastes. C'est la ville elle-même, relevée de ses ruines, qui se dresse devant nous comme autrefois, avec ses places publiques, son théâtre et ses temples.

L'Algérie, mutilée par le génie militaire et par le service des Ponts-et-Chaussées dans les premiers temps de la conquête, est maintenant

l'objet d'un travail méthodique, qui embrasse toutes les antiquités africaines, grâce au concours de nos savants et des brigades topographiques de notre armée, travail dont les résultats sont coordonnés par la Commission de l'Afrique du Nord.

Si l'on peut mettre en garde ce magnifique mouvement de restauration contre un danger, c'est celui qui consisterait à mettre dans les ruines plus qu'elles ne donnent.

A Thougga, non loin du temple de Jupiter et de Minerve, s'élève un mausolée qui est un des rares spécimens de l'architecture punique. Il portait une inscription célèbre, punique et berbère, qui a livré la clef de l'écriture berbère. Malheureusement, il a été mutilé par le vandalisme de sir Thomas Read, qui n'a pas hésité à le démolir en partie, pour enlever l'inscription qui figure aujourd'hui au British Museum. Tout récemment, un archéologue français l'a reconstitué d'une façon très ingénieuse. Il ne manque qu'une chose à sa restauration, c'est l'inscription pour laquelle il n'a pas trouvé de place. Il en conclut qu'elle n'appartenait pas au mausolée, malgré l'affirmation répétée en deux langues par l'auteur du monu-

ment. On se demandera si ce n'est pas le restaurateur qui s'est trompé ? L'erreur est d'autant plus regrettable que cette restauration ne permettra plus à d'autres de retrouver à l'aide des ruines la forme véritable du monument.

Quand on restaure un édifice antique, il faut qu'on ne mette pas une pierre sur une autre, sans que sa place ne soit absolument certaine ; qu'on ne mette pas un chapiteau sur une colonne à laquelle il n'appartenait pas, parce qu'on en a besoin, et qu'on laisse à la ruine, tout en la consolidant pour que le temps n'achève pas son ouvrage, l'aspect qu'il lui a donné.

La civilisation punique n'est pas la seule qui ait régné sur le Nord de l'Afrique avant la domination romaine. A côté des inscriptions puniques et des inscriptions latines, on trouve un peu partout des stèles mal dégrossies en général, sur lesquelles se lisent des caractères rudes et carrés, de grandes dimensions, qui ne rappellent en rien l'alphabet phénicien. Ce sont les restes de la civilisation berbère, qui a couvert le Nord de l'Afrique avant les Phéniciens et les Romains, qui a survécu à ces empires et qui

a continué à vivre jusqu'à nos jours. Les travaux du général Faidherbe, de Letourneux, de Joseph Halévy, nous ont ouvert, partiellement du moins, l'intelligence de ces inscriptions ; mais d'où venait cette civilisation, à quoi se rattachait-elle ? Nous avons posé plus haut déjà ce point d'interrogation. Serait-ce comme on se l'est demandé, un rameau de l'ancien tronc Arabe qui aurait traversé la mer Rouge ? ou bien sommes-nous en présence d'une population indigène, différente de race et d'écriture de tout ce que nous avons vu jusqu'à présent ? Le problème n'est pas encore élucidé. Et, antérieurement encore aux Berbères, nous trouvons tous les jours plus nombreux, répandus sur toute l'Afrique du Nord, des monuments mégalithiques, des dolmens et des menhirs, qui nous ramènent à la couche de populations préhistoriques qui semble avoir couvert le monde connu des anciens avant les rencontres de peuples d'où est sortie notre humanité actuelle. Nous y reviendrons en parlant de la Gaule.

D'autres points encore du bassin occidental de la Méditerranée présentent des restes de la domination phénicienne. Les îles de la Médi-

terranée, Malte, la Sicile, la Sardaigne, la Corse, les Baléares; puis, plus loin encore, l'Espagne, l'antique Tarsis, sont peuplées de souvenirs du passage des Phéniciens, ces grands commerçants qui ont eté les maitres de la Méditerranée jusqu'à ce que les Romains leur aient enlevé l'empire des mers.

Il y a plus. C'est dans ces îles qu'il faut aller pour retrouver la civilisation punique. Isolées par la mer du reste du monde, elles ont été beaucoup moins bouleversées par les invasions successives et ont conservé beaucoup plus intactes les traces du passage de leurs premiers occupants. En Espagne, on n'a encore presque rien trouvé, sans doute parce qu'on n'a pas bien cherché; mais la Sicile est pleine du souvenir des Phéniciens. Ses noms, ses ports, rappellent les luttes des Romains contre Carthage. C'est de ses ateliers monétaires que sont sortiés les belles monnaies d'argent dont se servaient les Carthaginois. Son fameux temple d'Eryx dont nous connaissons, par une mauvaise copie, la dédicace aujourd'hui perdue et que nous avons réussi à déchiffrer, nous offre un des seuls exemples que nous connaissions d'un temple phénicien. Des caractères puniques,

gravés ou peints à l'encre sur les immenses blocs qui en formaient les soubassements, nous en attestent l'origine. C'est du haut de ce temple, dominant la mer, que les prêtresses attiraient par leur chants et leurs danses, scandées par le son du tambourin, les marins, en leur annonçant les plaisirs de la terre après les dangers de la traversée.

La Sardaigne surtout est un nid d'antiquités phéniciennes. Les tombes fouillées à Carthage par le P. Delattre et par Gauckler nous conduisaient jusqu'au VIIe et au VIIIe siècle. Les nécropoles de Tharros et de Nora ne remontent pas moins haut, et nous y trouvons, les bijoux d'or et d'argent qui forment le mobilier ordinaire des plus anciennes sépultures puniques. Mais, à côté de ces restes de la civilisation phénicienne, la Sarnaigne fournit en grand nombre des statuettes en bronze, d'un art grossier, véritables caricatures qui représentent l'ancien art sarde. Les bronzes sardes se rencontrent principalement dans les environs des *nouraghes* et des *tombes des géants*, ces témoins des anciennes populations de l'*île*. Quelle en est l'origine? Nous ne saurions le dire. En tout cas, les formes de l'écriture des inscriptions phéni

ciennes de Sardaigne et d'autres indices encore nous portent à voir dans ces îles des colonies de la Métropole.

Malte, la petite île de Gozzo sa voisine, sont plus intéressantes encore ; car là, à côté des ruines d'édifices, de tombes et d'inscriptions phéniciennes, nous retrouvons ces monuments préhistoriques, étranges dans leur aspect sauvage, qui nous rappellent les monuments analogues, que nous avons trouvés partout à l'origine des civilisations qui ont couvert le monde, et dont les ruines se dressent devant nous comme des témoins vivants. Le centre en est la Gaule.

La Gaule n'a conservé que peu de traces de la civilisation phénicienne. Les noms de ses ports et leur forme même, Monaco, le *Portus Herculis Monœci*, c'est-à-dire en phénicien, « le port d'Hercule, qui donne le repos », Port-Vendres, *Portus Veneris*, tous les *portus Veneris* et les *portus Herculis*, sont autant de survivances du culte de la grande Astarté et de son parèdre, l'Hercule Tyrien, Melqart, le roi de Tyr, dont les exploits symbolisent les migrations des Phéniciens. Mais c'est tout. A part quelques stèles trouvées à Marseille, et à part

le grand tarif des sacrifices trouvé au pied de Notre-Dame de la Garde et qui peut-être vient de Carthage, toutes les traces matérielles du



Arles. La voie des Tombeaux.

passage des Phéniciens ont disparu. C'est l'Empire Romain qui a peuplé la Gaule de ses monuments. Nîmes avec sa Maison Carrée et ses Arènes, et surtout Arles, qui est encore aujour-

Arles. Les Arènes.

d'hui une grande ruine romaine, en sont les exemples les plus célèbres. Mais la Gaule tout entière en était peuplée. On les retrouve partout où s'est fait sentir la domination romaine, jusqu'au centre de Paris, où les thermes de Julien ont perpétué jusqu'à nous le souvenir du palais de plaisance d'un empereur romain.

Les voies romaines, ces artères de la civilisation latine qui sillonnent la Gaule et s'étendaient jusqu'au centre de la Germanie et jusqu'en Grande-Bretagne, avec leurs bornes milliaires, sont un des témoins les plus grandioses de la puissance de l'empire qui a réuni le monde entier sous sa domination. D'autres élevaient des monuments jusqu'au ciel pour immortaliser le souvenir de leur puissance, ou gravaient sur le roc l'image de leurs conquérants et le souvenir de leurs exploits. Rome faisait des routes, et s'assimilait les peuples vaincus, dont elle faisait des citoyens romains.

Cette compénétration que nous retrouvons dans l'Afrique romaine et jusqu'à Baalbek et à Palmyre, est un des caractères les plus dignes de remarque de l'Empire Romain.

Græcia capta ferum victorem cepit.

Rome avait subi l'ascendant de la supériorité de la Grèce, et avait façonné son art à l'image de l'art grec. A son tour, elle imposa les formes de son art et le masque de ses divinités aux Gaulois, et c'est de là qu'est né cet art Gallo-Romain que nos archéologues étudient encore aujourd'hui. Leur nombre est trop grand pour que nous puissions les citer. Un des grands intérêts de cet art composite est qu'il a conservé les traits les plus caractéristiques et jusqu'aux attitudes de l'art gaulois, que nous ignorons, mais que l'on devine à travers ce masque romain.

Ce n'est pas tout. Derrière l'art gaulois, la France a conservé, à l'ouest comme dans le centre et au midi, surtout dans l'ouest, presqu'intacts dans leur solitude, des monuments qui se dressent, comme les témoins de populations depuis longtemps disparues, sans aucun contact et sans aucun lien avec ceux des âges qui ont suivi, et devant lesquels s'arrête encore aujourd'hui, avec un recueillement mêlé de crainte, la piété superstitieuse des Bretons. Je veux parler des monuments mégalithiques, contemporains de l'âge de pierre.

Trois sortes de monuments, bien distincts les uns des autres, caractérisent ces âges préhistoriques : les menhirs, les cromlechs et les dolmens.

Les menhirs sont des pierres plantées dans le sol, souvent de dimensions colossales, qui se dressent tantôt solitaires, tantôt en longs alignements. Rudes, non taillés, ne portant aucune figure ni aucune inscription, les menhirs laissent voir çà et là des enchevêtrements de lignes courbes, qui rappellent les innervations des doigts de la main. Tels sont les alignements de Karnak, qui excitent l'étonnement de tous ceux qui les visitent. Ils n'étaient pas, il y a peu d'années encore, dans l'état où nous les voyons aujourd'hui. Beaucoup de ces pierres gisaient à terre, à l'endroit même où elles avaient été plantées. Peu à peu, l'État a acquis les terrains sur lesquels elles gisaient, on les a relevées, et aujourd'hui ces menhirs s'alignent en longues files à l'endroit même où ils étaient tombés. D'autres fois, ces pierres sont recouvertes d'une autre pierre plate, branlant sur sa base, mais dont l'équilibre, instable en apparence, se rétablit, lorsqu'on essaie de les écarter de leur position normale.

Bien différents sont les cromlechs : de grands cercles de pierres, tantôt de petites dimensions, tantôt gigantesques, enfermant un espace plat, que l'on dirait une enceinte sacrée. Les dolmens enfin sont des tombeaux, recouverts d'une dalle. Souvent les dolmens sont précédés d'une allée de pierres dressées. Rien ne saurait donner une idée de l'aspect imposant et farouche de ces monuments à peine dégrossis, mais d'une singulière puissance, qui cachent leurs secrets. Longtemps on a cru qu'ils étaient l'œuvre de Druides. Il faut en revenir, et s'ils ont servi aux Druides à faire leurs sacrifices sanglants, bien avant eux ils se dressaient comme des témoins d'un monde perdu.

C'est en effet tout un monde qu'ils représentent, et la Bretagne n'est pas la seule terre où on les rencontre. Le centre et le Midi de la France, certaines parties de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne ont leurs dolmens et leurs menhirs. Nous les avons trouvés dans les îles de la Méditerranée, dans l'Afrique du Nord, sur la côte d'Asie, en Palestine, en Syrie.

Il semble, ainsi que nous l'avons dit, qu'une couche de populations distinctes de celles qui depuis les temps historiques occupent nos con-

trées, se soit étendue sur tout le bassin de la Méditerranée, et les ruines nous font ainsi remonter d'étape en étape jusqu'aux origines de la civilisation.

Encore les dolmens, les cromlechs et les menhirs ne sont-ils pas les monuments les plus anciens que l'homme primitif nous ait laissés. Les monuments mégalithiques correspondent à l'âge de la pierre polie ; mais avant cette période, il y a eu un âge de la pierre taillée. On en découvre chaque jour de nouveaux vestiges, principalement dans les cavernes qui ont servi d'habitation et de refuge à ces hommes préhistoriques, protégés à ce qu'il semble par les lacs et les marais qui en gardaient l'entrée. Dans ces cavernes on trouve, à côté des ustensiles primitifs de ceux qui les occupaient, à côté de vases de terre, d'armes, de pointes de silex ayant garni des lances, de couteaux, de haches, certaines représentations d'animaux, sculptées ou gravées sur l'os, qui en dénotent la haute antiquité.

C'est ainsi que dans la grotte de la Madeleine, dans celle de Laugerie-Basse, on a retrouvé le Mammouth, l'Ours des Cavernes, le Renne qui ont disparu depuis de longs siècles de nos

contrées, et qui nous reportent à la fin de la période quaternaire. Ces dessins primitifs ont même donné leur nom à cette période ; on l'appelle l'Age du Renne. Mais les traces de l'homme remontent plus haut encore. On en trouve dans les couches les plus anciennes de l'époque quaternaire ; on croit le reconnaître dès l'époque tertiaire, dans les terrains miocènes.

Aujourd'hui, grâce aux travaux de Boucher de Perthe, d'Édouard Lartet, de Quatrefages, du Docteur Hamy, et aussi des sociétés savantes qui ont couvert la France de leur réseau et qui ont pour centres le *Comité des travaux historiques*, la *Société d'Anthropologie*, la *Société des Antiquaires de France*, nous connaissons jusque dans leurs moindres détails les diverses étapes qui ont fait passer l'homme de l'âge de la pierre taillée à l'âge de la pierre polie. Le Musée de Saint-Germain, créé par Napoléon III, et qui a reçu sous la direction de MM. Alex. Bertrand et Salomon Reinach avec le concours de M. G. de Mortillet un tel développement, présente le tableau le plus complet de cette humanité primitive. Chaque jour amène de nouveaux sujets d'étonnement, et les découvertes qui se poursuivent

depuis quelques années avec une intensité toujours plus grande dans les grottes du Périgord et des Pyrénées, nous prouvent que ces hommes primitifs possédaient un art.

Nous venons de parler des dessins qu'ils avaient tracés à la pointe, sur certains des ossements qui leur servaient d'armes, dessins qui nous frappent par leur vérité et par un sentiment surprenant de la forme. La plupart représentent des animaux isolés, des rennes, des ânes, des chevaux ; parfois des animaux accouplés, parfois aussi des hommes. Sur l'un d'eux se voit un homme couché, une lance à la main, qui paraît guetter un animal. Chose curieuse, autant ils étaient arrivés à une perfection que nous n'avons guère dépassée dans la représentation des animaux, autant leurs essais pour représenter la forme humaine sont enfantins. C'est un phénomène commun à toutes les civilisations primitives. L'homme que ses semblables auraient dû connaître mieux que les autres êtres vivants est ce qu'ils ont connu en dernier lieu ; et dans les peintures que nous ont conservées les vases les plus anciens de la Grèce, les animaux ont déjà une perfection qui nous fait pressentir les chefs-d'œuvre

de l'art classique, alors que la figure humaine se réduit à quelques traits informes et con-



Peintures rupestres sud-africaines.

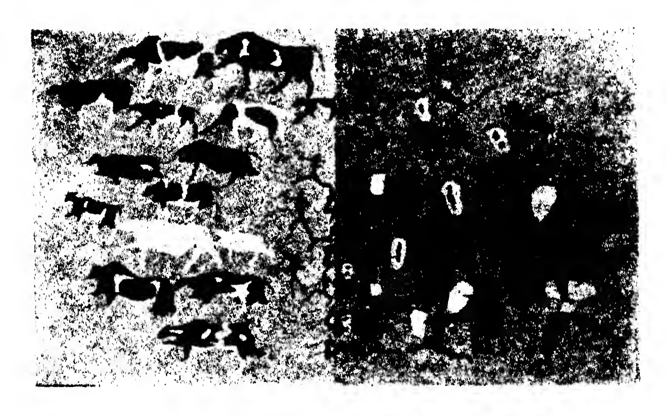
ventionnels. Jamais on ne voit les personnages de face. Le profil seul leur était connu. Encore la forme du nez, de la bouche, du menton, n'est-elle indiquée que d'une façon très sommaire. Dans ces figures, vues de profil, on voit un œil rond posé de face qui rappelle la forme d'un œil de pigeon. Il en est de même sur les représentations préhistoriques qui nous occupent.

Plus grande encore a été la surprise du monde savant, lorsque, sur les parois mêmes de

certaines cavernes, dans la caverne d'Altamira en Espagne, et tout récemment dans la caverne des Eyzies, en Dordogne, on a découvert de véritables peintures murales représentant de longues files d'animaux. Pour quelques-uns, les contours seuls sont indiqués en noir, mais sur la plupart, à ces contours se joint la couleur, le plus souvent brune, avec laquelle alternent des teintes jaunâtres, mélangées de taches blanches ou noires ; et, comme dans l'art japonais, c'est moins la ligne qui dessine les contours qu'ils ont cherché à rendre, que la forme elle-même, à en juger par les copies qu'on en a faites, les seuls documents que nous en possédions.

La perfection de ces peintures est telle, que dans les premiers moments on a pu se demander si ces œuvres d'art ne dataient pas d'une époque beaucoup plus récente. La présence d'Aurochs, qui n'existent plus dans nos contrées depuis longtemps, interdit de s'arrêter à cette idée et, d'autre part, il ne nous est pas permis de songer à des faux. Il ne s'agit pas en effet d'une seule caverne, mais de toute une série de cavernes, de plus en plus nombreuses, où ces peintures se répètent avec une persistance singulière.

Les recherches du docteur Capitan, de Cartailhac, de l'abbé Breuil, ont mis aujourd'hui ces faits hors de doute, confirmant ainsi les découvertes d'Émile Rivière, le véritable créateur de l'anthropologie préhistorique.



Basoutoland. Peinture rupestre.

Ces peintures rappellent d'une façon surprenante celles qu'ont laissées sur les rochers du Sud de l'Afrique, dans le pays des Bassoutos et dans le Bechouanaland, les anciennes populations de ces contrées, les Buchmen, remplacés aujourd'hui par de nouveaux occupants et dont il ne reste que quelques rares survivants, traqués par leurs successeurs et réduits à vivre

dans les bois une vie misérable. L'une de ces peintures, découverte par M. le missionnaire Christol et qui a été souvent reproduite, représente l'attaque d'un troupeau appartenant aux Buchmen par des Cafres. On voit ces petits hommes jaunes, qui n'ont rien de commun avec la race nègre, faisant front à l'ennemi et protégeant la retraite de leurs troupeaux, tandis que les Cafres, noirs, grands, bien armés, s'élancent à l'attaque avec une impétuosité et une variété de mouvements admirablement rendus. Mais ce qu'il y a de plus intéressant c'est le rendu de ces figures d'animaux où, comme dans les peintures de nos cavernes, la forme seule est indiquée par quelques larges touches de peinture, sans que l'artiste soit lié par un contour dessiné d'avance.

Les peintures murales du Sud de l'Afrique, quoique fort anciennes, sont loin certainement de remonter à une époque comparable à celle des dessins des grottes du Midi de la France. Mais c'est ici le lieu de remarquer que les âges de l'humanité se confondent et que l'antiquité est une chose purement relative. Les Grecs étaient encore à l'âge de pierre, alors que leurs voisins les Égyptiens, séparés seulement par la

Méditerranée, avaient déjà atteint la perfection que l'on trouve sur les bas-reliefs et sur les statues de l'ancien Empire. Et c'est ainsi que certains peuples sont encore aux origines d'une civilisation qu'ils ne dépasseront peut-être jamais, alors que d'autres ont déjà parcouru tout le cycle de leur existence.

Il n'en est pas moins vrai que dès l'apparition de l'homme, si haut que nous remontions, nous le trouvons déjà en possession du sentiment de l'art, qui n'est autre chose que la représentation sensible de l'idéal dans la vie, et laissant pressentir ce qui fera sa grandeur, de même que nous le voyons arriver tout armé pour conquérir sa place dans le monde.

Nous avons achevé de parcourir le cycle que nous nous étions proposé, c'est-à-dire l'étude des restes qu'a laissés l'humanité à ses diverses étapes dans le monde connu des anciens, pour employer une formule un peu banale, mais vraie. Et pourtant cet aperçu des ruines antiques est non seulement bien incomplet, mais il laisse dans l'ombre tout un monde, ou plutôt deux mondes, le plus ancien et le plus nouveau, dont j'aurais dû vous entretenir.

De même qu'il y a des cercles qui se touchent sans se pénétrer, de même que le monde planétaire se compose de mondes différents, reliés par un large lien qui nous échappe parfois, de même, à côté de ce cycle dans lequel on verrait volontiers quelque chose d'analogue, quoique beaucoup plus large, au cycle homérique, nous trouvons d'autres développements de civilisations qui ont eu leur histoire, que nous voyons encore vivre sous nos yeux, dans l'Extrême-Orient, en Chine et en Indo-Chine, et à l'autre extrémité du monde, dans l'Amérique, principalement au Mexique et dans l'Amérique Centrale.

Je ne puis en parler. Ce serait rouvrir tout un nouveau chapitre que je n'ai pas le loisir d'aborder avec vous.

Mais comment passer sous silence ces temples et ces palais de l'Inde, ou ces merveilleuses ruines d'Angkor, que nous a révélés la conquête de l'Indo-Chine par nos explorateurs et par nos soldats, et dont tout récemment encore, dans son voyage autour du monde, M. le professeur Launelongue donnait une description si saisissante dans son exactitude scientifique : cette allée, bordée des deux côtés

de monstres gigantesques qui mènent à un lac sacré ; puis, au delà de ce lac, à un escalier monumental, entouré de portiques dont chacun



Temple d'Angkor.

est un véritable édifice conduisant au temple ; et ce temple lui-même surmonté d'un autre temple jusqu'à ce qu'on arrive au sanctuaire suprême qui renferme la statue du Bouddah.

Sont-ce même des ruines, ou des monuments encore vivants ? Quand commence la ruine, quand finit-elle ? — Elle commence quand la

civilisation dont le monument était l'expression disparaît pour faire place à une autre, et que ce monument, privé de sa destination primitive, est abandonné par les hommes et rendu aux lois de la nature qui détruit pour créer à nouveau.

Il en est de même dans l'Amérique Centrale. Là aussi dans la dernière moitié du XIX[e] siècle, surtout depuis l'expédition du Mexique qui a été si malheureuse pour nos armes, on a retrouvé et l'on retrouve tous les jours les restes des anciens empires qui avaient précédé la découverte de l'Amérique et sa conquête par les Espagnols.

Là aussi ce sont des monuments d'une puissance extraordinaire et couverts de sculptures d'une forme si bizare, d'êtres mythologiques à bras et à jambes multiples, comme dans l'Inde, mais d'un aspect sauvage et terrifiant, qui n'a presque rien d'humain, si bien qu'on se croirait en présence d'une autre humanité.

A côté de ces monuments on a retrouvé des manuscrits couverts des mêmes représentations figurées, accompagnées, comme les papyrus et les monuments antiques de l'Égypte, de longues inscriptions de formes non moins étranges et

dont nous commençons à peine à déchiffrer quelques signes.

Nous touchons ici aux études les plus récentes auxquelles se sont associés les noms de M. de Rosny, l'un des fondateurs de ces études, de François Lenormant et, dans ces dernières années, du docteur Seler, l'un des premiers qui ont réussi à faire entrer ces études dans une voie vraiment méthodique.

Là encore, nous retrouvons le nom du duc de Loubat dont la libéralité infatigable est venue en aide au travail des savants, en facilitant la découverte et la publication des monuments et des manuscrits de l'Amérique Centrale, et grâce auquel un jour viendra, où nous aurons la clé de cette civilisation perdue.

C'est grâce à des concours de ce genre, dont la France s'honore, grâce au duc de Luynes, au duc de Loubat, grâce à M. Guimet, qui a consacré la meilleure part de sa fortune à fonder ce merveilleux Musée de l'Histoire des religions, grâce aussi à la libéralité avec laquelle notre Etat républicain subventionne de grandes explorations scientifiques, que la France peut lutter avec les nations qui lui disputent l'hégémonie dans le domaine scientifique, en s'appuyant sur

des influences d'ordre politique, et qui en font ce qu'on appelle, dans le langage de la diplomatie allemande, *eine Machtfrage*.

Quelques mots seulement pour achever cette conférence. Si nous cherchons à résumer l'impression que nous laisse cette exhumation des ruines des civilisations éteintes, ce qui frappe, c'est le caractère humain de cet effort pour faire revivre le passé. Il semble que le XIXe siècle ait eu une égale préoccupation de précipiter la marche en avant de l'humanité et en même temps d'en rechercher les origines et d'en dévoiler le passé le plus lointain. Ce ne sont plus seulement quelques hommes de science, ce sont les États qui ont entrepris cette œuvre de résurrection, et qui s'y sont lancés avec une émulation passionnée, comme si la conquête du passé était un gage de la possession dans l'avenir.

Sans doute, il n'est pas toujours possible de conserver les ruines anciennes. Parfois, à peine rendues à la lumière elles tombent en poussière, comme les momies de ces grands princes égyptiens, de Séti Ier et de Ramsès II, qui avaient défié les siècles dans leurs tombeaux, et qui n'ont

revû la lumière du jour que pour se voir condamnés à une lente destruction. Les mosaïques perdent les couleurs qui en faisaient le charme et s'effritent. Le porphyre le plus dur, enlevé à son sol natal et transporté dans nos musées, s'imprègne de salpêtre. L'obélisque se fend. Dans cent ans il faudra le cercler. La terre protège ce qu'elle recouvre de son linceul, et nous n'enlevons au sommeil du tombeau les restes du passé que pour les condamner à mort.

Souvent, ce qu'on peut faire de mieux, c'est de recouvrir de terre les monuments antiques après leur avoir arraché leur secret. Parfois aussi, c'est le progrès qui se dresse en face du passé et en exige la destruction.

Au milieu de ce travail magnifique de résurrection de l'Égypte antique, quelle n'a pas été la consternation du monde civilisé, quand il a appris que le gouvernement khédivial allait submerger sous les eaux du Nil les temples de l'île de Philæ, ce paradis terrestre de l'art antique, fait d'une harmonie merveilleuse de l'art et de la nature, pour élever le niveau des eaux et féconder des terrains que n'atteignait pas la crue annuelle. Un grand mou-

vement de protestation s'est produit. Qui avait raison ? Fallait-il sacrifier Philæ ou sacrifier l'Égypte ? Le torrent de la civilisation a passé, et aujourd'hui on se promène en barque dans



Kiosque de Philæ.

les portiques du temple, qui offre l'aspect lamentable des édifices de Paris sous les eaux débordées de la Seine.

Philæ n'est pas seule dans ce cas. On se rappelle le mouvement d'opinion qui s'est produit quand on a voulu démolir les remparts d'Avignon. Malgré tout, il se produit, dans tout le

monde civilisé, un mouvement de protection des antiquités.

Actuellement, nous ne sommes plus à l'époque où l'on volait les monuments comme on volait les peuples ; un nouvel esprit se fait jour, on



Le grand Temple de Philæ sous l'eau.

comprend que chaque peuple a droit à ses monuments quand il est capable de les comprendre, et c'est ainsi que nous sommes arrivés à avoir ces musées qui s'appellent, à Athènes, le

Musée de l'Acropole, où toute l'humanité va admirer les chefs-d'œuvre de la Grèce antique ; en Égypte, le Musée du Caire ; à Constantinople, les Musées Impériaux Ottomans ; à Naples, le Musée des Antiques ; à Saint-Pétersbourg, le Musée de l'Ermitage ; à Tunis, le Musée Saint-Louis de Carthage et celui du Barlo.

On comprend aussi la nécessité, toutes les fois qu'on le peut, de laisser les ruines en place, car elles ont droit à être en place.

La Grèce nous a enseigné le culte du beau ; elle nous en a donné les modèles les plus merveilleux qui ont exercé sur le progrès des idées l'influence la plus profonde. Je ne désespère pas un jour, de voir spontanément la nation britannique, qui est assez grande et assez forte pour cela, rendre à Athènes les marbres qu'elle lui a pris. Quel triomphe ce serait pour la science, et quel beau jour pour l'humanité, que celui où une longue théorie d'hommes, de femmes et de jeunes filles, d'artistes et de savants, viendraient rapporter au Parthénon et déposer aux pieds de l'image de Minerve des chefs-d'œuvre qui ont été les instituteurs du genre humain.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME XXXVII

Chalon-s.-Saône. – Imprimerie Française et Orientale, E. BERTRAND